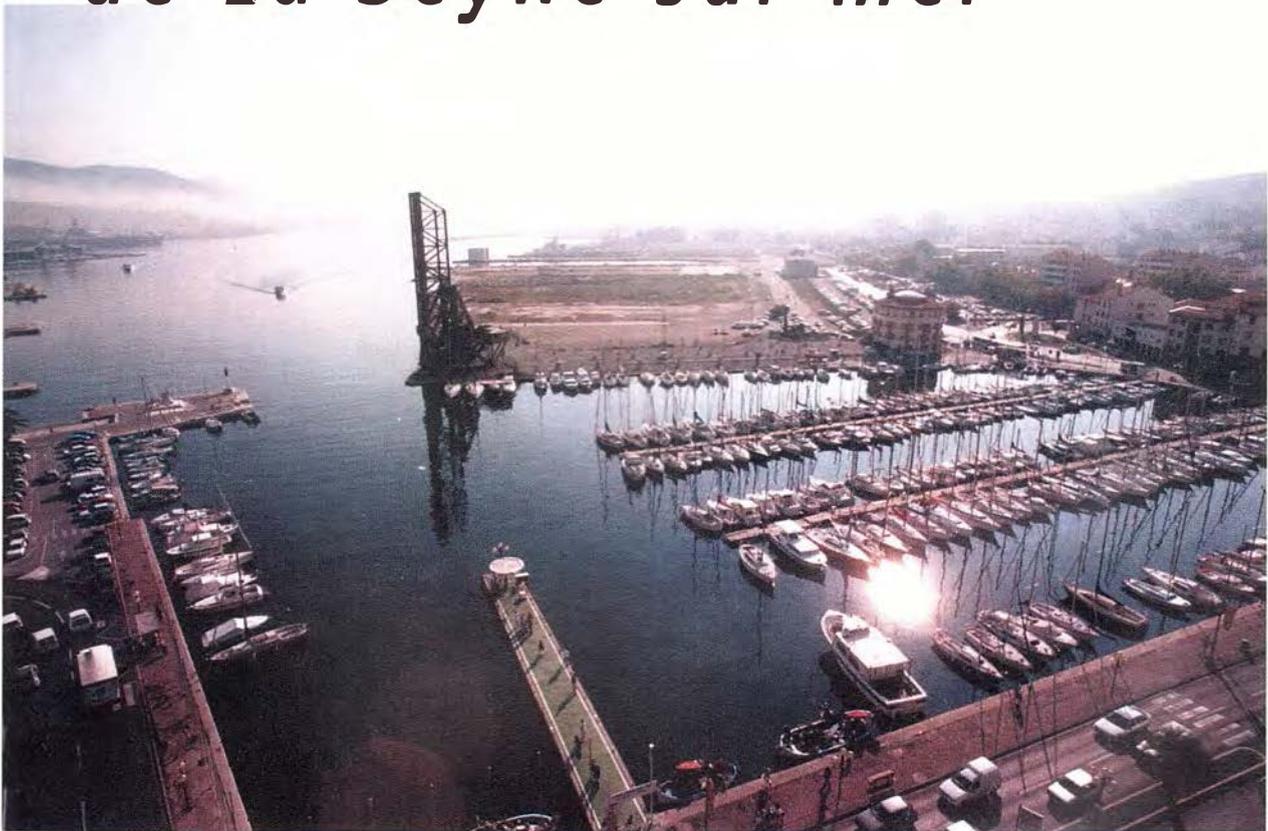


nouveaux regards

Nouveaux regards sur l'Histoire de La  
Seyne sur mer Nouveaux regards sur  
l'Histoire de La Seyne sur mer  
Nouveaux regards sur l'Histoire de La  
Seyne sur mer Nouveaux regards sur  
l'Histoire de La Seyne sur mer  
Nouveaux regards sur l'Histoire de La  
Seyne sur mer Nouveaux regards sur  
l'Histoire de La Seyne sur mer

sur l'Histoire de La Seyne sur mer

# nouveaux regards sur l'histoire de La Seyne sur mer



comptes rendus **du colloque**  
■ du 4 novembre 2000

**Association pour l'Histoire et le Patrimoine Seynois**  
La Ferrandière, 318, chemin Arnaud, 83500 La Seyne sur mer

**p.3**

**Editorial** de la Présidente de l'Association, Yolande Le Gallo, professeur d'Histoire-Géographie.

**p.5**

**De la mémoire à l'histoire**, par Catherine Gervois, professeur agrégé d'Histoire-Géographie.

**p.15**

**L'aventure de l'immigration maghrébine**, récit d'une seynoise immigrée, recueilli et dit par Andrée Bensoussan, professeur d'Histoire-Géographie, retraitée.

**p.21**

**La mémoire des chantiers** : le travail des jeunes aux chantiers de 1900 à 1925 environ, compte rendu d'un document vidéo élaboré par Paule Giloux et Jean Aguado, de l'Association « Relais de la Mémoire »

**p.35**

**Un entretien avec M. Marius Autran** sur son dernier ouvrage, sur 1910, année de sa naissance, et l'urbanisation du quartier Berthe. Avec Marie-Claude Argiolas, professeur d'Histoire-Géographie. Document vidéo réalisé par René Reverdito.

**p.43**

**Six-Fours terre chrétienne, terre d'accueil**, par Marie-Magdeleine Georges, institutrice et Marie-France Grimbichler, professeur d'Histoire-Géographie.

Communication ayant pour support un document vidéo réalisé par René Reverdito.

**p.59**

**Mémoire des gens de mer : les lesteurs de la rade de Toulon**, par Patrick Bertonèche, auteur photographe maritime, Président de l'Association pour la sauvegarde des embarcations traditionnelles. (A.S.E.T.)

**p.71**

**La migration de masse des Corses dans l'agglomération de Toulon à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle**, par Fernand Nicolas, professeur d'Histoire-Géographie.

**p.81**

**Les militants ouvriers à la Seyne des années 1920 à 1950**, par Jacques Girault, Professeur d'Histoire Contemporaine à l'Université de Paris XIII.

*Beau succès pour cette première journée de colloque, organisée par l'Association Histoire et Patrimoine Seynois, le 4 novembre 2000.*

*De nombreux Seynois et non-Seynois, anciens ou récents, ont montré leur intérêt pour les divers aspects de l'histoire de notre région.*

*Notre secrétaire a inauguré la journée par un exposé sur le nécessaire et difficile passage de la mémoire à l'histoire.*

*La mémoire vivante s'est exprimée dans le récit émouvant de Nazia d'origine tunisienne et dans celui de l'enfance ouvrière des anciens des Chantiers.*

*Marius Autran témoin et historien de son temps nous a dit, avec verve et malice, les conditions de la vie quotidienne des Seynois de 1910, année de sa naissance. Il nous a rappelé le développement urbain du quartier de la Chaulanne et la douloureuse année de la fermeture des Chantiers.*

*Des historiens amateurs et professionnels ont abordé des thèmes de l'histoire de la région seynoise : les origines de notre commune imprégnées de religiosité ; les lesteurs de la rade, ancien métier de la mer aujourd'hui disparu ; les migrants corses attirés par l'Arsenal ; les militants ouvriers de la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, vivier du monde politique seynois. De courts débats mêlés d'interrogation, d'émotion et de passion ont prolongé les exposés.*

*Notre association, avec d'autres, poursuit la mise à jour de ce riche patrimoine seynois, sur lequel nous devons nous appuyer pour construire l'avenir de notre ville.*



nouveaux regards  
sur l'Histoire de La Seyne sur mer

nouveaux regards  
L'Association remercie la Municipalité de La Seyne sur mer et le service culturel du Conseil Général du Var pour leur aide précieuse. Cette publication est réalisée grâce au service Communication de la Municipalité que nous remercions tout particulièrement.

Catherine Gervois

## Introduction :

Il m'incombe d'ouvrir cette première journée de colloque de notre jeune association. Dans cette intervention que j'ai intitulée « **de la Mémoire à l'Histoire** » je voudrais tenter de répondre à quelques questions, sans trop m'étendre.

Nous observons actuellement, à la Seyne particulièrement, et en fait depuis 20 ans en France, un engouement pour **les travaux de mémoire**: plusieurs associations ont entrepris de collecter des récits de vie et des documents d'image d'ordre privé ou collectif : photos, films. Il convient de chercher à **comprendre, ce que nous faisons quand nous pratiquons cette activité ?**

Pour que cette mémoire ne reste pas à l'état brut d'une parole enregistrée, comment la transmettre ? Elle peut servir de support à des créations artistiques, littéraires, théâtrales, picturales, patrimoniales, etc. Les créateurs travaillent à partir de leur propre mémoire ou d'une mémoire plus collective, et elle s'exprime clairement chez certains, comme chez Giacobazzi.

Mais dans notre perspective, qui est celle des historiens, **qu'est-ce que les récits de mémoire peuvent nous apporter ?** Dans quelle mesure peuvent-ils contribuer à l'élaboration d'un texte d'Histoire ? Ces travaux de mémoire suffisent-ils pour bâtir un récit d'historien ?

**La troisième question est une question de méthode :** Quelle place tiennent les travaux de mémoire dans le renouvellement des pratiques historiennes ?

Et surtout, comment utiliser les récits et témoignages de la mémoire individuelle pour écrire l'Histoire ? À cette dernière question je ne répondrai certainement pas de manière complète, et nous aurons l'occasion d'en reparler au cours de nos pratiques.

## 1 Que faisons-nous quand nous collectons des récits de mémoire ?

En répondant à cette question, nous contribuerons aussi à comprendre pourquoi dans notre société, et particulièrement à La Seyne, il existe un tel engouement pour les travaux de mémoire.

- Il y a 2 situations : pour certains il s'agit de recueillir la mémoire de la vie des autres ; pour d'autres il s'agit de dire une partie de leur propre vie, inspirée par leur mémoire.

- Cette initiative a plusieurs motifs :

- a) **de la part de ceux qui expriment la mémoire de leur passé**, il y a souvent la volonté de transmettre un savoir vivre d'antan, mais aussi celle de dire les épreuves de leur vie. Chaque expression de leur mémoire est un peu une leçon d'anciens en direction des plus jeunes, c'est aussi à l'heure de la retraite, la fierté de dire « *j'ai fait cela, j'y étais, je l'ai vécu* ». Ces récits sont épurés d'emblée des détails de la vie intime, ils concernent essentiellement la vie sociale, publique pour certains.

Parmi ceux qui expriment les souvenirs du passé, nous rencontrons ceux qui nous décrivent comment c'était avant, avec moult détails, avec le plaisir de restituer l'environnement et les souvenirs de leur enfance.

Mais la plupart de ceux qui, à la Seyne, acceptent de livrer les principaux épisodes de leur vie sociale, expriment une nostalgie, un immense regret d'une perte irréparable : leur jeunesse, bien sûr, mais surtout **le traumatisme de la perte et de la destruction hâtive** de l'outil de travail qui a fait prospérer la ville pendant plus de 150 ans. Bien entendu, il s'agit **des chantiers navals**.

On peut toujours dire que ces nostalgiques n'ont pas su s'adapter aux réalités de la « mondialisation » qui les avait condamnés. Mais ces anciens travailleurs des chantiers ont aussi le sentiment d'une injustice,

d'un gâchis, de la négation de leurs efforts, et du travail qui les a structurés eux-mêmes. Ils savent aussi qu'en détruisant les chantiers, certains ont voulu tourner brutalement une page de l'histoire de la ville, ont voulu changer l'image de la ville et ont de fait, voulu détruire une part de l'identité de ses habitants. Dans leur récit, les anciens des chantiers, ressuscitent leur fierté d'avoir participé à ses prestigieuses réalisations industrielles. Ils ont l'intense désir qu'on n'oublie pas l'ancienne renommée mondiale de leur activité. Et ils veulent faire savoir qu'ils n'ont pas failli.

Une de leur motivation profonde est donc celle du « **témoignage** ». Pour qu'on n'oublie pas, pour que les générations futures intègrent cette image positive de leur cité, mais aussi pour qu'on rende une sorte de justice, symbolique, aux travailleurs, quelle que soit leur place dans la hiérarchie de cette très grande entreprise. Leur initiative est du ressort de la réparation morale du préjudice qui a été causée à la ville par la perte de ses chantiers.

C'est en effet autour de cette volonté particulière qu'ont été menées des initiatives de collection de récits de mémoire, de stockage de témoignages et de souvenirs divers. Je pense à 3 associations : **les Relais de la mémoire, Faire du neuf avec vous et Sillages**. Il semble que ces associations soient composées essentiellement de producteurs de témoignages. Il s'agit d'échanges de récits entre membres d'une même génération, ayant une expérience commune au moins par le métier, la position sociale, l'expérience de la vie syndicale et politique. Ces initiatives ont donc bien un projet qui est proche de celui qu'on appelle le « **devoir de mémoire** », et qui est pratiqué par bien d'autres.

[ **Le devoir de mémoire** est réservé aux grandes épreuves structurantes de notre communauté : les faits fondateurs, les Révolutions,

les guerres, les Résistances. C'est une expression que je n'aime guère tant ce devoir de mémoire peut être l'outil d'une manipulation des esprits par le pouvoir du moment : je rappellerai seulement l'usage de la « ligne bleue des Vosges » pour préparer une génération au sacrifice de la guerre 14-18. Ce devoir a cependant sa noblesse, et il est porté par les associations d'Anciens Combattants, de Résistants, de Déportés, et soutenu par l'État, et d'autres institutions publiques, par le rituel des fêtes commémoratives, les relais des médias et de l'Éducation nationale. ]

Si le travail de ces témoins est proche du devoir de mémoire, **ce n'est pas pour établir un culte de la mémoire des chantiers ni pour se replier sur leurs souvenirs clos, que les associations susdites sont nées**. Nous savons ce que Sillages a fait de son travail : il a donné à la ville sa collecte de documents et de maquettes dans l'espoir de la naissance d'un musée de la construction navale et il a produit, comme M. Autran, une histoire descriptive de la construction navale à La Seyne. Nous présentons la première cassette pédagogique que les Relais de la mémoire ont produite à partir de leurs collections, sur un thème de l'histoire des chantiers, « les jeunes au travail aux Chantiers ».

J'espère ne pas avoir trahi les motivations de ceux qui ont entrepris ces collections d'archives orales.

**b) Quelle est la position de ceux qui sollicitent ces souvenirs et ces récits?**

• **Une communication intergénérationnelle et entre personnes ayant des vécus différents**

Les enquêteurs sont généralement plus jeunes d'une génération au moins. **Au niveau individuel**, celui qui écoute les anciens renoue avec la curiosité de l'enfant qui écoute discrètement les « Grands », pour comprendre d'où il vient et pour savoir où il peut aller. Il se

laisse charmer par l'expérience du voyage dans le temps. Bien sûr il vibre aux émotions et aux duretés de la vie d'un autre ; il est un peu voyeur; il vit par l'autre. C'est sa curiosité qui le guide, mais en même temps, il a un grand respect pour cette vie, pour ce cadeau qu'on lui fait de ce récit, et en fin de compte il lui rend tacitement hommage. **Il s'agit d'un échange entre 2 personnes de générations différentes, et ayant un vécu différent.**

L'expression de celui qui raconte présente comme originalité, un caractère un peu fluctuant, des redondances, des apartés. Il recherche l'approbation de l'enquêteur. Il révèle ainsi ses liens personnels avec les informations qu'il transmet. Il peut s'établir entre les 2 interlocuteurs une complicité et c'est dans ce climat que s'effectuent les entretiens de mémoire les plus agréablement ressentis. **C'est donc un mode de communication mêlé de plaisir, c'est un échange entre générations, fondé sur les questions de l'un et le désir de parole de l'autre.**

#### • La quête d'un savoir sur le passé

Cependant, l'historien qui interroge un témoin du passé ne s'adresse pas sans but, à celui qui accorde son récit de vie.

Son objectif conscient est la quête d'un savoir sur le passé. L'enquêteur s'est choisi plus ou moins librement un thème d'étude, en résonance avec son vécu et ses propres centres d'intérêt, consciemment ou non. **Son choix de sujet n'est pas « neutre ».**

Sur le thème d'étude, il se pose un certain nombre de questions pour comprendre, pour donner du sens aux faits qu'il piste à la trace. Dans le cadre de l'entretien avec un témoin, il tente de le diriger par des questions au service de son étude. L'historien oriente donc le travail de remémoration du témoin.

L'expression de celui qui raconte présente comme originalité, un caractère un peu fluctuant, des redondances, des apartés. L'interviewé recherche l'approbation de l'enquêteur. Il révèle ainsi ses liens personnels avec les informations qu'il transmet. L'enquêteur valorise certains faits, par son intérêt, par l'importance qu'il leur accorde, et en cela il contribue à modifier la représentation du passé que porte en lui le témoin. C'est aussi dans cette interaction fluide que s'exprime le témoignage recherché dans la mémoire.

**Ce témoignage devient donc la rencontre de deux subjectivités qui s'interfèrent.**

## 2 Qu'est ce que « les récits de mémoire » apportent à l'historien ?

L'historien est en quête d'une représentation du passé qu'il souhaite la plus « vraie » possible. Et son travail est forcément postérieur à celui de la mémoire.

### a) Que nous suggère notre mémoire ?

On pourrait distinguer l'expression spontanée de la mémoire et le travail de remémoration qui demande un effort sollicité par une interrogation.

Je voudrais dire quelques mots sur le fonctionnement de la mémoire. Les psychiatres se sont particulièrement intéressés aux fonctions d'enregistrement et de résurgence des souvenirs. Il y a d'autres approches de l'étude de la mémoire, mais c'est celle des psychiatres qui intéressent le plus les historiens.

• **La mémoire** est la propriété de conserver, de restituer des informations, et d'oublier. La mémoire est une activité perpétuelle du cerveau et les neurophysiologues considèrent qu'elle met en action tout le cerveau.

Nous nous repérons dans le temps et dans notre vie par des faits qui se situent à différents moments selon des échelles de temps différentes: nous avons une mémoire des temps

anciens, qui semble souvent fixée, mais qui s'affaiblit progressivement; une mémoire du moyen terme des événements de notre vie depuis quelques années et une mémoire à court terme, une mémoire immédiate, que nous utilisons particulièrement dans le travail et la vie quotidienne.

Cette activité de mémoire passe par l'enregistrement de sensations, par la verbalisation et la visualisation. Elle procède en fait d'une rationalisation plus ou moins consciente pour trier, classer, coder, les informations enregistrées. Nous pratiquons sans cesse l'oubli autant que la mémorisation. Tout ce qui ne nous semble pas utile, est discrètement passé à la trappe. C'est le premier tri. Tout ce qui n'est pas rappelé passe à l'arrière plan de notre mémoire et se dirige vers l'oubli, comme quand on classe les documents d'un ordinateur par date de modification. Ce qui est occulté, est aussi ce qui dérange l'image que nous voulons offrir de nous mêmes ou de notre groupe.

- **Le stockage** est organisé par un codage lié à l'empreinte mnémotique : sensoriel essentiellement par la trace auditive ou visuelle. La trace auditive peut aussi être verbale. Le stockage des informations se fait encore par un travail de résumé, de regroupement synthétique. Le souvenir se condense d'une manière symbolique par le langage, le concept, l'idée, qui porte un ensemble complexe d'impressions, d'arguments. On en arrive à une mémoire conceptuelle.

Pour que le souvenir soit durable, il peut être artificiellement entretenu par la répétition, par la remémoration active: album de photos, agenda, journal personnel, en sont des outils.

- **Le conditionnement psychique** est le plus déterminant: c'est l'émotion provoquée par le fait qui marque plus ou moins fortement la

trace, le traumatisme ou le grand plaisir, le grand émoi en tout cas. Ce peut être aussi l'émotion de l'autre qui marque un fait. La confrontation des événements vécus collectivement conforte et façonne la représentation qu'on stocke en mémoire. Nous pouvons être porteurs de souvenirs qui ne sont pas vraiment les nôtres, mais qui nous ont été rapportés et inscrits tels quels dans notre mémoire. Et la survie des informations dans la mémoire de l'individu ne dépend pas de leur exactitude mais de leur pertinence par rapport à un projet de l'usage de sa mémoire: son inconscient, ses références, ses valeurs, par rapport à ce qui donne sens à sa vie.

**En définitive la mémoire garde un « essentiel » qui est une part de notre identité, qui est aussi une mise en scène de notre personne, et qui a sans doute été sélectionné en grande partie par notre inconscient et notre système de valeurs.**

b) **Compte tenu de la forte subjectivité de la mémoire, qu'est ce que la mémoire orale apporte à l'historien?**

Pour l'historien, en quête d'une reconstitution rationnelle du passé, le récit oral constitue une source d'information indéniable, précieuse, mais peu fiable, fortement empreinte d'affectivité, comme cela a été montré.

Les récits de mémoire collectés actuellement, ne couvrent **qu'une période de temps limitée au dernier siècle**. C'est surtout dans le cadre d'une histoire récente qu'ils sont utiles. Dans un passé plus lointain, nous avons peu de récits de vie écrits, par des personnes de condition modeste, et leur fiabilité est encore plus critiquée. Nous sommes contraints pour le passé plus lointain d'utiliser les méthodes d'analyse de la tradition orale, à travers la transmission de certains savoirs, certaines pratiques, coutumes, etc.

Si nous possédons pour ce dernier siècle, de plus en plus de témoignages de vie, c'est aussi grâce à une évolution de notre société: nous sommes plus instruits, nous vivons plus vieux, dans un état de semi-loisir qui nous permet ce travail de remémoration. Nous disposons d'outils commodes, les magnétophones, pour enregistrer la parole, et nous pouvons filmer le conteur et les vestiges dont il parle. Nous sommes aussi inquiets de la rapidité des changements de notre société.

Les récits de mémoire possèdent des caractères spécifiques: ils apportent **un plaisir: celui de la « reconnaissance »** pour les contemporains mais aussi pour leurs descendants. On « se reconnaît » dans les récits de vie. Ils redonnent vie au passé, ce qu'un discours d'historien ne réussit pas toujours, d'autant plus que ce n'est pas son objectif. Nous pourrions dire qu'ils sont « **la chair** » d'un discours d'historien.

Les récits de mémoire apportent aux historiens **des traces** du passé et **des pistes à explorer**. Par la multiplication des récits, ils peuvent révéler les faits marquants d'une génération, et les controverses qui les entourent.

Les détails fournis pas le vécu remémoré **apportent une compréhension plus fine des évolutions**. Dans l'histoire du travail industriel, le témoignage de ceux qui ont vécu les adaptations techniques, permet de les comprendre dans leur complexité.

Les récits de vie **contredisent ou nuancent la version écrite** par les médias au moment des faits: faut-il vous rappeler ce que les journaux écrivaient, ce qui se disait sur les chantiers pour justifier leur fermeture? On peut en dire autant des divergences entre les rapports officiels de l'armée et les lettres saisies par la censure de la même armée pendant la guerre 14-18, ou les carnets de notes de

certain soldats. Les récits de mémoire contribuent donc **à la critique nécessaire des interprétations des faits**.

Il arrive que celui qui raconte cherche lui même à attester ses dires: il dévoile alors ses incertitudes, ses sources, ses références. Dans ce cas, il va au-devant du travail de l'historien, pour lui permettre de vérifier ses dires.

**Ces récits de vie sont donc très précieux: ils parlent à certains de leurs ascendants, fournissent des traces significatives, apportent des détails du vécu des hommes, des émotions, du sensible dans le froid discours de l'historien, ils permettent une meilleure compréhension des faits, et ils contribuent à la critique de leurs interprétations.**

Et le vrai travail de l'historien commence après cette production.

**c) En effet, le travail de l'historien comporte des exigences et des contraintes :**

L'historien est en quête d'une « Vérité » sur le passé. Tout au moins c'est ce qu'un lecteur attend d'un texte d'historien.

- Or de fait, **tout travail d'historien procède de la mémoire**. Mémoire organisée par le pouvoir, mémoires écrites par des personnalités, des fonctionnaires, mémoire rapportée par les témoins professionnels que sont les journalistes et agents des médias, mémoire collectée par un travail de mémoire des citoyens. Ses premières difficultés proviennent justement de la qualité de ces mémoires.

Le mémorialiste se veut sincère, fidèle aux faits, mais il maîtrise d'autant mieux la rhétorique et la manipulation qu'il a été instruit et puissant.

Et l'historien doit aussi tenir compte de **la part de l'oubli**, de l'omission, de la mémoire empêchée. La mémoire peut rester enfouie pour des motivations politiques,

sociales ou personnelles: Combien a-t-il fallu de temps pour que des récits de témoins nous parlent des événements de Sétif, en 1945 ? et en a-t-on pour ceux de Madagascar en mars 1947 ? Possède-t-on de nombreux récits de vie de femmes ? Certains récits de mémoire naissent justement d'initiatives citoyennes pour lutter contre l'oubli, dans un souci d'équité, mais des mines d'information sont disparues avec des survivants muets.

- En une autre étape, l'historien part à la **recherche de preuves documentaires** : des textes officiels, des contrats, des vestiges. Il élabore lui-même des documents à partir de données d'état civil, de registres économiques. Mais la preuve peut encore être sujette à caution. Elle est fiable, mais n'est pas de la même nature que les preuves d'une science expérimentale ou d'observation.

C'est pourquoi on peut considérer que le pacte de vérité ne peut être tenu que jusqu'à un certain point, mais toutefois l'historien s'efforce de trouver un chemin vers elle. C'est à ce titre qu'il est crédible, mais non infaillible.

**Il élabore un texte pour apporter à un lecteur une représentation du passé qui se rapproche le plus possible d'une vérité plausible. Pour cela il a enquêté, suivi des pistes, trouvé des traces, recherché des preuves.**

- Et son travail ne se limite pas à un récit du passé. **Il cherche à l'expliquer, à lui donner un sens.** Pour ce faire, il se pose des questions sur un sujet. Il cherche à donner du sens aux faits en expliquant leur « pourquoi » autant que leur « comment », en décelant leurs spécificités là ou ailleurs. Il exprime des interrelations, des influences, des liens. Il élargit le champ des faits pour les replacer dans un contexte ouvert et plus universel. Il nous aide à comprendre que nous sommes intégrés, actifs ou passifs, dans des processus collectifs qui nous dépassent

individuellement. L'histoire du temps présent, discipline relativement récente, nous aide à percevoir les processus contemporains.

- **Prenons l'exemple de l'histoire des chantiers :**

A partir d'un catalogue chronologique des faits qui ont marqué cette entreprise, l'historien peut chercher les périodes les plus significatives de son évolution: sa naissance, son apogée, son déclin, sa mort. Son apogée se situe avant la guerre 14-18. Pour comprendre les conditions de cet apogée, on peut par cercles concentriques observer l'environnement ou le fameux « contexte » : l'entreprise proprement dite, les hommes qui la composent, la dirigent et la font prospérer, son emprise matérielle et humaine dans un lieu qui a du lui être propice, puis ses partenaires techniques et commerciaux, politiques, l'environnement plus général des progrès de la 2<sup>ème</sup> révolution industrielle, et aussi le contexte de la vie internationale qui a poussé les états à développer leur marine de guerre et de commerce.

- **Dans cette quête, que nous apportent les récits de mémoire ?** Ils sont souvent indirects, quand ils sont les souvenirs rapportés par des pères ou des grands-pères. Les souvenirs de la vie des ouvriers rappelleront sûrement la dureté des conditions de travail, le poids de l'effort physique, les accidents, les souvenirs de mouvements sociaux, et peut-être quelques détails de la vie quotidienne : les récréations, les bons tours joués au contremaître ou au contraire les relations tendues dans l'atelier. S'ils sont fournis par les dirigeants, nous aurons un autre point de vue. **Ils apportent tous des éléments de vie**, épurés par le travail de la mémoire et une confrontation avec le présent. Ils apporteront des éléments de narration, pour rendre le récit historique plus lisible, plus agréable à lire.

L'attitude complexe et exigeante de l'historien d'aujourd'hui ne fait certes pas de

L'Histoire une science exacte. Mais elle est l'aboutissement d'une évolution, sur laquelle les historiens discutent au cours de nombreux colloques: 2000 a été l'année d'un colloque international des historiens à Oslo, l'occasion d'une université d'été à Toulouse, au cours desquels ont été débattues à nouveau les relations entre mémoire et histoire.

Si on veut bien se placer dans un contexte plus général et mondial, d'où viennent ces pratiques de travail de mémoire ? Et comment s'intègrent-elles au travail des historiens d'aujourd'hui? M. Joutard en avait fait l'historique dans un article de la revue l'Histoire, il y a 20 ans déjà !

### **3 Quelle place tiennent les travaux dans le renouvellement des pratiques historiennes ?**

a) La tradition orale de l'Histoire est attestée par la mythologie antique : Clio est une des 9 muses, enfantées par Zeus et Mémoire, Mnémosyne, pour être, selon la Théogonie d'Hésiode, « l'oubli des maux et la trêve des soucis ». Le document oral a été le plus vieux document utilisé par nos plus vieux historiens comme Hérodote ou Thucydide qui avaient déjà pressenti la diversité des témoignages avec un esprit critique.

L'époque dite moderne, au XVI<sup>ème</sup> siècle est celle du texte imprimé. C'est aussi celle de la création d'États très organisés et de plus en plus bureaucratiques en Europe. **Depuis cette époque, le document oral a été discrédité, jusqu'à devenir un résidu folklorique indigne d'intérêt à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle.** À la fin du XIX<sup>ème</sup>, dans le grand élan scientifique, de foi dans les sciences, l'Histoire a voulu elle aussi devenir scientifique, ne s'appuyant rationnellement que sur des documents écrits. Il fallait lutter contre l'obscurantisme des légendes, des superstitions.

L'Histoire développée et enseignée à cette époque est une histoire consensuelle, nationale, politique qui fait la part belle aux héros et aux personnages quasi stéréotypés. Son maître en est Lavisse. Cette histoire est au service de l'État républicain, nationaliste, conquérant et colonisateur.

Cependant, à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, les Européens et les Américains sont confrontés à des sociétés de tradition orale qui suscitent la curiosité d'une minorité d'anthropologues, d'ethnologues, qui engagent un travail de mémoire sur des sociétés appelées sauvages ou primitives; ces sociétés sont confrontées à la guerre, à la colonisation, à la destructuration de leurs traditions, et même menacées d'extinction (les Indiens d'Amérique). Ces nouvelles sciences humaines sont à part et n'intéressent pas encore les historiens.

#### **b) le renouveau de l'histoire orale provient des États-Unis dans les années 30**

C'est des États-Unis que nous sont venues les premières pratiques contemporaines du travail de mémoire méthodique sur une mémoire difficile, celle des anciens esclaves noirs et des petits blancs du Sud des EU. **C'était en 1934-35.** L'entreprise était à l'initiative d'un universitaire, Allan Nevins, soutenue par l'État qui voulait aider des agriculteurs sinistrés par la crise de 29.

**En 1949, c'est le début des magnétophones** et la multiplication des centres d'archives de mémoire, qui collectent des milliers d'interviews.

Le développement de ces centres de mémoire s'oriente vers l'expression **des mémoires dites difficiles**, des mémoires des gens du peuple, des minorités, des persécutés.

Puis cette pratique a gagné les pays anglo-saxons, au début des années 70, où elle a pris un caractère nettement engagé en faveur des travailleurs. Les travaux de mémoire sont

initiés par des associations d'histoire locale, par des syndicats, qui œuvrent pour enregistrer une mémoire ouvrière.

En France, on accuse un certain retard pour la collecte de mémoires. Cependant Jacques Ozouf a produit un premier ouvrage d'historien fondé sur des témoignages, en 1967 : « les instituteurs d'avant 1914 ». Mais c'est seulement à partir de 1975 que se produit le décollage de l'activité. Des archives orales sont aussi constituées en vue de produire des mémoires ouvrières, alors qu'on est déjà entré depuis les années 60 dans une restructuration qui remet en cause les bases industrielles de régions entières, et qu'on prend conscience en 1975 de l'entrée dans une nouvelle époque économique.

Les Historiens eux-mêmes vivent depuis des décennies dans un contexte de remise en cause de leurs savoirs et de leurs pratiques. Ils remettent en cause, depuis l'École des Annales (années 20), l'histoire officiellement enseignée, héritée de Lavissee. Ils aspirent à une histoire plus globale, tenant compte des rapports de forces économiques, des oubliés traditionnels de l'histoire, des mentalités, des courants de pensée. Ils souhaitent tirer profit des sciences humaines voisines : la sociologie, l'anthropologie historique. Certains s'engagent avec des linguistes, des ethnologues dans l'étude de la tradition orale de tout ce qui se transmet sans l'écrit, sans les institutions. C'est un éclatement des champs de l'Histoire.

Et les historiens s'investissent avec un fort esprit critique dans l'usage des documents oraux.

### c) la nécessité d'une méthode

Comment utiliser les récits et témoignages de la mémoire individuelle pour écrire l'Histoire ? Cela dépend d'abord de leur collecte. Le caractère foncièrement nouveau de

l'histoire orale est qu'elle crée des documents artificiellement.

Les historiens qui s'investissent les premiers dans le travail de constitution de documents oraux, s'imposent tout de suite deux principes de méthode:

- le passage obligatoire à la transcription, avec correction par les personnes interrogées.

- la séparation entre la constitution d'archives orales et leur traitement historique. Les archives orales constituent une banque de données à la disposition des chercheurs.

La production qui leur semble possible est celle d'un recueil d'interviews corrigées, avec des écrits et des photos à l'appui. M. Martinenq à la Seyne, l'a réalisé pour des récits sur la guerre 39-45.

Il faut y adjoindre un index des personnes et des noms propres. On peut préfacer un tel ouvrage en montrant son intérêt. Ces ouvrages d'Histoire orale sont des auxiliaires pour les chercheurs.

• Comme la mémoire d'une personne est sélective, elle doit être confrontée à d'autres, pour relever des contradictions qui peuvent être significatives. D'où la nécessité de multiplier les interviews et témoignages.

De plus une même personne doit être interrogée par plusieurs enquêteurs de type différent, devant lesquelles elle ne fera peut-être pas le même récit. La collecte de documents oraux doit donc se faire dans le cadre d'une équipe.

• L'historien doit s'astreindre à la critique sur le texte de l'entretien, mais aussi sur les procédures pour l'obtenir. Il doit noter les questions posées scrupuleusement, décrire la méthode utilisée, et rendre lisibles les motivations de l'enquêteur et du témoin.

L'informateur ne dit pas tout. Il faut si possible repérer les lacunes.

De plus à l'intérieur du discours de l'interviewé, il doit repérer **les influences** : les stéréotypes véhiculés par les médias, ou un discours syndical, ou les pseudosouvenirs reconstruits collectivement.

• **Le passage à la transcription écrite est redoutable** : on y effectue des choix. Qui dit sélection, dit interprétation.

Il y a aussi l'influence de l'écriture : le choix des mots, la fidélité au langage du témoin, ou l'assimilation à son propre langage ? Et la mise en ordre du récit ? et la banalisation des émotions par une écriture non esthétique ?

Il y a lieu **de réfléchir sur les principes** de la transcription à adopter, **de les dire et de s'y tenir**.

• La collection de documents d'archives orales doit encore être **archivée**, c'est à dire, classée et codée de telle manière qu'on puisse y puiser pour tel ou tel centre d'intérêt - récit de militant syndicaliste, à tel endroit, à telle époque, habitant tel quartier, par exemple.

• Le traitement de ces archives orales peut être alors intégré avec d'autres documents à une recherche historique sur un sujet donné, une problématique. Ils constituent alors une source d'informations dont on a dit plus haut l'intérêt.

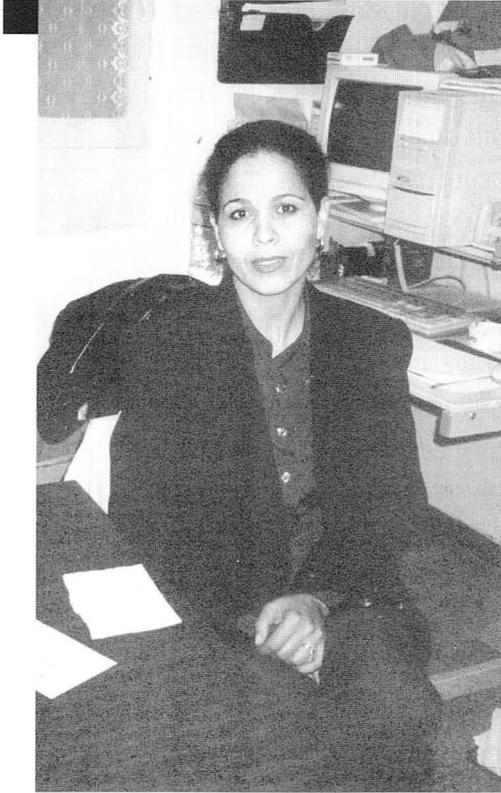
**En conclusion**, les travaux de mémoire qui sont menés depuis des années à la Seyne peuvent constituer un fond d'archives orales à utiliser dans le cadre de travaux d'historien. Ils doivent passer par la redoutable transcription écrite et au crible d'une critique pour bénéficier du titre de « **documents d'archives orales** ». Ces documents, comme d'autres écrits, ne sont pas d'une fiabilité certaine, mais ils apportent des informations précieuses pour les historiens. Ils ont aussi le mérite de faire participer des citoyens à la rédaction de leur histoire. Et je vous invite à méditer sur cette riche citation de M. Ricœur, philosophe :

*« A l'histoire revient  
le pouvoir d'élargir le regard  
dans l'espace et dans le temps,  
la force de la critique dans  
l'ordre du témoignage,  
de l'explication et de la  
compréhension,  
la maîtrise rhétorique du texte,  
et plus que tout l'exercice de  
l'équité à l'égard des  
revendications concurrentes des  
mémoires blessées et parfois  
aveugles au malheur des  
autres. »*

# L'aventure de l'immigration maghrébine

## Récit d'une Seynoise immigrée, Nazia

Texte recueilli au cours d'entretiens réalisés  
par Andrée Bensoussan



### Introduction :

Ce récit est la transcription de 4 entretiens que j'ai eus avec Nazia. Ce travail a été motivé par mon désir de rendre compte de la mémoire de femmes, et de femmes immigrées d'origine maghrébine. C'est un point de départ pour réaliser une étude d'histoire sur cette immigration récente, relativement peu connue, mais qui fait l'objet de travaux depuis quelques années. On peut citer le travail de recherche du Professeur Temime sur les immigrations à Marseille.

Pour Nazia, militante de l'Association Femmes dans la Cité, ce récit est d'abord un acte de témoignage personnel. Mais il est aussi celui de plusieurs femmes, dont Nazia se fait parfois le porte parole.

La vitalité du langage oral est respectée. Les questions sont en caractères gras.

### récit :

– Arriver en France, qu'est ce que cela a représenté pour vous ? Cela s'est passé quand et comment ?

– J'aimerais savoir ce que vous avez envie de dire à ce sujet.

*Je suis née à Menzel Bourguiba, dans le golfe de Bizerte, en Tunisie.*

*Je suis arrivée en France en décembre 1981, comme beaucoup de femmes immigrées, j'ai suivi un mari qui travaillait en France.*

– Comment avez vous connu votre mari ?  
Travaillait-il aux Chantiers ?

*On s'est connus quand il est venu en Tunisie pour la première fois à l'âge de 25 ans. Il était arrivé en France en 64 avec ses parents, à l'âge de 8 ans. Mon beau-père travaillait aux Chantiers; mon mari, lui, est électricien dans une entreprise privée.*

*J'étais, d'un côté, heureuse de venir en France, mais en même temps, c'est triste de laisser sa famille : je suis la deuxième fille, la deuxième maman et c'est dur de laisser 5 frères et 3 sœurs et ses parents. Ce n'est pas rien de laisser sa famille, son pays. On n'a pas choisi.*

*J'ai été aidée au début par ma belle-mère, qui ne sait pas lire et écrire, mais qui m'a aidée à me déplacer à Toulon ou même à La Seyne, pour éviter par exemple que mon mari quitte son travail pour m'accompagner à la banque.*

– Qu'est-ce qui vous a choquée ou attirée en arrivant en France ?

*J'étais étonnée en arrivant en France de trouver les femmes un peu âgées, comme ma belle-mère sortir; faire tout, aller au supermarché, à la banque, mais c'était il y a 20 ans, en Tunisie aussi maintenant ça a beaucoup changé !*

*Il y avait le froid et aussi le comportement des gens, réservé. J'ai mis du temps à m'habituer à vivre en appartement – déjà monter 3 étages ; et devoir toujours faire attention ! C'était dur pour moi de ne pas faire les choses quand j'avais envie*

# L'aventure de l'immigration maghrébine

de les faire, de mettre un cadre sur un mur, de taper à minuit, mais bien sûr je ne le fais pas.

J'ai eu 4 enfants dans le même appartement de 72 m<sup>2</sup>, mais je n'ai jamais eu alors de problème avec mon voisinage.

A mon arrivée, je m'ennuyais à la maison, je regardais beaucoup la télé, chose que je ne faisais pas avant, en Tunisie où j'ai travaillé un an et demi avant mon mariage. J'étais enseignante dans le primaire, dans une école française après avoir fait l'école normale.

Quand je suis arrivée en France, je n'ai pas voulu faire des enfants tout de suite. Je me suis inscrite au CNED pour faire de l'Anglais par correspondance mais c'était très dur, je prenais du retard pour envoyer mes devoirs. J'ai arrêté.

J'ai eu ma première fille Nabila en octobre 82. J'ai eu des problèmes de santé, mes reins étaient un peu fatigués et un jour dans le bus en allant à Brunet à Toulon, avec Nabila dans la poussette, j'ai commencé à parler à une dame qui m'a laissé sa place, puis moi, j'ai laissé la mienne à une dame âgée. Elle avait un petit accent italien. Elle m'a proposé d'aller à Saint Jean du Var dans une association culturelle (Culture et Liberté) dont elle faisait partie; et me voilà là-bas chaque jeudi ou mercredi avec Nabila, après avoir pris deux bus. C'est le déclic qui m'a beaucoup aidée. On faisait des fêtes, on fêtait la Noël ensemble, ça représentait la famille, les parents, pour moi, qui viens d'une famille nombreuse avec les grands parents qui sont juste à côté, je n'ai qu'à changer de route.

Après avoir fait partie d'une équipe qui anime, j'ai pu aider les femmes à faire certaines choses, à remplir des papiers. C'est vrai, je ne sais pas coudre, pas tricoter mais comme il y avait l'alphabétisation, je suis allée voir comment on travaille; l'année d'après, on m'a proposé quelques heures d'animation auprès des enfants « Aux Œillets ». J'allais le mercredi après-midi, je m'étais proposée pour venir aider la formatrice ; le lundi et le jeudi je donnais des cours d'alphabétisation. Cette association m'a permis de travailler en tant que bénévole, mais

aussi d'avoir quelques heures salariées.

Mais grâce à Catherine et Françoise j'ai pu préparer le D.U.F. Diplôme Universitaire de Formateur, qui se déroulait une partie à Aix et une partie à Toulon, sur deux ans, en 88-89. Le mercredi, j'ai pu aller à Aix en laissant mes trois enfants qui n'avaient pas d'école ce jour-là. Mes amies viennent les chercher chez moi, au lit et je les récupère le soir, prêts à être mis au lit. Être aidée comme ça, c'est précieux, on ne peut pas avancer quand on ne vous tend pas la main.

**– A chaque fois les rencontres se font par des activités à l'extérieur ?**

Ces deux amies, j'ai fait leur connaissance dans un stage en 89 au CDDP, un stage de phonétique organisé par le CEFISEM. J'avais des difficultés pour dire certains sons qui n'existent pas en arabe et inversement. Jusqu'à présent on travaille ensemble. L'Association « Femmes dans la cité » on l'a montée ensemble, mais c'est C. et le conseil d'administration qui font l'essentiel du travail.

**– L'idée de « Femmes dans la cité », c'est vous ? Comment vous est elle venue ?**

L'idée de cette association m'est venue une fois que j'ai eu mon diplôme de formatrice parce que dans le document final, il y avait à présenter un projet de formation. J'ai parlé d'un groupement de femmes immigrées, aidées par d'autres afin de mieux comprendre la société française et s'intégrer mieux. J'en ai parlé aux femmes avec qui je travaillais dans mes vacances au GRETA, mais aussi aux femmes de la cité, parce que j'ai aussi travaillé au Centre culturel de Berthe. On a tissé des liens d'amitié, de confiance, de respect. Ce qui a soudé le groupe de femmes, c'est la réussite scolaire des enfants: comment faire pour que nos enfants réussissent? Si on se met ensemble: sénégalaises, françaises, maghrébines, etc. C'est parti de là, l'association qui s'est créée en 93, de la base, de nos besoins. Ces femmes ont compris qu'il faut sortir, aller vers l'autre, ne pas avoir peur, même si on parle avec un accent, si on confond le masculin et le féminin parce qu'en arabe des mots sont masculins ou féminins et en français vice versa. Mais si je dois m'arrêter à ça !

**– Vous avez eu une activité professionnelle assez vite finalement ?**

*J'ai commencé au GRETA comme vacataire, en faisant de l'alphabétisation le soir et aussi l'après-midi pour les femmes, et puis on a eu un centre permanent linguistique et je suis maintenant à temps plein. On a des adultes, mais beaucoup de jeunes, de plus en plus de jeunes, pour une remise à niveau en math et français. Il y a une partie « entreprises » pour qu'ils puissent par la suite préparer un CAP ou une autre formation qualifiante. J'interviens maintenant surtout en math. Je suis heureuse quand je vois qu'un jeune a réussi à décrocher un contrat. Dernièrement il y en a eu 2 qui ont été pris à la cantine de Beaussier et Langevin. Je suis fière de ça. Dans l'Association, je ne fais peut-être pas tout ce que je souhaite parce que je n'en ai plus trop le temps, et il faut du sang neuf, il faut que d'autres prennent la suite. Il y en a qui ne comprennent pas toujours ça, et ça me fait un peu mal. Ce n'est pas que je veuille qu'on me dise merci, mais qu'il y ait un peu de reconnaissance. Mais bon...*

*Pour l'Association, je donne de mon temps mais en retour, j'ai plus que de l'argent. Je connais beaucoup de gens, j'ai beaucoup d'amis, j'ai le soutien de l'Association derrière moi et, ça ne s'achète pas. Chez nous on dit « men arhabaon ene son arabou allahron » - « celui qui est aimé par les gens, il est aimé par le Dieu », et comme moi je suis croyante...*

**– Votre attachement à la religion, ça s'est transmis à vos enfants et comment ?**

*Je pense que pendant le Ramadan c'est important de préparer la table. Mon mari il fait, ou il ne fait pas le Ramadan, mais pour moi c'est important. Ma fille depuis qu'elle est au Lycée, elle reste à midi, et avec ses copines elle fait le Ramadan, il y a même des copines françaises qui leur disent : « Ca nous fait mal au cœur de manger à côté de vous » et elles aussi, elles ne mangent pas... Le soir, quand ma fille rentre c'est la fête chaque soir.*

*Mon petit dernier, mon fils qui a 5 ans vient souvent dans mon lit le soir et me dit : « maman raconte-moi une histoire », et je commence, je lui lis une sourate, d'autres livres aussi. Je lui demande s'il veut que je lui lise un peu de Coran. Il dit oui. Alors je lui raconte la sourate. Après je lui dis et il répète par cœur. Il est fier, il dit qu'il sait parler arabe.*

**– Vous parlez arabe à vos enfants ? Moi, ma mère d'origine espagnole, n'a jamais parlé espagnol à la maison.**

*Des fois j'entends des femmes qui disent que le maître exige qu'on parle français à la maison. Je me dis : encore il faut leur enlever ça ? Mes enfants ils font très bien la différence entre la Tunisie et la France. Il faut vivre avec les deux cultures, mes enfants, il faut qu'ils soient bien là où ils vivent, ils font du sport, de la musique. Je fais tout pour qu'ils ne se sentent pas différents, ils ont déjà la couleur...*

**– Rentrez-vous souvent au pays ? Qu'est-ce que cela représente pour vous ? Emmenez-vous vos enfants ?**

*J'essaie de rentrer au pays tous les ans, des fois même deux fois par an. C'est très important parce qu'on revient plus fort, on dirait.*

*L'été, mes filles partent, moi je reste ; je ne veux pas rentrer l'été parce que l'été ce sont les mariages, et moi j'ai pas envie. Beaucoup de femmes disent: on rentre pour les fêtes, c'est bien. Mais moi je rentre pour voir mes parents, pour discuter avec eux, manger avec eux. Pour mes filles, c'est important d'aller voir leurs grands-parents. Ma grande parle bien arabe, la deuxième un peu moins et la troisième, malheureusement encore moins. Je suis seule à parler arabe à la maison. Ma mère a 63 ans, elle est coquette, elle aime que je lui apporte des chaussures françaises, elle met toujours le voile, un taxi l'attend pour aller au bain, chez ses frères et ses sœurs et c'est tout. Il n'y a pas un endroit où elle choisit d'aller si mon père n'est pas d'accord. Maintenant qu'elle a pris de l'âge, de la*

# L'aventure de l'immigration maghrébine

confiance, ses enfants ont réussi, elle tient le voile sous le menton et pas sous les yeux. Elle sait écrire, elle fait ses prières, elle lit le Coran. Mon père travaille, il a un louage, il va dans toute la Tunisie, il rentre le soir, mais ça ne nous dérange pas. Ma mère est toujours là et il y a aussi mes grands-parents, les oncles, les tantes, c'est ça aussi qui nous sécurise même si mon père n'est pas là. Et puis je sais qu'ils s'intéressent beaucoup à notre scolarité.

Ma mère a eu 9 enfants, 4 filles et 5 garçons. Le 5<sup>ème</sup> garçon n'a pas eu le bac, ma mère l'a mal vécu, la pauvre. Mon frère, on l'a mis dans une école privée, ça n'a rien donné. Maintenant, il a pris le louage de mon père, mais il n'a pas eu le bac. Mais pour ma mère, du moment que les filles ont réussi, les autres ce sont des garçons, ça ne fait rien. Elle m'a toujours dit: il faut que tu aies un diplôme, tu le mets dans un cadre, même si tu ne travailles pas, ça ne fait rien, peut-être un jour, tu vas changer d'avis. Quand je suis venue en France, ma mère m'a dit: il faut que tu travailles. Elle veut que l'on ait notre voiture. Ma mère, elle est très ouverte, très attentive si je l'appelle. Je l'appelle tous les dimanches et si je le lui parle d'un contrôle à une date, la veille, elle me rappelle... Elle était consentante pour rester à la maison, mais est-ce vraiment ce qu'elle voulait ? Après, avec ses filles, elle vit.

Elle n'est jamais venue en France. Mon père, mes sœurs, mes frères sont venus me voir, mais pas ma mère, car tant qu'elle a une fille qui n'est pas mariée, à la maison, elle reste avec elle, même si cette fille est étudiante et une partie du temps au Canada. Il faut qu'elle ne quitte pas le foyer.

C'est vrai que si j'étais restée là-bas, il y a des choses que je n'aurais pas pu faire. Quand je rentre, je ne raconte pas toutes mes activités, ni celles de mes enfants. Il y a une pression familiale, comme par exemple construire une maison, avoir de l'or; des fois on ne veut pas. Moi, j'ai pas de maison, ma mère me dit : il y a 20 ans que tu es là-bas et tu n'as pas encore de maison ?

Les femmes parlent souvent de rentrer au pays, mais elles disent aussi que là-bas, elles se sentent immigrées. Elles parlent des difficultés familiales. Beaucoup ont des désaccords avec leur mari et certaines divorcent. Il y a aussi que l'homme revient à la maison avec le chômage et ils ne se supportent plus. Les femmes se disent: comment ça se fait que mes enfants ne réussissent pas à l'école, leur père est là, mais il ne fait pas attention à eux. Il n'y a que moi qui le fais. Les femmes disent aussi : « là-bas, je vais chez ma mère, chez ma sœur ou ma tante et je parle, après je rentre, je suis bien ». Ici, où tu vas, chez une voisine ? Qui après, va parler de toi en disant « elle fait ça et ça ». Tu ne vas pas oser parler et tu vas encaisser... jusqu'à quand ?

**– les hommes n'étaient pas à la maison, comment les femmes vivaient la situation ?**

Les femmes disent qu'au début, les choses se sont bien passées, elles prenaient bien soin de tout, faire les papiers et tout, elles se sentaient comme les femmes françaises: moi aussi je vais à l'extérieur, je sais faire, je me fais confiance. Bien, mais jusqu'où ?

Il y a des fois où des filles disent : je ne veux pas un mari comme le tien. Est-ce qu'elles savent tout ? Nos filles sont nées ici, elles n'ont pas été déchirées. Elles ne connaissent pas tout, elles ne peuvent pas comparer.

Et nous, quand nous les voyons sortir et que c'est bien vu par les frères, on est gêné; on se dit : « comment ? son frère ne dit rien ? » Il ne se conduit pas comme un homme arabe, et c'est bien comme cela, peut-être ?

Il faut réfléchir. Il faut arriver à ce que l'homme participe, l'associer à ce que l'on fait.

Les femmes quand on les interroge sur leurs goûts, leurs centres d'intérêt, leurs loisirs, c'est quoi ? Faire des choses pour leur mari, les enfants. Ça ne leur vient pas à l'idée de faire un tour dehors, avec une copine, pour le plaisir. Ce n'est pas qu'elles ne veulent pas mettre le nez dehors, mais elles n'y pensent même pas. Pourquoi toujours penser aux enfants, au mari, au pays et pas à soi ?

### **Et vous, vous pensez à vous ?**

*Mon mari, quand on sort pour acheter des choses et que je regarde les prix, et que je pense aux enfants, il me dit : « tu achètes, tu vas le regretter un jour. » Nous les femmes, on est comme ça.*

*Je me dis des fois, ce n'est peut-être pas par hasard que j'ai monté cette association, mais parce que j'ai vécu dans une famille traditionnelle: la femme au foyer, le mari dehors, et à travers ce que j'ai réussi à l'Association, c'était peut-être une façon de dire non à ce que j'ai vécu.*

## la mémoire des chantiers

Film de 17 mn.

Un document vidéo réalisé par

« Les Relais de la mémoire ».

Avec l'aide de la municipalité

de La Seyne, du Conseil Général du Var,

et du Conseil Régional de la région

P.A.C.A.

Tableau de  
GIACOBAZZI :  
« Regards sur les  
chantiers navals ».

Sur ce tableau  
de Giacobazzi,  
les enfants ont  
des visages, des  
traits d'enfants,  
ils n'en ont pas  
l'expression.  
Ils sont tendus,  
tristes et sévères,  
comme des  
hommes voués  
à une tâche  
pénible. Ils sont  
passés du monde  
de l'enfance,  
au monde adulte,  
de l'univers du  
jeu à celui  
du travail,  
sans transition.





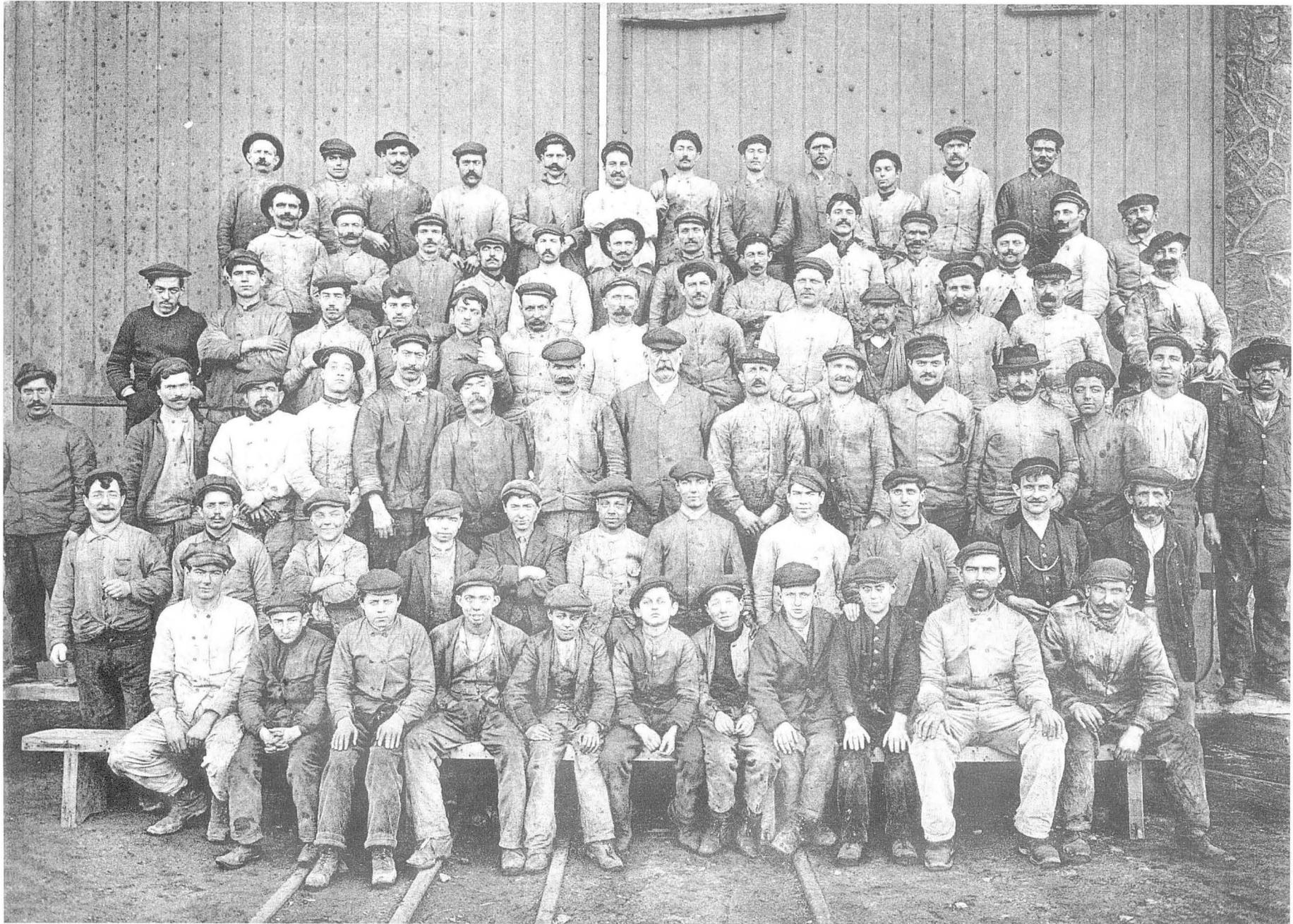
- Chaudronniers sur fer -





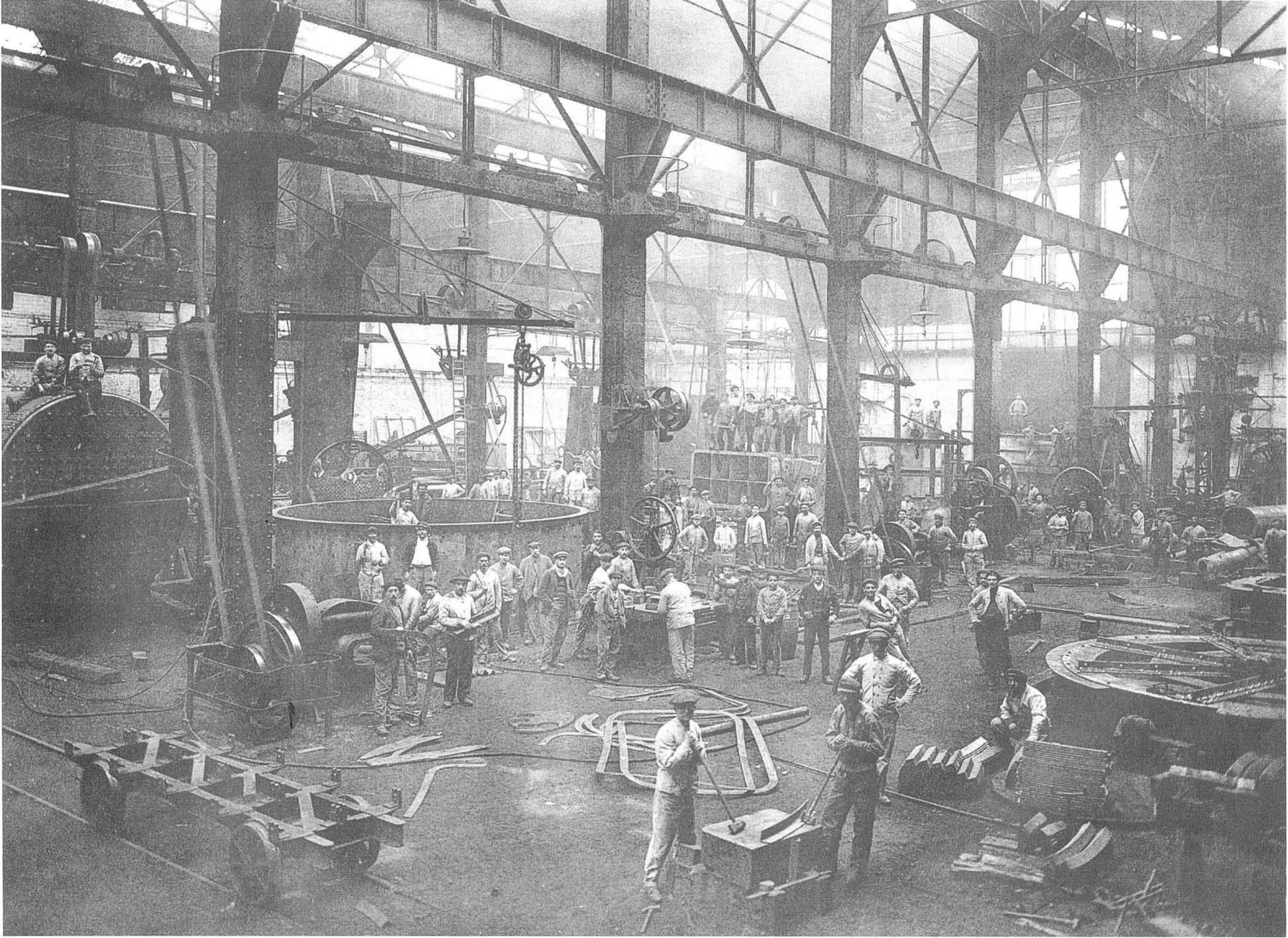
- « Paris », cuirassé de 23.500 t pour la marine française -





- Forgerons -





- Atelier des chaudières -

# la mémoire des chanti

**Mme GILOUX :** Les chantiers navals de La Seyne ont construit des navires pour le monde entier.

Dans les grands ateliers régnait une activité intense. Le vacarme y était infernal. Les ouvriers y travaillaient dans le bruit, la poussière, le danger.

Sur les photos groupant le personnel de l'atelier, on reconnaît au milieu des visages enfantins.

Toutes les industries de cette époque ont employé des enfants. C'était une main d'œuvre bon marché, donc recherchée.

Pas d'apprentissage, les enfants entraient directement à la production.

**MARIUS AUTRAN :** Alors, je vais vous parler du travail de ces enfants dans nos chantiers de La Seyne, parce que mon père a été dans ce cas.

Vous savez, à l'époque, on ne faisait pas faire aux enfants des études bien longues, mais enfant, au moins ils allaient jusqu'au Certificat d'Études que mon père avait passé à 11 ans, 12 ans peut-être. Et comme dans la famille il n'y avait pas beaucoup de ressources, à l'époque, il n'était pas question d'allocations ou de ceci ou de quoi que ce soit. Et les petits, on les envoyait aux Chantiers.

On prenait les enfants à l'âge de 10 ans ! Ils passaient quelquefois la journée entière dans les ateliers et ils emportaient des morceaux d'omelette froide pour manger, ou des macaronis, des pois chiches. Parce que leur alimentation n'était pas des plus variées, vous savez. On les nourrissait surtout avec des « bourratifs ». Et physiquement ils n'étaient pas tellement costauds. Ce qui veut dire que, et on peut enchaîner sur cette idée, la mortalité infantile était quand même assez forte. A cette époque, il mourait jusqu'à 15% de jeunes enfants. Ce sont les statistiques officielles.

J'ai sous les yeux un texte qui précise qu'à partir de 1896, les enfants, à partir de 13 ans, travaillaient jusqu'à 10 h par jour. C'était la loi. Par la suite ça s'est amélioré.

**Mme GILOUX :** Plus de 20 ans après la loi de 1896, une nouvelle loi ramène à 8h la journée de travail des enfants de 12 et 13 ans.

« Travaux des enfants »  
Livret à remplir par les patrons.

Des vétérans des Chantiers se souviennent de l'époque où, sur un carnet semblable étaient consignées leurs activités dans les ateliers, et ceci jusqu'à l'âge de 18 ans où ils passaient du statut d'enfant à celui d'ouvrier.

## Loi du 30 juin 1928 : Conditions du travail.

**ARTICLE PREMIER :** Les enfants ne peuvent être employés ni admis dans les établissements visés à l'article ci-dessus avant l'âge de 13 ans révolus.

**ARTICLE 2 :** Toutefois, les enfants munis du Certificat d'Études Primaires, institué par la loi du 28 mars 1882, peuvent être employés à partir de l'âge de 12 ans.

**ARTICLE 6 :** La durée du travail effectif des ouvriers ou des employés de l'un ou l'autre sexe et de tout âge, ne peut excéder soit 8h par jour, soit 48h par semaine.

**Mme GILOUX :** En quelle année vous êtes entré aux Chantiers ?

**Charles BOTTO :** En 33, le 3 octobre 33.

**Mme G. :** Vous aviez donc 13 ans ?

**C. B. :** 13 ans. Il n'y avait pas d'apprentissage. Tu veux rentrer ? On t'embauche : « Chauffeur de clous ». Allez !

**Jo VALDACCII :** Moi j'ai été surpris parce que je travaillais dans un atelier, il était grand et haut. Et là, j'ai été surpris de... Je regrettais l'école Martini. Je vous raconte pas, c'était pas l'école Martini. C'est vrai... Et le soir, je me languissais, il me tardait de sortir pour aller voir mes copains.

Pour être surpris, j'ai été surpris, parce que dans les ateliers, il n'y a rien de gai... Ça refroidit... ça refroidit... Et puis alors tu connais personne. Tu connais pas... les gens. Quand ils passaient, ils te regardaient de la tête aux pieds... peut-être il y avait une certaine...

Peut-être j'exagère ; mais quand je suis entré travailler... C'était presque une punition pour moi. J'ai demandé à aller travailler. Mais je croyais pas que le travail, il était si... si dur ! Oui...

C'est assez normal certainement quand je suis rentré dans l'atelier... je suis presque certain que

je me suis envoyé les mains aux oreilles. On m'a envoyé à bord. Ça a été dur pour moi.

J'étais perdu là...

**Mme G. :** A bord, quel était le type de travaux qui vous faisait le plus peur ?

**J. V. :** C'est la hauteur des bateaux. J'ai travaillé à bord du Montcalm, le premier Montcalm ? et c'est quand je montais les escaliers. Parce que j'ai le vertige. J'ai toujours craint le vertige.

Après quelques mois, progressivement on m'a exempté de monter à bord. De monter dans les coupelles, c'était mortel pour moi. Et le bruit alors, il m'a rendu sourd le bruit.

C'était pas une partie de rigolade... Je regrettais...

**Mme G. :** Et vous étiez fatigué... ?

**J. V. :** Oh oui. Oh là, là. J'avais de la peine. Je faisais de la gymnastique à cette époque. Mais j'avais de la peine. J'allais à la gym le lundi, le mercredi et le vendredi. J'avais de la peine à aller m'entraîner. J'étais mordu de la gym, mais j'avais de la peine. J'étais fatigué.

**Mme G. :** Et le restant de l'équipe était gentil avec les enfants ?

**C. BOTTO :** Il y en avait. Il y en avait que non et y en avait qui frappaient... oui.

**J. VALDACCI :** J'avais un matelot, Vincent, qui était très gentil. Il avait appris le métier à mon frère. Mais, manque de pot, mon frère m'a recommandé à Vincent. Vincent, il m'a pris avec lui, parce que mon frère... Il a cru que j'avais le même caractère que mon frère : posé, intelligent, travailleur... tu vois, sage. Mais moi, ce n'était pas pareil. Je lui est donné du fil à retordre, malgré moi...

Moi, je cherchais pas à faire « le mariole », seulement... ma foi, j'aimais la bagarre, je me battais souvent. C'est malheureux d'être comme ça. Mais on m'a renvoyé, parce que ça se faisait à l'époque. On m'a envoyé au chef d'atelier. Il était prêt à me renvoyer. Mon frère il l'a su. Alors, qu'est-ce qu'il est arrivé ?... Il est arrivé que mon frère m'envoyait des

roustes. Je te dis ça, entre parenthèses parce que ça m'a resté gravé. Il ne faut pas frapper son frère... à ce point. Je craignais plutôt mon frère que mon matelot.

**M. AUTRAN :** On les faisait travailler, à quoi ? Ils étaient des manœuvres. Ils arrivaient là, ils ne savaient rien faire, bien sûr. Ils avaient tout à apprendre. Alors on leur faisait faire des travaux quelquefois pénibles. Parce qu'ils étaient des manœuvres, il fallait transporter des outils, des pièces.

**Jean Baptiste PIANA :** L'atelier se trouvait à peu près, par rapport à la place de la Lune, dans le milieu de la place de la Lune. Et alors, avec le charreton, on prenait de là jusqu'aux Mouissèques. Le plus jeune se mettait aux bras. Et il y avait des anciens, de la Marine Nationale, beaucoup. Ils venaient finir leur carrière là, pour compléter un peu. Et ces gens, ils étaient costauds ces bonshommes. C'était d'anciens marins. Et nous on était jeunes. Des fois, il arrive qu'on tombait, on n'arrivait pas à tenir les bras du charreton, tellement c'était chargé de matériel.

**M. AUTRAN :** Alors ces enfants étaient trimballés d'un bord à l'autre et on ne leur apprenait rien.

Sauf qu'on leur disait « regarde comment fait l'ouvrier » Et il y en a qui arrivaient à comprendre quelque chose. On les utilisait aussi quelquefois à ce travail qui consistait à tenir l'abattage.

Vous savez, à l'époque, la soudure électrique n'existait pas. Il y avait les rivets. Il fallait faire chauffer les rivets au rouge pour les introduire dans les tôles percées et les écraser de part et d'autre. Parce qu'après, avec le refroidissement du métal, ça assurait une étanchéité presque parfaite. Ils faisaient ça.

**Ils faisaient chauffer les rivets.**

**J. B. PIANA :** Ils perdaient presque la vue, les chauffeurs de rivets. Toute la journée devant la forge, ils n'avaient pas de lunettes. Alors, la poussière de charbon ! Et il fallait faire vite. Ils étaient à la pièce.

**C. BOTTO :** Je chauffais les rivets et le chauffeur les écrasait. Quand il arrivait une bordée, il fallait en mettre 3 à 400 par jour...

**Mme G. :** Cela doit être dur pour un enfant de 13 ans ?

**C. BOTTO :** Oh, là, là. M'en parlez pas. Inimaginable ! Quand je suis rentré là-dedans : cet enfer du bruit, l'enfer des hommes... ces pistolets, tout ça... Une tête comme ça ! C'était très dur, très dur. Vraiment très dur... Ah, c'était dur vous savez ! C'était vraiment dur !... Je sais pas, si on pouvait recommencer, si on pourrait trouver des gens pour faire tout ça... Je crois pas... Je crois pas...

**M. AUTRAN :** Quand vous faites ça pendant 10 h, ils avaient quand même gagné leur journée, qui s'élevait à l'époque à même pas 20 sous par jour ! Mais enfin ils apportaient cet argent à la maison.

**Mme G. :** Au point de vue argent vous donniez tout à la maison ?

**J. VALDACCI :** Ah, je donnais tout à la maison.

**Mme G. :** En somme, tout ce que vous gagniez, allait à la maison et on vous donnait une petite somme.

**J. VALDACCI :** Une petite somme. Une toute petite somme. Elle me donnait 1 F, ma mère, pour aller au cinéma. Il y avait le REX, le Kursal et le cinéma à La Seyne. Mais c'était trop cher et j'allais à la « maison du peuple ». C'était un cinéma de curé.

**M. AUTRAN :** Et quand vous arriviez à Noël, j'aurais pu évoquer cela tout à l'heure à propos des enfants, c'était rare de voir des enfants qui avaient de beaux jouets. Quand ils mettaient les souliers pour que le Père Noël apporte quelque chose, le lendemain ils trouvaient une orange. Vous voyez ! Quelquefois un objet fabriqué par le père ou le tonton. Mais quand j'étais enfant, c'était rare de voir des enfants avec des chevaux mécaniques ou quelque chose comme ça.

**J. VALDACCI :** Eh bien moi, j'avais que des bonbons... Je mettais mes souliers dans la cheminée et... comme tous les gosses... Le matin, je me réveille et je vois une lettre dans mon soulier. Je la lis (rire), il y avait marqué que j'aurai mon jouet lorsque je saurai toutes mes leçons... Et le Père Noël m'avait oublié ce jour-là.

**M. AUTRAN :** Alors voilà, ces enfants restaient jusqu'à 14 ou 15 ans à servir de boys. Et arrivés à cet

âge-là, je sais que c'est arrivé comme ça à mon père, il y avait des adultes qui disaient : mais enfant, tu es un enfant intelligent, tu vas pas passer ta vie à faire ça. Il avait passé son certificat d'études. Le certificat d'études à l'époque c'était un diplôme qui avait beaucoup de valeur. Alors finalement, on les orientait vers la Bourse de travail. Au début du siècle, des municipalités soucieuses de la jeunesse, avaient instituées ce qu'on appelait les cours d'adultes de la Bourse de travail. Des cours gratuits.

Mais pour ce qui est des enfants, ils ont souffert beaucoup et ils n'apprenaient pas parce qu'il n'existait pas de cours d'apprentissage. Cela n'existait pas dans les Chantiers. On a découvert cela beaucoup plus tard, l'enseignement technique. Par la suite on a créé l'école d'apprentis, mais beaucoup plus tard. Au point de vue technique, l'enseignement technique n'existait pas. L'enseignement technique a existé à La Seyne à partir de 1924–1925, à l'école Martini.

Voilà ce que je peux vous dire sur la vie de ces enfants, de cette époque. Ça a été une vie très rude et, je vous le dis, dans des conditions difficilement supportables.

■

« L'EXPLOITATION DES ENFANTS EXISTE TOUJOURS DANS CERTAINS PAYS. CERTAINES ENTREPRISES DES PAYS RICHES Y FONT FABRIQUER LEURS PRODUITS POUR BÉNÉFICIER DE CETTE MAIN D'ŒUVRE BON MARCHÉ ».

■

• **Entretien conduit par Paule Giloux, avec la participation de Marius AUTRAN et les témoins : Charles BOTTO, Jean-Baptiste PIANA, Jo VALDACCI Et la voix de René GIOVANANGELLI**

Nous remercions Monsieur LAÏK, le peintre GIACOBBAZZI et l'atelier de mécanique.

Les illustrations sont tirées de l'album de photos des Forges et Chantiers de la Méditerranée, datant de 1912.

« Images de la vie seynoise d'antan »  
(récits, portrait, souvenirs)  
Tome 7



L'entretien a été sollicité et préparé par **Marie-Claude Argiolas** et le document vidéo réalisé par **René Reverdito**  
**Marie Claude ARGIOLAS** : Bonjour M. AUTRAN et merci d'avoir accepté de répondre à quelques questions à propos de votre dernier ouvrage.

**M. AUTRAN**: Alors, quelle est la première ?

**M-C A.** : Vous avez intitulé cet ouvrage « récits, portraits et souvenirs », et le premier chapitre a pour thème « la vie seynoise quand ce siècle avait dix ans ».

**Monsieur AUTRAN**, vous êtes né un 2 décembre, ce qui est déjà un petit clin d'œil à l'Histoire..., le 2 décembre 1910...

**M. AUTRAN**: Exactement...

**M-C A.** : Pourriez-vous nous raconter ce qu'était La Seyne et la vie des seynois à cette époque ?

**M. AUTRAN** : D'accord. Mais vous me demandez un exercice difficile parce que La Seyne d'aujourd'hui n'a absolument aucune ressemblance avec celle de l'époque que vous venez d'évoquer, sauf toutefois le centre-ville. C'est tout.

*Il faut commencer, je crois, par vous parler des limites géographiques. Quand vous alliez en direction des Sablettes, quand vous arriviez à la Poste, dites vous qu'après la Poste c'était la campagne. La rue qui est parallèle à la Poste sur le derrière, c'est la rue Philippine Daumas. C'est là que je suis né et je suis né dans la campagne.*

*Du côté opposé, c'est à dire du côté de Toulon, quand vous arriviez à la Bourse du travail, - parce que la Bourse du travail avait été construite en 1905, et en 1910 elle était donc en pleine activité, - mais dès que vous l'aviez dépassée, vous étiez dans les arbres fruitiers, les artichauts, c'était la campagne. Même chose du côté du boulevard du 4 septembre: le boulevard existait, mais n'était pas prolongé en direction de Six-Fours par le boulevard de Stalingrad. C'était fermé. Toute la partie agglomérée était là, et tout le reste c'était la campagne.*

*Alors, la campagne à ce moment là, c'était des centaines de familles de cultivateurs qui produisaient de tout, c'est-à-dire des fruits, des légumes, des olives, qui faisaient de l'élevage, etc. Et là on peut dire que c'est un changement complet puisque les*

familles de cultivateurs aujourd'hui à La Seyne se comptent sur les doigts des mains.

On avait quand même quelque chose de bien, c'est qu'il n'y avait pas de chômeurs. Il y avait l'entreprise des « Forges et Chantiers de la Méditerranée » qui avait été fondée en 1856 et qui entretenait une activité intense. On construisait des bateaux depuis assez longtemps d'ailleurs, et des bateaux de qualité. Alors c'est un phénomène qui aurait dû s'accroître mais malheureusement la guerre est venue.

Pour en rester à la période de 1910, on avait beaucoup de main d'œuvre italienne. Les problèmes de l'immigration s'étaient déjà posés vers la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, et on avait dans les « Forges et Chantiers » au moins 40 % du personnel qui était d'origine italienne. Vous voyez l'importance que cela pouvait avoir. Cela n'arrangeait rien sur le plan social, car ces pauvres gens étaient logés dans des taudis, enfin bref, je passe là dessus... Ils avaient été victimes des épidémies car ils étaient logés dans les environs des Mouissèques dans des conditions épouvantables, mais c'est un aspect que je ne veux pas développer.

Quand je dis que la vie était totalement différente, dites-vous ceci, c'est qu'on pouvait produire de tout à La Seyne, la pêche était fructueuse, la campagne aussi et l'industrie aussi. Tout marchait et il n'y avait pas de chômage.

Ce qui ne veut pas dire que le travail était forcément simplifié : on n'avait pas encore l'usage de l'électricité. Je faisais mes devoirs à côté de la lampe à pétrole. On n'avait aucun engin mécanique. Mon grand-père avait un jardin important, il le travaillait à la bêche, on ne savait pas ce que c'était qu'un motoculteur, on ne savait pas ce que c'était que les pompes à eau, on arrosait avec la noria autour de laquelle le petit âne tournait pendant des heures pour avoir un petit peu d'eau dans une rigole. On n'avait pas de moteur, pas de pompe non plus, nos ménagères ne disposaient pas de four, pas question de machine à laver la vaisselle bien entendu, on en était encore très loin. Les ménagères partaient laver leur linge dans

les lavoirs publics jusqu'aux Moulières à plusieurs kilomètres de La Seyne. Alors je veux dire par là que les conditions de la vie matérielle n'étaient pas faciles. On se chauffait mal, et il fallait quand même travailler. Pour se chauffer, j'ajouterai en passant que nos mères et nos grands-mères s'en allaient à la forêt de Janas chercher des pommes de pin, du bois mort, ... C'était un des aspects de la vie en 1910.

Il n'y avait presque pas d'écoles publiques, c'est-à-dire il y avait un enseignement privé puissant puisque les Maristes existaient, l'externat Saint Joseph pas loin de là, existait aussi, et il y avait l'école Sainte Thérèse. Il n'y avait pour l'enseignement public que la seule école Martini pour les garçons, une petite école rue Clément Daniel pour les filles qui avait été installée dans l'ancien hôpital. On appelait cela l'Hôtel-Dieu. Et puis deux petites écoles maternelles, une aux Sablettes, et une Rue Jean Jaurès. Et la première école primaire après Martini, c'était François Durand qui s'appelle aujourd'hui l'école Emile Malsert. Donc les problèmes scolaires avaient été difficiles à régler. L'année 1910 a ceci de particulier : c'est à peine si la laïcisation s'est terminée cette année-là. Et pourtant les lois sur l'école publique existaient depuis 1881, 1882 et 1886.

Autre aspect très négatif, il faut le dire, c'était le manque d'hygiène à La Seyne. Elle manquait d'eau, il n'y avait pas d'assainissement, et tous les matins il y avait des véhicules malodorants qui circulaient en ville pour ramasser les vidanges. C'est une image de marque qui est restée longtemps puisque ce n'est qu'en 1952 qu'on a commencé à utiliser l'émissaire commun. Dans les aspects de la ville il y avait donc du positif et du négatif. La santé publique n'était pas bonne, les maladies faisaient encore pas mal de ravages. On mourrait couramment de la tuberculose à l'époque, les enfants de la méningite. Des fièvres typhoïdes, il y en avait tant et plus parce qu'on manquait d'hygiène justement.

Et la vie associative, j'en terminerai par là, était réduite à pas grand chose. D'abord, il n'y avait pas de structures officielles. Il faut dire que

le ministère de la culture et des arts n'existe que depuis quelques années, alors à ce moment là on en était loin. Nous avons **la Philharmonique de La Seyne**, ça oui. Elle existait depuis un siècle. Je tiens à le dire en passant, c'est l'association à caractère culturel la plus ancienne à La Seyne, dans le Var, et la troisième de France, après Lille et Roubaix dans les années 1830. On avait quelques petites associations sportives qui débutaient à peine, sans moyens d'ailleurs, comme l'Olympique Seynois, les boulomanes, etc. La Seyne s'éveillait un peu à ces choses-là, au domaine culturel. Il y avait beaucoup de choses à faire qui viendraient par la suite, mais qui ont été retardées par la guerre. Car la guerre n'arrange jamais rien, ça freine tout. On peut considérer que La Seyne dans les années 1910 prenait son essor. **Elle avait 20 000 habitants**, et après la guerre il y en aura 25 000. Il n'y en avait que 20 000, mais par rapport au siècle précédent c'était un progrès car La Seyne pendant longtemps avait stagné. L'explication est simple : il y avait une industrie qui marchait, un commerce, et une agriculture florissante. Voilà, je dresse là un tableau rapide.

Si vous voulez passer à une autre question, je vous écoute.

**M-C.A. :** Comme vous venez de le souligner, les quartiers de notre ville ont subi bien des transformations. Vous insistez beaucoup sur l'histoire de la Chaulane qui est devenue la ZUP de Berthe. Quelles réflexions vous inspirent ces changements et quels moments de votre action municipale vous reviennent alors en mémoire ?

**M. AUTRAN :** L'histoire de la Chaulane me réjouit et m'attriste à la fois. Je vais vous expliquer pourquoi. La Chaulane c'est le nom d'un immense domaine qui a existé dans ce que l'on appelait au Moyen âge **la grande terre de Saint Jean**, c'est-à-dire une terre immense qui dépendait de l'abbaye de Saint Victor et Six-Fours, et qui s'étendait depuis Les Playes jusqu'à Brégaillon. Cela représente 30 ou 40 hectares environ. C'est une terre qui pendant des siècles a été cultivée par des moines, et par des gens du pays à l'époque où la classe paysanne était représentée par des serfs. Tout

cela a évolué avec le temps. Puis cette terre de Saint Jean s'est morcelée, et il y a eu une quantité de petits propriétaires, mais aussi des grands qui cultivaient des terres extrêmement fertiles. Cela a duré jusqu'à la dernière guerre.

On a parlé longtemps et on a beaucoup écrit là-dessus car **La Seyne a été sinistrée très gravement en 1944** par suite d'un bombardement américain féroce; il est tombé sur la ville 700 bombes, dont 4 seulement sur l'objectif qui étaient les Forges et Chantiers. Le reste, c'est la population civile qui l'a pris... Je ne rentre pas dans les détails... Je pourrais citer les milliers de maisons détruites, les centaines de morts, ... Mais après ce désastre, il est évident qu'on a eu des milliers de sinistrés. La municipalité après guerre a au moins déblayé les ruines, municipalité présidée alors par le docteur Sauvet. Quand les travaux les plus urgents ont été effectués, il fallait remettre de l'eau, les canalisations étaient crevées, il fallait refaire le téléphone. Il fallait penser à reloger les gens, et le problème s'est plus particulièrement posé à **la municipalité de Toussaint Merle à partir de 1947**. Et après avoir beaucoup discuté avec les élus, la population, etc. On avait fini par conclure qu'il fallait construire. Evidemment, on ne pouvait pas se contenter de réparer des ruines. Il fallait construire, car la population de La Seyne avait augmenté avec la prospérité des Chantiers navals avant la guerre. Mais construire où ? Cela a fait l'objet de nombreuses discussions et finalement on s'est tourné vers la ZUP, vers la campagne, car il n'y avait que des terrains en culture et quelques fermes isolées. **La municipalité avait lancé la Zone Urbaine Prioritaire**. Il a fallu procéder à des expropriations toujours douloureuses; mais on a quand même eu les aides particulières de propriétaires qui ont volontiers vendu à la ville pour faire cette zone de constructions. Le propriétaire le plus important était celui de La Chaulane, et c'était, à ce moment là, M. Elie Zunino, qui avait accepté de tout vendre. Cela a accéléré le début des opérations. Alors, on a construit, d'abord des petites habitations, puis des grandes, puis des tours. Vous voyez ce que cela a donné.

Quand je disais que ça m'attristait un peu, ça dépannait des gens, bien sûr. Ils se sont retrouvés dans des appartements neufs, mais au bout de quelques années, on a trop construit. Je le pensais déjà à l'époque, et c'est si vrai que maintenant il faut démolir. On a démolit 2 tours, et il est question d'en démolir 2 ou 3 autres. Enfin, ça c'est un autre aspect. Je ne veux pas chipoter avec les histoires des urbanistes, c'est pas mon fort. Mais de toute manière, on peut constater que **dans cette masse d'immeubles, il y a 15 000 habitants c'est-à-dire le quart de la population seynoïse actuelle.**

Et il s'est créé cette zone, peuplée de façon tout à fait hasardeuse. Il a fallu dans un premier temps reloger les Seynois, puis reloger aussi à partir de 1960 ceux que l'on appelait les pieds-noirs, c'est-à-dire les rapatriés d'Algérie, la ville ayant été tenue de construire une tranche de 100 logements exprès pour eux. On les a logés. Mais ils n'étaient pas contents quand même, car ils étaient mieux là-bas qu'ici. Je le dis sans malice, je le dis parce que je l'ai entendu. Et puis il y a eu les changements de municipalité, je ne veux dire du mal de personne, mais on a emmené une clientèle un peu spéciale qui venait des bas quartiers de Toulon dans un but électoraliste bien affirmé; et les immigrés nord-africains et africains, une main d'œuvre précieuse, sont arrivés, et on a fourré tout ça là-dedans, dans un ordre que je ne dirais pas quelconque, car il y a des aspects qui m'obligent à penser que cela a été un peu calculé.

Je veux en venir au fait que cette zone particulièrement peuplée et surpeuplée, rappelle un peu l'existence des ghettos et ce n'est pas un hasard si la vie y est parfois dangereuse. Je ne vais pas vous raconter tous les incidents qui peuvent se produire parfois, avec une jeunesse dévoyée qui va plus ou moins à l'école, qui se livre à toutes sortes d'actes de vandalisme répréhensibles, la police craignant même quelquefois d'y aller pour remettre de l'ordre. Il y a là-dedans une ambiance qui n'est pas agréable. Il y a des gens qui s'efforcent de concilier les points de vue,... Mais enfin, la vie familiale y est peu aisée, le chômage s'est installé

dans la ville, ça ne crée pas des mentalités bien heureuses. Alors, c'est une zone un peu à part: la ZUP, c'est une zone qui ne vit pas la vie seynoïse, il y a une mentalité différente dans ces coins-là. Je ne suis pas là pour donner des conseils, mais les gens qui s'occupent de ça et s'en occuperont, ont beaucoup de mal à le faire. Voilà pourquoi je vous disais tout à l'heure que c'est réconfortant parce qu'on y a fait beaucoup de choses utiles. Il a fallu faire des structures sociales, mairie, services sociaux, culturels, crèches, etc. Mais ça n'a pas suffi à amener une bonne mentalité générale dans la population, alors qu'autrefois il y avait une certaine convivialité qu'on ne retrouve pas là.

Je ne veux pas en dire plus, il y aurait beaucoup de choses à dire encore mais j'enchaîne avec la question suivante: vous m'avez demandé **quel moment de votre action municipale vous revient en mémoire.** C'est bien ça ?

Et bien ça remonte à loin. La première chose que je dois dire, c'est que c'est le lendemain de la guerre qui nous a d'abord préoccupés. Je vous ai parlé du docteur Sauvet avec lequel j'ai travaillé, puis Toussaint Merle. La Seyne était dans une situation lamentable. Le dimanche, nous partions avec pelles et pioches pour aller débayer des quartiers en ruines, enlever des tas d'ordures; on faisait des tas de choses et à titre bénévole bien entendu. C'est une situation qui a duré des années.

A partir du moment où on a commencé à retrouver des structures normales, ce qui a le plus marqué ma vie seynoïse, c'est à partir de 1959 quand on a retrouvé un hôtel de ville. L'hôtel de ville c'est le cœur; c'est de là que partent les instructions, c'est là qu'on se retrouve pour les festivités... C'est à partir de là. En 1960, l'hôtel de ville offrait sa grande salle des fêtes. Je suis obligé de dire en passant que les adversaires de la municipalité de l'époque portaient des jugements pour le moins néfastes, en disant que M. Merle dilapidait l'argent public en faveur d'un bâtiment aussi énorme, que ce n'était pas la peine d'avoir une tour comme ça pour abriter les services municipaux. C'était un petit raisonnement car 3 ou 4 ans après, il a fallu construire une

deuxième mairie, celle qui se trouve au quartier Peyron, là où il y avait l'ancien abattoir, la mairie technique, et 2 ou 3 ans après on a construit une troisième mairie : c'est la mairie sociale qui se trouve rue Renan et c'est aussi un bâtiment important.

Quand on a eu ces structures, tout le monde a été enthousiaste. On allait à l'hôtel de ville voir les expositions, écouter des concerts... Les employés travaillaient mieux, parce que pendant 15 ans qu'on avait attendu l'hôtel-de-ville, les employés travaillaient dans des ruines, ou presque, rue Messine par exemple. Tout cela a créé une mentalité toute nouvelle, un enthousiasme. C'est donc **à partir de 1959 que les choses ont démarré et pendant les 15 ou 20 années qui ont suivi, toutes les structures nécessaires à la ville ont été apportées**, je dis bien toutes. Au point de vue scolaire, j'ai publié dans le tome 6 une chronologie, et on lira que c'est dans cette période que l'on a construit le stade Maurice Baquet, les terrains de sport à Renan, à Berthe, aux Sablettes. On a équipé toutes les écoles en structures sportives et culturelles, on a créé des centres culturels à Tamaris, à Jacques Laurent, dans la cité Berthe. On a fait tout ce qu'on pouvait faire d'utile, les logements n'en parlons pas, puisqu'on avait créé l'Office Municipal d'HLM qui est à la tête aujourd'hui de plus de 5 000 logements, ce qui n'est pas peu. Dans le domaine des Arts, l'Office Municipal de la Culture et des Arts, l'École Municipale de Musique, dont je suis en train de raconter l'histoire - parce que j'ai toutes les archives - des structures qui ont apporté à la ville énormément, des emplois, et on a formé des centaines de musiciens... Vous verrez cela si je réussis à terminer ce livre, et cela a duré 35 ans. **C'est dans cette période que La Seyne telle qu'elle apparaît aujourd'hui s'est construite.** C'est dans cette période. Je ne dis pas que depuis on n'a rien fait, mais enfin l'essentiel des structures administratives, culturelles, sportives, sociales, c'est dans cette période que ça été fait. Après, on a fait une petite école de quartier à droite à gauche... Je le dis d'autant plus volontiers que j'y ai quand même participé pendant 30 ans.

**M-C A. : Vous vous attardez sur l'année 1910 qui est comme on l'a vu l'année de votre naissance. Retiendriez-vous une autre date importante, une date charnière pour notre ville dans le siècle qui vient de s'écouler ?**

**M. AUTRAN :** Et bien oui, il y en a une importante, très importante, et qui n'est pas des plus heureuses à évoquer. C'est naturellement **1986, la disparition de nos chantiers navals.** Cela fera partie de l'histoire douloureuse de La Seyne. Parce que La Seyne a connu des années dramatiques dans le passé, elle a connu les épidémies de choléra, ou de peste même, les guerres mondiales, mais là c'est un véritable séisme économique qu'elle a supporté. Parce que quelques années auparavant, les chantiers construisaient de tout.

J'ai toujours été plein d'admiration pour les techniciens, ingénieurs et ouvriers bien sûr qui ont participé à **l'œuvre monumentale que les chantiers ont réalisée.** Les ingénieurs des chantiers après la fermeture, ont publié une revue qui s'intitule « Sillages », en 2 ou 3 volumes. Et bien, dans l'histoire de la ville, ça aura laissé des traces profondes. Toute la flotte de guerre, ou presque, de la France, est sortie de là. Toute la flotte marseillaise, commerciale, est sortie de là. 2 000 constructions ! Je n'entre pas dans les détails de tout ce qui a été fait en dehors de la construction navale elle-même. Car quand les chantiers éprouvaient des difficultés, — parce que dans la construction navale il y a eu aussi des hauts et des bas, des périodes de récession en fonction des conflits économiques - les chantiers ont toujours su se reconverter pour faire quelque chose. Pendant les guerres, on y a fabriqué des canons, on y a fabriqué des chars d'assaut, chose qui à l'origine n'était pas prévue, à la place des bateaux on a fait tout cela. Quand ensuite la crise de la construction navale a commencé, les chantiers se sont mis à fabriquer des plates-formes de forage pour aller chercher du pétrole, des métros pour Moscou, Mexico ou ailleurs, enfin j'en passe.

Nos ingénieurs ont vraiment eu du génie, il ne faut pas hésiter sur les mots, et personnellement je regrette infiniment, pour ma ville de La Seyne, pour

la classe ouvrière seynoise, et pour la France aussi, que cette industrie de la construction navale se résume aujourd'hui à un chantier, ou deux, et pas un seul chantier de construction navale sur la Méditerranée. Alors que nous cherchons à renouer des liens avec l'Afrique du Nord... Je ne veux pas aborder ici de sujet politique, ce n'est pas mon but, mais il faut regretter infiniment tout ce qui est arrivé.

**Et depuis, La Seyne a des milliers de chômeurs.** On a réussi à en reclasser pas mal, d'autres sont partis en préretraite, on a essayé de limiter un peu la casse, il n'en reste pas moins que c'est une opération qui a coûté très cher aux gens et aussi à la ville. Parce qu'autrefois les Forges et Chantiers étaient considérés comme la plus grosse industrie de la commune. Elle payait évidemment des impôts et c'est autant de millions qui ont disparu du budget communal. Vous voyez l'effet désastreux que cela a produit sur l'économie locale. Et c'est un problème si grave que même aujourd'hui, alors que cela fait tout de même 15 ans que les chantiers ont disparu, La Seyne n'est pas encore relevée de ses ruines, de cette crise économique.

Faut-il en déduire que tout est fini, que tout est perdu ? Je ne voudrais pas terminer sur une note triste. Quand les chantiers ont fermé, on en a quand même sauvé une partie. Il y avait eu des transformations. Les Forges et Chantiers en 1966 avait été sauvés de justesse par les syndicats, la municipalité, la marche sur Paris... Une autre société avait pris le relais, les CNIM, Constructions Navales et Industrielles de la Méditerranée. Elle existe encore, installée sur le territoire de Brégaillon, là où il y avait un hippodrome, entre Lagoubran et Brégaillon. Il y a quand même là des hectares qui ont appartenu à une famille seynoise, la famille des Estienne d'Orves, un résistant qui a été fusillé. Eh bien dans ce secteur des CNIM, on travaille bien. On y fait même des choses assez rares, on y fabrique des engins pour les sous-marins atomiques que nous avons pas loin, en espérant qu'on ne s'en servira jamais bien sûr. C'est une industrie, mais qui fonctionne à part. Moi, j'aurais préféré qu'elle puisse continuer à fonctionner sur les Chantiers mêmes, **sur ce terrain qu'on a**

**appelé Marépolis, qui est triste à voir, il faut dire la vérité.**

Je ne veux pas augurer de ce qui va advenir de ce paysage. En tout cas, je ne souhaite pas qu'on y construise des logements comme la cité Berthe. Je dis ça en passant sans projeter de raisonnement sur les aspects politiques du problème que sont en train de mijoter tous les candidats pour les élections municipales prochaines. Donc je n'en parlerai pas. La date importante, donc, à mon avis, c'est cela. C'est dans l'histoire de La Seyne, 1986, enfin 1986-88, la disparition d'une industrie qui a été dans le passé une des plus florissantes du monde.

Parce que, si vous n'avez pas lu l'histoire des Forges et Chantiers - j'ai consacré un livre à ce sujet, rien que sur les Chantiers - on y a fait des bateaux pour le Japon, pour le Chili, pour la Chine, la Turquie, la Grèce, pour le monde entier. Il faut croire que ces constructions avaient donné des satisfactions. Les Forges et Chantiers avaient une réputation, avec une annexe qui existait aussi au Havre. Je terminerai là dessus quand je parle **de la qualité de la construction navale : en 1904**, la Russie entre en guerre contre le Japon. Les Russes déplacent une flotte qui part de la Baltique, qui va contourner le cap de Bonne Espérance au sud de l'Afrique, rejoindre la Chine pour aller à Port-Arthur, au nord de la Chine, où les attendent les Japonais qui n'avaient pas fait autant de trajet bien entendu. Je vous dis ça parce qu'il y a eu une bataille navale importante: à peu près tous les bateaux russes ont été coulés par les Japonais, sauf ceux qui avaient été construits aux Chantiers de La Seyne. Il faut le dire. Pourquoi ? Parce qu'il y a eu à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle un directeur des Chantiers particulièrement compétent, M. Lagane, dont une des rues de La Seyne porte le nom. On avait imaginé de ceinturer la coque des bateaux de ce que l'on appelait des plaques de blindage épaisses, et que les torpilles ne réussissent pas à traverser. Quand la bataille a été terminée, les Japonais ont reconnu eux-mêmes que ces bateaux-là, qui étaient de fabrication française, étaient seynois. Ce sera ma conclusion.

M-C A. : **Merci, M. AUTRAN d'avoir fait vivre pour nous tous ces moments, tous ces souvenirs. Une dernière question, peut-être indiscreète : y a-t-il un tome 8 en préparation ?**

M. AUTRAN : *Oui, il y a effectivement un autre livre en préparation. Je ne me tiens pas pour battu bien que je sois né en 1910. Toujours à peu près dans le même style, « Récits, Portraits, Souvenirs », je trouve toujours des sujets. J'en ai quand même traité une cinquantaine jusqu'à présent, mais enfin j'en trouve d'autres. Je ne vais pas vous dévoiler tout le contenu de l'ouvrage, mais enfin j'ai trouvé intéressant de me pencher sur l'origine des quartiers de La Seyne, dont certains ont des noms un peu curieux, mais enfin je ne veux pas développer.*

*Et puis, j'ai imaginé aussi d'écrire des biographies de personnalités célèbres, disons honorables, du 20<sup>ème</sup> siècle écoulé. Personnalités du monde artistique, politiques aussi, sans tendance. Tout ça écrit en toute objectivité. Des biographies, des événements aussi. Il y a des structures sociales à La Seyne qui méritent une attention spéciale. Par exemple, l'histoire de l'École Municipale de Musique dirigée pendant 35 ans par M. Arèse. Une œuvre importante, ce qui ne veut pas dire qu'il a rompu avec la musique. Quand on a ce virus, on l'a jusqu'à la mort.*

*Il y a d'autres choses bien sûr que je ne peux pas vous dévoiler entièrement, parce qu'il y a des choix que je n'ai pas encore faits. Il y a toujours quelque chose à raconter. Je le fais toujours aussi simplement, je n'ai pas la prétention d'être un écrivain, ni même un historien. Je travaille avec le minimum d'instruction que j'ai reçu à l'école Martini, un peu aussi à l'Ecole Normale bien sûr, en compagnie de mon vieil ami Toussaint Merle qui m'a quitté depuis longtemps. Voilà, je vais essayer de mener cette dernière tâche à son terme.*

## Terre Chrétienne

Transcription du commentaire  
du document vidéo  
par Marie France Grimbichler

*Ce travail a été réalisé pour le Jubilé 2000 de l'Eglise catholique.*

*La documentation a été rassemblée par Claire Biteau, Marie Magdeleine Georges, Marie France Grimbichler et Martine Pin. Le montage vidéo a été réalisé par Denise et René Reverdito.*

*Les photos illustrant l'article ont été aimablement offertes par le Photographe Jean Reverdito (Studio Image'in). Qu'ils en soient tous remerciés.*

Décrire en quinze minutes près de 2 000 ans d'histoire chrétienne sur ce territoire et en Provence, seule la vidéo pouvait permettre une telle gageure. Un rapide survol en images évoque donc l'implantation, la présence et le rôle du christianisme en terre seynoise et provençale selon onze séquences.

### 1<sup>ère</sup> séquence : la légende des Saintes

La Légende raconte que vers l'an 48, Marie Jacobé, sœur de la Vierge Marie, Marie Salomé, mère des apôtres Jacques et Jean, Lazare, Marthe, Marie Madeleine, Maximin et leur servante Sarah, chassés de Palestine, abordèrent sur une plage de sable fin près de l'embouchure du Rhône. Ils éveillèrent la Provence à la foi.

Cette pieuse tradition acheva de se cristalliser aux XII<sup>èmes</sup> et XIII<sup>èmes</sup> s. et fut d'une grande importance dans les dévotions de la Provence médiévale.

### 2<sup>ème</sup> séquence : les premiers chrétiens

Dès les I<sup>ers</sup> et II<sup>èmes</sup> siècles des marchands venus d'Orient qui débarquaient à Marseille ou en Arles, se sont mis à parler d'un certain Jésus qu'ils appelaient « Christ ». Le message d'amour et de paix, dont ils se faisaient les porte-parole, séduisit les populations, qui à leur tour se firent

disciples du Christ et formèrent les premières communautés sur notre territoire. Mais elles étaient en butte aux persécutions organisées par les autorités romaines.

### 3<sup>ème</sup> séquence : le christianisme, religion officielle

En 313, par l'édit de Milan, l'Empereur Constantin, qui lui aussi a embrassé la foi chrétienne, met un terme aux persécutions et donne au christianisme une place privilégiée dans l'Empire.

L'année suivante, il préside en Arles, le premier concile d'Occident. Un siècle plus tard, la ville reçoit la dignité d'archevêché des Gaules.

### 4<sup>ème</sup> séquence : l'essor du christianisme

Au début du V<sup>ème</sup> siècle, pour se rapprocher de Dieu, les plus fidèles fondent des monastères pour prier dans la solitude. En 410, Saint Honorat s'installe sur l'île de Lérins et entreprend la construction de l'abbaye.

En 416, Jean Cassien, né à l'embouchure du Danube, atteint Marseille au terme d'un long séjour en Orient auprès des « Pères du Désert », et y établit l'abbaye Saint Victor. Elle devient un grand foyer de diffusion et de rayonnement de la foi chrétienne.

Symboles de la conversion et de l'entrée dans les communautés chrétiennes, les baptistères paléochrétiens d'Aix et de Fréjus, les sarcophages d'Arles reflètent les progrès du christianisme.

### 5<sup>ème</sup> séquence : les chrétiens de Six-Fours

A la même époque, une communauté chrétienne existe déjà à Six-Fours. Elle dépend de l'évêché de Toulon fondé en 440.

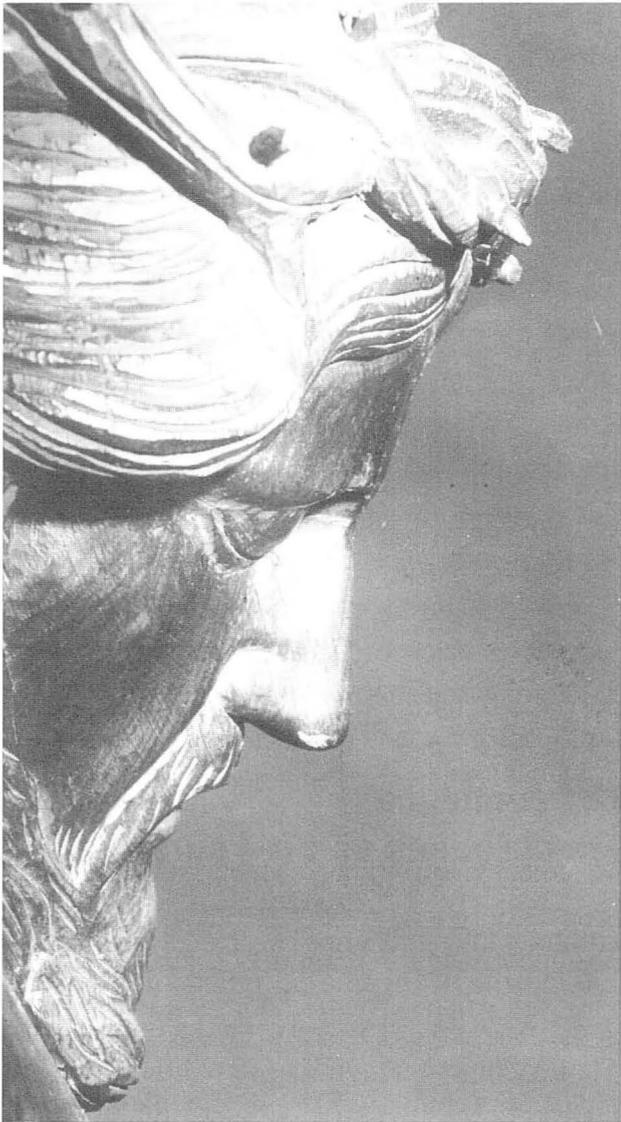
En 515 deux soldats wisigoths, Mandrianus et Flavinus, convertis par Saint Cyprien, le suivent à Toulon. Recherchant la perfection dans leur pratique religieuse, ils deviennent ermites sur l'île de Cépet.

# Six-Fours - terre chrétienne, terre d'accueil

## 6<sup>ème</sup> séquence : les premières chapelles

(cf illustrations page 46)

Les lieux de culte apparaissent peu à peu. Au VI<sup>ème</sup> siècle, les abbés de Saint Victor, propriétaires des terres au sud de la Reppe, font construire la Chapelle de la Pépiole. Au XI<sup>ème</sup> siècle est édifiée la collégiale Saint Pierre. Au même siècle, existe déjà au Creux Saint Georges, un prieuré fréquenté par les marins venus se mettre à l'abri de l'île de Cépet.



- Le Christ de Notre-Dame du Bon Voyage,  
La Seyne -

## 7<sup>ème</sup> séquence : la foi en Provence

Tout au long du Moyen âge, la Provence se couvre de chapelles, d'églises et d'abbayes. Au XIII<sup>ème</sup> siècle la Saint Baume devient un grand centre de pèlerinage. Le comte Charles II d'Anjou découvre des reliques de Sainte Marie Madeleine. Il fait édifier à Saint Maximin une magnifique basilique gothique. De toutes parts les pèlerins affluent. Le culte de Sainte Marie Madeleine, patronne de la Provence, se renforce. Les rois de France eux-mêmes, dont Louis XIV, viennent prier la Sainte.

## 8<sup>ème</sup> séquence : naissance de La Seyne

Au XVI<sup>ème</sup> siècle, Six-Fours s'agrandit. Des habitants sont installés au quartier de « La Sagno ». En 1603 l'Abbé de Saint Victor, Robert de Franchipani, seigneur des lieux, autorise la construction d'une église placée sous le vocable de « Notre Dame de Bon Voyage ». Le 12 juillet 1614, un acte pontifical érige le hameau en paroisse. Le 22 avril 1658, jour de Pâques, dans la Chapelle des Pénitents Blancs située sur l'actuelle Place Séverine, la communauté de La Seyne est officiellement instaurée par lettres patentes du Roi de France. Très vite son développement exige la construction d'une église plus vaste inaugurée en 1682. En 1700, le Conseil de la communauté choisit un blason inspiré des Evangiles : il rappelle que les Seynois étaient une communauté d'agriculteurs et de pêcheurs.

## 9<sup>ème</sup> séquence : piété et dévotion populaire

Témoignent de la ferveur populaire les oratoires, érigés sur les chemins qui conduisent à Notre Dame de Bonne Garde (Notre Dame du mai) construite en 1625, les ex-voto qui en tapissent les murs, les niches abritant une Vierge, et creusées dans les façades du centre-ville.

L'année est aussi ponctuée de nombreuses manifestations religieuses, dont des processions et la plus importante, la tradition calendale.



- Tableau représentant les Pénitents Blancs en procession au Mai pendant l'épidémie de choléra -

## 10<sup>ème</sup> séquence : l'Eglise dans le société

L'Eglise a alors en charge l'assistance publique et l'éducation. Les plus pauvres et les mourants reçoivent le soutien des confréries de Pénitents. Les malades sont soignés à l'Hôtel-Dieu par des religieuses. En 1865, enquêtant sur l'épidémie de choléra, le docteur Prat signale « le dévouement des Dames trinitaires » (Archives départementales)

L'orphelinat était tenu par des sœurs de Saint Vincent de Paul. En 1849 est ouvert le collège des Pères Maristes à l'emplacement de l'ancien couvent des Capucins.

En 1858 les religieuses de Notre Dame de la Visitation s'installent dans le quartier des Mouissèques et ouvrent dans leur couvent une école de filles. L'Institution Sainte Marie, toujours active, témoigne de ce passé.

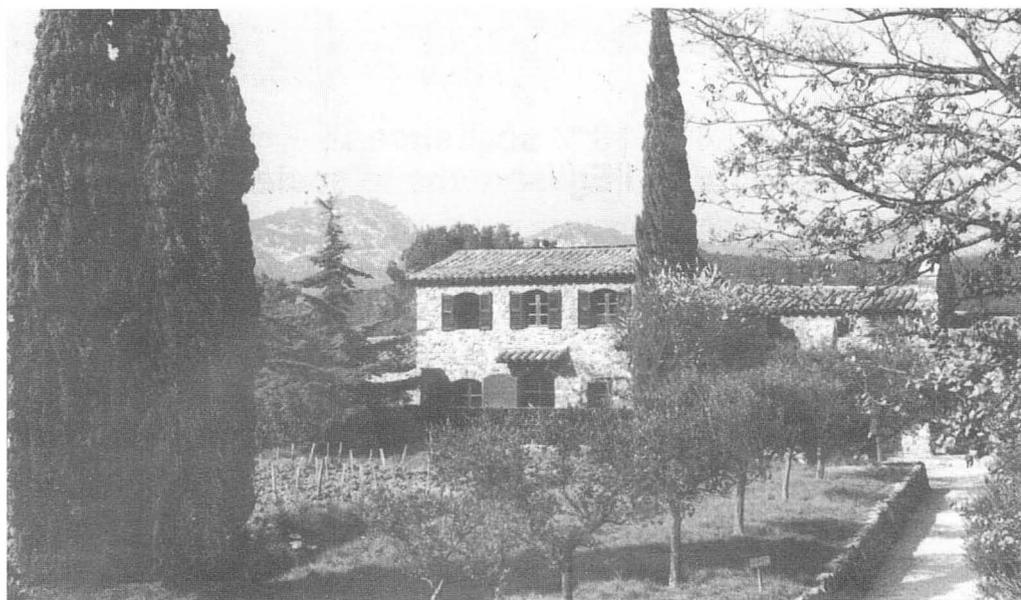
## 11<sup>ème</sup> séquence : l'Eglise plurielle

L'essor de la construction navale au XIX<sup>ème</sup> siècle attira de nombreux travailleurs immigrés, souvent chrétiens. Les Italiens hier, les fidèles originaires d'Afrique Noire aujourd'hui donnent un nouvel élan à la foi. Depuis 1962, les Français rapatriés d'Algérie peuvent se recueillir devant la statue de Notre Dame de Stora en la chapelle qui lui est désormais dédiée.

Durant la même décennie le développement urbain nécessita la création de nouvelles paroisses : Notre Dame de la Mer à Mar Vivo et Saint Jean Baptiste à Berthe.

Certains prêtres partagent alors avec les travailleurs des Chantiers navals ou d'autres entreprises, leurs conditions de vie. Ils témoignent par leur présence, de l'esprit de l'Evangile et s'engagent dans les luttes syndicales, se rapprochant et s'intégrant dans le mouvement ouvrier seynois.

Des immigrés venus d'horizons religieux différents se sont aussi installés à La Seyne. Sur cette terre d'accueil, l'Eglise s'ouvre au dialogue inter-religions.



- Domaine du monastère de Pépiole (Six-Fours) -



- La Collégiale de Six-Fours -

## **Bibliographie sommaire**

Louis Baudoin : *Histoire générale de la Seyne sur Mer*

Louis Baudoin : *L'église paroissiale Notre dame de Bon Voyage.*

François Jouglas : *Six-Fours, guide historique et touristique.*

Marius Autran : *Images de la vie seynoise d'antan, tome VII.*

M. Aguhlon et N. Coulet : *Histoire de la Provence, PUF, 1987.*

Collection « les grandes heures des Eglises », *Les chrétiens en Provence, aux Éditions Clé de route.*

## **Les repères religieux**

**Par Marie Magdelaine Georges**

Evoquer Sex-Furni, Six-Fours (Six Forts), ce n'est pas seulement entrer dans l'histoire de la petite commune de Six-Fours, c'est étendre son regard sur un territoire qui va d'ouest en est, de La Reppe (aux limites de Sanary) à Lagoubran, puis jusqu'au cap Cépet et du nord au sud des limites du territoire d'Ollioules et de Toulon jusqu'à la mer Méditerranée.

Evoquer cette terre ancestrale, dont l'occupation humaine remonte à la nuit des temps, (environ 40 000 ans avant notre ère) occupée par les Grecs puis les Romains, terre des Vicomtes de Provence, appartenant en partie à l'Abbaye de Montmajour, puis donnée au XI<sup>ème</sup> siècle à l'Abbaye de St Victor de Marseille, qui, au XVI<sup>ème</sup> siècle, « engendra » le bourg de La Seyne, lequel à son tour, donna naissance en 1950 à la commune de Saint Mandrier, évoquer cette terre, ce n'est pas uniquement déverser une suite chronologique d'événements ayant ponctué son passé, c'est aussi rendre hommage à sa vocation de terre d'accueil et découvrir à travers son histoire et son présent qu'elle est profondément marquée par son attachement à la foi chrétienne.

## **Les trois blasons**

**Témoins incontestables de cet attachement à la foi chrétienne**, les trois Blasons, qui à la fois personnalisent les communes de Six-Fours, de La Seyne sur mer et de Saint Mandrier et les rassemblent en une même famille chrétienne.

**Le blason de Six-Fours « de gueules (rouge) à une coquille d'argent ombrée de sable »**. D'où vient la présence de la coquille de pèlerin dans les armes de cette ville ? Peut-être est-ce en mémoire de Hughes Geofroy, Comte de Provence et seigneur de

Six-Fours, qui légua ses biens aux abbés de Saint Victor en l'an 1073, avant de partir pour la Terre Sainte.

Par ailleurs un grand chapiteau en marbre blanc d'inspiration corinthienne avec une coquille sur le devant a été découvert il y a longtemps au sommet de Six-Fours. Il est actuellement déposé sur l'autel de Saint Pierre, dans la vieille collégiale. « *Est-ce cette coquille qui aurait donné l'idée des armes de Six-Fours ?* », suppose François Jouglas, dans son « Guide Historique de Six-Fours »(1966).

Les archives municipales de La Seyne, sous la plume de R. Lanoë, apportent d'autres hypothèses : « *on observe trois coquilles d'argent, 2 en flancs, 1 en pointe dans les armes de la famille Denans ; on les retrouve gravées sur la pierre, au dessus de l'autel de la chapelle Sainte Catherine dans la partie romane de la collégiale.* » Famille certainement bienfaitrice de la communauté et de l'église locale : Antoine, prieur de ND de la Courtine en 1610, Denis, même titre en 1625, Pierre, prieur de St Jean des Crottes, même date, Pierre, chanoine en 1656, Guillaume , chanoine en 1650, Pierre, Jacques et Louis, chanoines en 1690, Jean, notaire royal à La Seyne en 1697, Louis, doyen du chapitre en 1716, Pierre, chanoine en 1725, Melchior, chanoine en 1779 (Annales de Six-Fours, 1866).

D'autre part , on sait qu'un écusson comportant une coquille figurait sur la cloche de l'ancienne horloge du Vieux Six-Fours qui fut transportée au clocher paroissial en 1875.

En attente de recherches complémentaires on peut aussi supposer, toujours d'après R. Lanoë, que la présence de la coquille a été inspirée à l'occasion d'un retour du Mont Saint-Michel, de St Jacques de Compostelle, de Rome ou de Jérusalem, d'un pèlerin ou de plusieurs Six-Fournais, religieux ou laïcs,

## Six-Fours - terre chrétienne, terre d'accueil

quémandeurs d'indulgences et de grâces pour eux-mêmes et la communauté. On sait que les pèlerins, outre leur bourdon, avaient coutume d'arborer sur leur vêtement ou leur coiffure une coquille Saint Jacques ou du Mont St Michel, coquille qui devint une figure héraldique à la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle.

De plus, au niveau de la symbolique, on trouve la coquille à toutes les époques et dans tous les styles de décoration, en architecture, sculpture, gravure, enluminure, en fronton sur les porches, fontaines, bénitiers, autels...

Lors d'un baptême chrétien, dans certaines paroisses, l'officiant verse l'eau « qui fait naître à la vie surnaturelle », sur la tête du néophyte avec une coquille St Jacques, réminiscence probable de l'iconographie qui représente souvent, depuis le 15<sup>ème</sup> siècle, le baptême de Jésus par Saint Jean-le-Baptiste, vidant l'eau d'une coquille sur la tête du Messie, geste continué par le pape Jean Paul II qui utilise une coquille d'or lorsqu'il baptise à Rome.

• **Le blason de La Seyne sur mer : « d'azur à deux poissons d'argent l'un sur l'autre, le second contourné et un chef cousu de gueules chargé de cinq pains d'or posés deux et trois. »**



- Blason de La Seyne,  
Notre Dame du Bon Voyage -

La symbolique de ce blasonnement est incontestablement chrétienne: elle représente le miracle, réalisé par Jésus, de la multiplication des cinq pains d'orge et des deux poissons, qui est relaté dans les textes des quatre évangélistes, Mathieu, Jean, Luc et Marc, « prélude aux futurs banquets eucharistiques et preuve de l'amour de Dieu qui a pitié des hommes, de la foule affamée de nourritures terrestres et spirituelles ». On sait aussi qu'avant d'honorer la croix, les premiers chrétiens symbolisèrent le Christ par un poisson.

Cette symbolique a été laïcisée en rappelant que l'agriculture et la pêche étaient les ressources principales du hameau seynoïse antérieurement, puis au moment de son détachement du bourg de Six-Fours.

On peut y ajouter la symbolique des couleurs des émaux principaux, assortie d'obligations morales, vertueuses et chevaleresques qui font honneur aux détenteurs: l'azur, ou bleu, suppose les vertus de justice, loyauté, courage, et les qualités de douceur et de persévérance. Elle oblige à la défense des faibles, et donne le calme et la force réfléchie. « Le gueules », ou rouge, suppose les vertus de charité, de magnanimité, les qualités de vaillance, de hardiesse, et oblige de redresser les torts. (Selon R. Lanoë)

Le premier blason, présenté en 1697, 40 ans après la séparation de la Seyne d'avec Six-Fours, homologué en 1700, était orné extérieurement et des deux côtés par des rameaux de « siagne », plante marécageuse qui envahissait les terres orientales de Six-Fours. Pour pouvoir y édifier de nouveaux quartiers sur le quartier dit de la « Sagno », on dut les couper avant d'assécher les marécages où croissait cette plante. La siagne est supposée avoir été à l'origine du nom de notre ville. A moins que le nom « La Seyne » ne vienne, comme le note Mistral dans le « Grand trésor » du Provençal, de « seino, sègno »,

grand filet de pêche qui pourrait dériver du mot « cenha » = ceinture, bande, enceinte de filet.

L'écu fut surmonté plus tard de la couronne comtale des abbés de Saint-Victor de Marseille, qui étaient seigneurs temporels et spirituels des habitants de ce terroir. Cette distinction nobiliaire avait été accordée par « lettres patentes de Versailles, en mars 1774, à tous les chanoines de l'Abbaye Saint-Victor de Marseille co-seigneurs de Six-Fours, La Seyne et autres lieux, prouvant 150 ans de noblesse paternelle ». (selon E. Perrier) Sous l'écu, pendait la croix épiscopale de ces mêmes abbés.

Une banderole dédiée à Marie, traversait l'écu. On pouvait y lire en latin : « AVE MARIS STELLA, DEI MATER ALMA », ce qui signifiait : « Salut, Étoile de la mer, très auguste Mère de Dieu ». Ainsi la ville de La Seyne se mettait-elle sous la protection de la Vierge Marie qui en devenait la Sainte Patronne. D'ailleurs, les fêtes de La Seyne commençaient, jusqu'à la fin des années quarante, par une procession, allant du port jusqu'à l'église de la statue de Marie, Notre Dame du Bon Voyage.

Après la Révolution de 1789, les ornements religieux et royaux furent supprimés : la couronne comtale fut remplacée par une couronne de tours dont le nombre symbolise l'importance de la ville dans le département. Ainsi depuis 1973, les villes de Six-Fours, La Seyne et Saint Mandrier, sont-elles dotées de trois tours indiquant qu'elles sont chefs-lieux de canton. La siagne fut remplacée par des branches de chênes et de lauriers, en liaison avec la végétation locale? ou par référence aux Romains, pour marquer la symbolique de gloire et de force ?

• **Le blason de Saint-Mandrier** est apparu officiellement en 1950, date de la séparation de La Seyne et de Saint-Mandrier. « Il figurait pourtant sur les cachets apposés depuis 1937 sur le registre particulier d'état-civil du hameau, qui n'était alors que section de La Seyne », nous apprend R. Lanoë. Dans cette séparation, il ne faut voir aucune animosité entre les deux villes. Pour preuve, on retrouve dans le blasonnement de Saint-Mandrier les mêmes émaux et les deux poissons, à la fois symbole chrétien et signe d'attachement à la ville mère. « Écu taillé d'une lance d'argent ferrée d'or servant de trait de partition: au 1 de gueules à deux poissons d'argent l'un sur l'autre, le second contourné ; au 2 d'azur à une ancre d'argent, et à un casque de guerrier antique d'or brochant sur le tout en abîme. »

On retrouve au premier degré l'expression de la vocation maritime de la presqu'île : « poissons pour les pêcheurs et ancre pour le port », symbole également de la présence de la Marine Nationale avec ses nombreuses installations et activités. Mais la symbolique de ce blason est encore une fois et avant tout, empreinte essentiellement de l'attachement des populations à la foi chrétienne : les poissons, signe de reconnaissance des anciens chrétiens. L'ancre est symbole de la vertu théologique d'espérance. Saint Paul qui souvent affronta les périls de la mer, n'écrit-il pas : « ...nous qui nous sommes réfugiés, pour y tenir ferme, en l'Espérance qui nous est proposée, en elle nous avons pour l'âme comme une ancre sûre et solide » (Ep aux Hébreux). Sur les sceaux, les premiers chrétiens faisaient graver différents symboles, une colombe, un poisson, une ancre, une lyre. « La colombe pour l'innocence ou le Saint-Esprit, l'ancre, signe de solidité de la foi chrétienne, la lyre, symbole de louange et d'adoration, le poisson rappelant les eaux sacrées du baptême où les fidèles sont régénérés ».

Toujours d'après les recherches de R. Lanoë : le casque et la lance, attribut guerriers de Mandrier avant sa conversion et son arrivée dans la région sont les symboles de noblesse, de force prudente et de constance inébranlable. Au siège d'Arles un prêtre, que nous connaissons sous le nom de Saint Cyprien, prit la défense de son évêque Saint Césaire, accusé de trahison par les chefs de l'armée wisigothe, et il parla avec tant d'éloquence de la divinité de Jésus-Christ et de la vérité de la religion catholique qu'un grand nombre d'ariens et d'idolâtres se convertirent.

« Au nombre de ces derniers se trouvaient Mandrianus et Flavianus, deux soldats wisigoths qui furent catéchisés, baptisés et absous par Saint Cyprien lui-même. Ils s'attachèrent à Saint Cyprien et le suivirent à Tholo (Toulon), siège épiscopal ». La conversion de ces valeureux soldats les avait rendus suspects aux hérétiques qui les poursuivirent jusqu'à Toulon où ils s'étaient réfugiés. « La vie de ces deux soldats n'étant pas en sûreté dans cette ville, ils vinrent demander l'hospitalité au prêtre de Sex-Furnus. Ce pays quoique très rapproché de Tholo, offrait pourtant un asile sûr à ceux qui y fuyaient la persécution. La mer entourait presque entièrement cette contrée. Mandrianus et Flavianus ayant fait des progrès rapides dans la voie de la perfection, ils furent bientôt appelés à un genre de vie plus sublime: ils se retirèrent du monde et se construisirent une cellule dans les bois de Mesles, qui couronnaient la montagne de Saint Trophime, (caput sancti Trophimi apud Sex-Furnus, cap Cépet) où ils vécurent en anachorètes et moururent saintement comme ils avaient vécu ». Ceci nous est relaté par Madame G. Argensse dans son livre « Saint Mandrier terre d'accueil ». Elle propose également une variante sur la fin de ces deux personnages: dans le manuscrit d'Honoré Aycard (archives de Toulon 1636), il est dit : ils menèrent « une vie érémitique jusqu'en l'an 566,

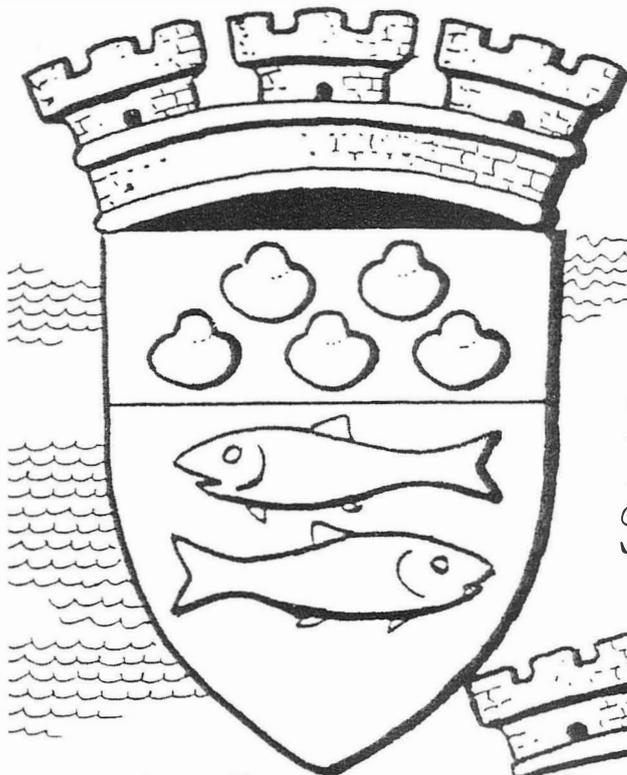
moment où ils furent martyrisés en compagnie de Saint Cyprien ». Quoi qu'il en soit, Saint Mandrier, durant sa vie d'ermite sur l'île de Cépet, fit ce que d'autres ermites résidant sur les côtes, faisaient en ce temps là : il veillait, surveillait la côte, prêt en cas d'attaque ennemie à donner l'alerte par des feux codés et aussi à préserver les bateaux entrant dans la rade de Toulon. Après la mort de ces deux ermites, les corps furent déposés dans « une tour phocéenne dont ils avaient la garde puis leurs reliques furent portées à l'évêché de Toulon et enfin à la cathédrale de cette ville ». (d'après Béranger-Feraud)

Sous l'écu, une banderole avec cette devise : « Semper Mandrianus vigil », ce qui signifie « toujours Mandrier veille ». Comme La Seyne autrefois s'était mise sous la protection de Sainte Marie, Saint Mandrier se place sous la protection spirituelle de Saint Mandrier.

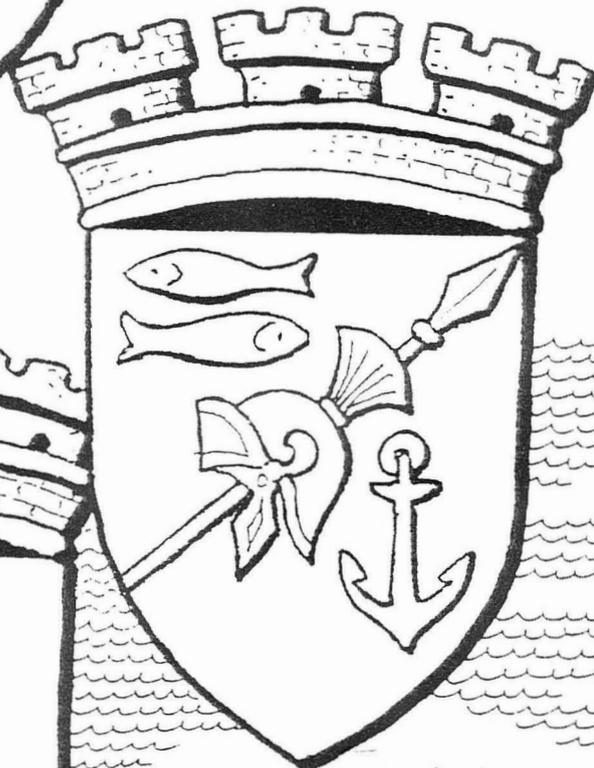
# Six-Fours - terre chrétienne, terre d'accueil

A colorier après lecture

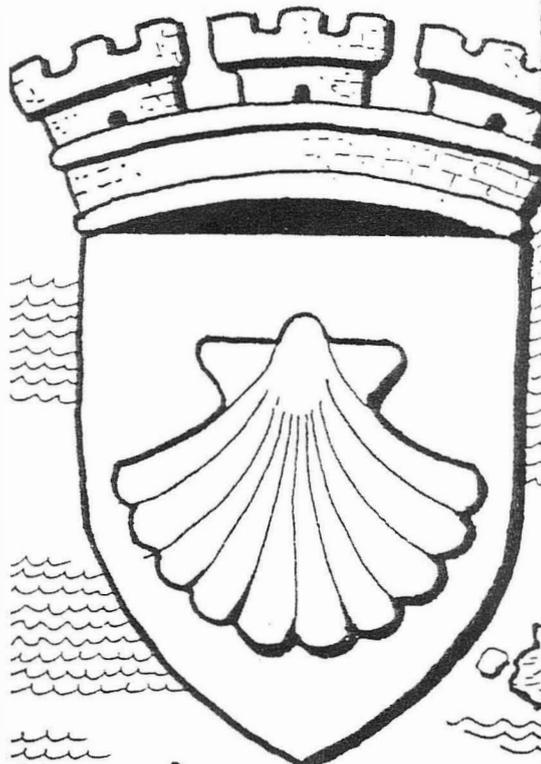
les  
blasons  
des  
cantons  
de  
Six-Fours  
La Seyne &  
St Mandrier



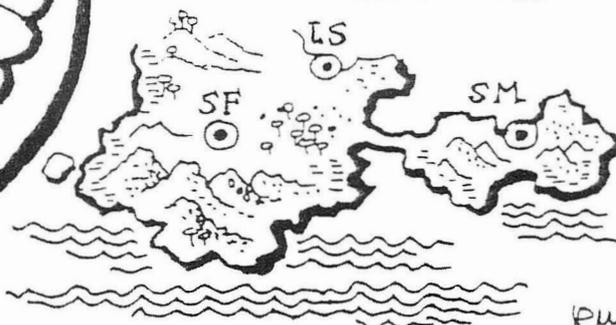
La Seyne



St Mandrier



SIX-FOURS



PM

## Le christianisme dans les fêtes locales

Le christianisme a si fortement marqué notre terroir qu'on en retrouve la trace dans nos fêtes locales: bravade de Saint-Tropez; procession et messe à Sanary pour la Saint Nazaire; le Pardon de Correns; les feux et procession de Saint Jean; les Tripettes de Barjols pour la Saint Marcel; feu, procession, messe avec offrande du citron au curé (ancienne dîme) et bénédiction des chevaux pour Saint Eloi à Signes, le Beausset, Cuges. Les Fêtes-Dieu étaient autrefois l'occasion de procession en ville et dans les beaux jardins jonchés de pétales de roses.

Les lancements de bateaux à La Seyne, étaient empreints d'une solennité administrative et ecclésiastique. Le curé, en habits sacerdotaux d'apparat, arrivait dans l'enceinte des chantiers navals portant le goupillon et l'eau bénite, suivi de nombreux enfants de chœur vêtus de surplis blanc sur une aube rouge. Aucun homme n'aurait pris la mer si le bateau n'avait été auparavant baptisé par l'Eglise.

Pour la chandeleur : procession des cierges verts à Marseille autour de l'Abbaye de Saint Victor et distribution des « navettes », petits biscuits à l'anis ayant la forme des barques des Saintes Maries.

**Le Félibrige**, cette académie de Provence fondée par notre grand poète Mistral avec six de ses compagnons, tous écrivains ou poètes, pour maintenir la langue et les traditions de Provence, a choisi pour se parrainer Sainte Estelle, car l'emblème des Félibres est l'étoile à sept branches: Estelle pour étoile et sept branches car ils étaient sept académiciens fondateurs, mais notons aussi au passage que sept est un chiffre biblique porte-bonheur.

Quant à l'hymne de notre Provence, il s'intitule « **Coupo Santo** », ce qui signifie « Coupe Sainte ». Rajoutons que les chrétiens

de Provence à la fin de toute messe festive chantent leur hymne « Prouvençau e Catouli », « Provençaux et Catholiques ». Et si la bible n'existe pas encore en langue provençale, (mais cela ne saurait tarder, Père Pascaline s'en occupe) Frédéric Mistral a depuis longtemps composé un « Notre Père » que l'on chante en langue méridionale.

## Noms de lieux chrétiens et pèlerinages

Et si l'on répertorie les noms de lieux, on ne peut que constater la diversité des Saints qui ont marqué notre région: la grotte de Saint Césaire, le lac de Saint Cassien, celui de Sainte-Croix, les villes de Sanary (Saint Nazaire), Saint-Tropez, Saint Zacharie, Sainte Maxime, Saint Maximin, la Sainte Baume, Saint Jean du Var, Saint-Cyr, le moulin de Saint Côme... Mais aussi des noms de quartiers: Saint Honorat, Saint Antoine, Sainte Anne, dans lesquels on trouvait autrefois un oratoire dédié au saint patronyme, dont la fête donnait lieu à une fête du quartier. La liste serait longue si l'on voulait s'aventurer sur ce chemin en parcourant toute la Provence.

Pour ce qui est **des lieux de pèlerinages**, il en est de même ; nous nous bornerons à une évocation succincte: celui de Cotignac vers « Notre-Dame de Grâce » où Louis XIII se rendit pour demander la grâce de voir lui naître un fils qui lui succéderait. (Il fut exaucé). Celui de « Saint Pierre-ès-Liens » à Six-Fours, rassemble début août les Provençaux pour une grand-messe, puis une fête folklorique. Ceux de « Notre-Dame de Bonne Garde », dite « Notre-Dame du Mai », tout au long du « Mois de Marie », le mois de mai, et pour le 14 septembre (fête de l'Exaltation de la Sainte Croix) donnaient lieu, il y a peu de temps encore, à de grands rassemblements de la population seynoise, six-fournaise et toulonnaise, à des processions et à une fête

populaire dans la forêt de Janas. D'autres processions marquantes ont honoré ce lieu de culte, la toute première fut sans doute celle de 1625 organisée par les pénitents gris de Six-Fours pour planter au sommet de ce cap une croix en remerciement du miracle qui avait préservé les gardiens de la foudre tombée sur leur hutte, puis d'autres processions organisées après de grandes épidémies (1721, 1865), ou après la guerre. Et tout au long de l'année mais plus particulièrement, le 22 Juillet pour la Sainte Marie-Magdeleine, les pèlerinages à la Sainte Baume méritent qu'on s'y attarde quelque peu.

Tout d'abord « Baume » vient du provençal « Baumo » qui signifie « grotte ». Le massif qui barre le département du Var d'Ouest en Est, et la forêt qui le tapisse porte le nom donné à cette grotte sanctifiée puis aménagée en chapelle car Sainte Marie-Magdeleine y vécut en prière et en ermite les 30 dernières années de sa vie. Elle recevait de loin en loin la visite de Saint Zacharie ou de Saint Maximin. Sept fois par jour, les anges venaient la hisser jusqu'au Saint Pilon, sommet de ce massif à l'aplomb de la sainte grotte et là, elle restait en prière s'émerveillant sans doute des beautés de notre pays et du chant mélodieux des séraphins, merveilles créées par Dieu.

Raoul Bérenguier dans son livre « Eglises et Abbayes du Var » explique que le corps de la Sainte fut inhumé par les soins de « Maximin, évêque d'Aix, dans la plaine, auprès d'un oratoire. Au début du V<sup>ème</sup> s., une colonie de Cassianites s'établit au-dessus de son tombeau et en devint le gardien. En 716, lors de l'invasion de la Provence par les Sarrasins, cette crypte fut comblée pour soustraire les précieuses reliques à la fureur des Infidèles. En 1254, Saint Louis en compagnie de Joinville, vint en pèlerinage sur ces lieux saints, à la grotte et au reliquaire de saint Marie-Magdeleine, prouvant ainsi que le souvenir de ces

reliques enterrées ne s'était pas effacé. Charles d'Anjou, frère de Saint Louis, après son mariage avec Béatrice, fille du comte de Provence Raymond Béranger V, fit procéder à des fouilles. Il fut assez heureux pour retrouver la crypte et ordonna qu'une magnifique basilique fût construite au-dessus du tombeau ; il en confia la garde aux fils de Saint Dominique. »

Les papes d'Avignon, les rois de Provence, les rois de France, Louis XI, François I<sup>er</sup>, Louis XIII, Louis XIV, et Anne de Bretagne se sont rendus en pèlerinage sur les lieux du reliquaire et à la grotte. D'ailleurs un des chemins qui mènent à la grotte est baptisé « Chemin des Rois ».

### Oratoires et Ex-voto

**1** Tous ces chemins de pèlerinages sont jalonnés d'oratoires. Oratoire vient de « orare » qui signifie « prier » en latin. En effet ces petits monuments, creusés d'une niche abritant la statue d'un saint, sont autant de stations de prière pour les pèlerins, leur permettant également de reprendre haleine à intervalle régulier car tous les lieux saints attirant les pèlerinages se hissent au sommet de promontoires.

Dans « Les oratoires du Var, essai d'inventaire », L. Henseling et P. Irigoien les décrivent. « Ces oratoires sont de formes diverses : pilons cylindriques, pilons rectangulaires, coiffés diversement de toits à deux égouts de tuiles rondes, de pyramides, de dômes ou de bulbes. Il y en a d'élancés et de trapus; les niches vont du cintre à l'ogive, sont carrées ou rectangulaires, les croix qui les surmontent sont souvent de délicieuses ferronneries. »

Ils sont faits de briques ou de grosses pierres sommairement taillées. Certains tirent leur pittoresque de leur architecture, d'autres de leur emplacement (posé sur un rocher, au creux d'un chêne frappé par la foudre...)

« Si les oratoires sont répandus à travers toute la France, et même hors des frontières, on ne peut contester que c'est la Provence qui en renferme le plus grand nombre: près de 1700 y ont été repérés... Pour le département du Var... plus de 500 oratoires » ont été classés. (Essai d'inventaire)

Quelle est l'origine de ces petits monuments religieux? Une fois encore c'est dans le livre « Les oratoires du Var » et dans le « Manuel d'Archéologie Française » que nous trouvons une réponse. Ces oratoires seraient à rapprocher des « montjoies qui dérivent des piles romaines, pyramides d'architecture ornées de niches qui abritent des sculptures religieuses, un autel les accompagne souvent et une croix les couronne. »

Maintes autres définitions ont été données sur ces petits monuments, depuis le Cardinal Hugues de Saint-Cher au XIII<sup>ème</sup> s., rapportant la coutume des pèlerins qui faisaient des montjoies (monts de joie) de monceaux de pierres sur lesquels ils plantaient des croix aussitôt qu'ils voyaient le lieu de dévotion où ils allaient en pèlerinage.

« Faut-il considérer comme le plus ancien de tous ceux connus à ce jour; celui qui, près du Brusç, évoque le souvenir de la défaite des Sarrasins par les Six-Fournais, le 1<sup>er</sup> août 950, connu sous le nom d'oratoire de Malogineste? Mais c'est à partir du XVI<sup>ème</sup> s. que nous commençons à en rencontrer ... Peu d'oratoires au XVII<sup>ème</sup> s... probablement ont-ils été démolis ou sont-ils tombés en ruine; c'est surtout à partir de 1720, après la peste qui fit tant de victimes en Provence, que l'on rencontre par centaines ces petits monuments érigés par la piété de nos anciens. »

**2** Les « Ex-voto » sont de petits tableaux représentant chacun un événement dramatique différent au cours duquel un être humain a été miraculé grâce à l'intervention de la Vierge à qui la personne en danger s'est

recommandée. Ces petites œuvres d'art peintes tantôt par le miraculé lui-même ou l'un de ses proches, tantôt par un spécialiste, étaient accrochées dans les chapelles par nos anciens en remerciement, en reconnaissance à Marie pour le miracle accompli.

François Jouglas dans son « Guide historique et touristique de Six-Fours », les décrit ainsi : « Les ex-voto de nos anciennes chapelles donnent à qui veut les regarder une idée des actes de foi de nos aïeux et par là même une idée de leur genre de vie relative aux dangers qu'ils pouvaient courir à leur époque. » Ils sont également un témoignage des différents aspects sociaux de l'époque qu'ils représentent : habits, ameublement, draperies, voirie, moyens de locomotion, armement, événement marquant.

On en trouve dans tous les lieux de pèlerinage : à Notre-Dame des Anges dans les Maures, dans une chapelle qui domine le port de Sanary, à la chapelle du Beausset-Vieux, à Notre-Dame du Mai, à Notre-Dame de la Garde à Marseille... Pour la région de Six-Fours et le Beausset, F. Jouglas en a recensé 104, « témoignant de la foi depuis 1722 à 1923, mais dont le plus grand nombre est de la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> s. »

On peut les « grouper » en cinq grandes catégories d'événements qui inspirèrent aux Provençaux de recourir à la Vierge pour se protéger:

- Heureuse issue d'une maladie 56
- Accidents de transport 37
- Accidents de travail 10
- Accidents individuels 25
- Divers (foudre, guerre) 12

Les tableaux de grandes dimensions représentent des pèlerinages en hommage à la Vierge à la suite d'épidémies de peste. (voir illustration page 45).

Beaucoup de ces témoignages de piété ont disparu, volés, détruits pendant la révolution, détériorés par l'humidité... Mais les tableaux rescapés et plus particulièrement ceux peints par des spécialistes, genre « d'écrivains publics », nous fournissent force détails : « ils reproduisaient la scène qui leur était décrite, donnant sur la toile ou le bois, l'image la plus exacte possible du lieu où l'intercession de la Vierge s'était produite et les circonstances de l'accident. Ces spécialistes devaient exister dans les villes comme Toulon » et devaient travailler pour toute une région, car on remarque une similitude dans la facture et les coloris des ex-voto déposés dans des chapelles assez éloignées.

### Traditions Calendales

C'est pour Noël, que la Provence sublime son attachement au christianisme. Les fêtes de Noël ou fêtes calendales (de « calen », petite lampe à huile ou des « calendes romaines ») débutent avec la période de l'Avent (du verbe advenir : la naissance du messie advient) dès le 4 Décembre par la Sainte Barbe. On faisait germer dans trois siétons (soucoupes) du blé et des lentilles que l'on arrosait régulièrement et qui donneraient trois splendides gerbes vertes qui seraient attachées chacune par un ruban de couleur vive et que l'on posait sur la table du « gros souper » le 24 au soir. Si les pousses étaient bien vertes et bien drues, cela augurait de la bonne qualité prochaine de la récolte. Le matin du 25 décembre on les plaçait dans la crèche en offrande à Jésus : ainsi nos anciens s'assuraient pour leur travaux des champs de la protection divine de Ste Barbe et de Jésus.

Pour la veillée du 24 décembre, c'était toute une préparation rituelle qui trouvait ses bases dans la religion: la table du gros souper devait être recouverte de trois nappes blanches superposées, on posait dessus trois chandeliers, les trois siétons de blé et

lentilles, douze petits pains et un gros pain, puis on décorait avec du houx posé sur la nappe. Le « gros souper » était un repas maigre c'est-à-dire sans viande, mais il était abondant : gratins de légumes, raïto (morue frite accompagnée d'une sauce au vin et aux câpres), céleri trempé dans l'anchoïade, fromages. On débarrassait la table des reliefs du repas salé et l'on disposait les treize desserts : ce sont les noix, noisettes, amandes et figues sèches, appelés les « mendiants » parce qu'il ont la couleur des bures des moines mendiants, puis le nougat noir et le nougat blanc, la pompe à huile que l'on trempe dans le vin cuit de Provence, les dattes dont le « 0 » gravé sur le noyau serait la marque de l'émerveillement de Marie devant ce fruit, les raisins secs et les fruits frais, pommes, oranges, poires, mandarines.

Où se situe le lien avec le christianisme dans ce rituel ? Eh bien, dans les nombres trois pour représenter la trinité, treize pour figurer Jésus et les douze apôtres.

A notre époque on rajoute l'indispensable bûche glacée. Or autrefois, la bûche entraînait dans la maison le soir de Noël mais pas sous forme de gâteau: on coupait dans le jardin une belle branche de poirier, le plus vieux et le plus jeune de la famille la transportaient en faisant trois fois le tour de la maison, (encore le chiffre biblique !) puis on entraînait la mettre dans le foyer où un feu avait été allumé au préalable; auparavant l'ancêtre avait dû arroser le tronçon de bois d'un verre de vin cuit en prononçant en Provençal des paroles attendues de tous : « Allégresse, allégresse! A l'année prochaine ! Et que si nous ne sommes pas plus, que nous ne soyons pas moins. »

Cette bûche devait se consumer durant toute la veillée, si elle venait à s'éteindre trop tôt, c'était un mauvais présage. Quand la veillée était terminée, on retirait le brandon

restant, on l'enrubannait et on le conservait dans la maison bien précieusement car il était supposé épargner la maisonnée contre l'orage et devait servir à allumer le feu de la veillée de Noël l'année suivante. Ainsi la boucle serait bouclée, symbolisant la continuité de la vie.

Bien sûr il y a plus de superstitions que de croyances religieuses dans ces pratiques, mais en Provence on a l'art de l'amalgame dans ce domaine et l'on retrouve dans bien des rites festifs provençaux (dances, feux de St Eloi) cet attachement au feu qui symbolise la puissance divine et ce rite du lien perpétuel qui symbolise la vie qui ne s'arrête jamais, et pourquoi ne symboliserait-il pas la vie éternelle ?

Mais la veillée de Noël ne s'achevait pas sans un autre rite: il était de tradition de ne pas débarrasser table afin de laisser, toute la nuit ces desserts en offrande aux « bonnes » âmes de la famille. En revanche pour que les « mauvaises » âmes ne puissent pas se hisser de l'enfer jusque sur la table calendale attirées par les gourmandises, on prenait soin de relever les quatre coins des nappes sur le plateau de la table. Puis on partait assister à la messe de minuit.

Le lendemain de Noël était une journée fériée. On mangeait quelquefois l'aïoli puis on partait rendre visite à des voisins, des parents, des amis avec qui au cours de l'année on avait eu quelques frictions. Et là on renouait amitié. Car Noël était avant tout la fête de la Paix, de la réconciliation. Jésus n'a-t-il pas dit en venant au monde, comme le dévoile la chanson, « *Humains aimez-vous ?* »

## **Rôle social de l'Eglise sur notre terre varoise**

Nous l'avons évoqué dans la rubrique des blasons: les abbés de Saint Victor à Marseille étaient seigneurs temporels et spirituels des terres de Six-Fours. A ce titre, ils

avaient beaucoup de pouvoir sur la population : ils reçurent de seigneurs partant en croisade, des legs de domaines, terres sur lesquelles ils multiplièrent les constructions de lieux saints. La chapelle de la Pépiole en est un exemple. (Voir illustration du Monastère de la Pépiole)

L'Eglise était présente dans tous les événements de la vie comme pour tous les Français. Ainsi elle est présente au cœur de l'événement, lors de l'érection en commune du quartier de la Sagno. En effet si la Seyne est devenue indépendante en se séparant de Six-Fours, c'est grâce à l'abbé de Franchipani, abbé de Saint Victor qui était seigneur des terres de La Sagno et qui intervint avec fermeté auprès de Mazarin pour faire avancer le dossier de demande de séparation des deux communes. Le jeune roi Louis XIV prit soin d'étudier ce dossier et décida de l'indépendance du quartier de La Sagno par lettre patente où il précisa avec force détails les limites de la nouvelle ville. Mais si cette lettre parvint au tribunal d'Aix en Provence en juillet 1657, l'acte officiel d'érection en commune de ce quartier ne prit effet qu'au mois de Mars de l'année suivante, en 1658. Les autorités municipales choisirent le Dimanche de Pâques pour célébrer cet événement: le lieu de proclamation et de signatures fut la chapelle des Pénitents gris, située à cette époque sur la place Séverine.

**Le rôle social** de l'église s'étend aussi dans le domaine médical: un Hôtel-dieu est construit dans la rue que l'on nommera un temps « rue de l'Hôpital » et qui devint tour à tour tribunal de justice, école communale, siège de diverses sociétés seynoises et actuellement « école des Beaux-Arts » dans la rue Messine. Les religieuses et les prêtres s'y sont dévoués pour les malades et plus particulièrement lors des épidémies de choléra ou de peste. L'hôpital maritime de Saint Mandrier fut bâti sur les

terres voisines du Prieuré de Saint-Mandrier où les marins malades se rendaient, sûrs d'y « *trouver des mains charitables pour les soigner, ainsi qu'un réconfort moral et chrétien pour les assister dans leurs derniers moments.* » (G. Argensse) Un lazaret fut donc construit et accueillit de nombreux malades, particulièrement des pestiférés. Colbert et Louis XIV décidèrent la construction sur des terres voisines, de l'hôpital maritime qui porterait jusqu'à la mort de Louis XIV le nom « d'hôpital Saint Louis », dirigé par le Prieur de Saint Mandrier. « *Plusieurs marins y décédèrent et furent munis des Sacrements de l'Eglise par le Prieur qui les accompagna jusqu'au cimetière de l'hôpital.* » (G. Argensse)

**La scolarisation** des enfants et adolescents fut également une préoccupation majeure de l'Eglise. Les jeunes filles étaient accueillies au couvent de Notre-Dame de la Présentation dirigé par des religieuses. Les jeunes garçons étaient scolarisés chez les Pères Maristes à l'Institution Sainte-Marie ou à l'externat Saint Joseph, au Boulevard du 4 Septembre. Les sœurs de Saint Vincent de Paul quant à elles, se souciaient de l'éducation des orphelins à l'orphelinat N-D de la Présentation, rue J. Laurent et animaient des patronages.

La place Bourradet, que nous connaissons sous le nom de place Martel Esprit fut le témoin des œuvres de l'église. Un obélisque y avait été élevé en reconnaissance au dévouement de toutes les personnes qui avaient soigné avec abnégation les victimes de l'épidémie de choléra. Parmi ces personnes à l'honneur, les Sœurs Trinitaires de l'Hôtel-Dieu. Cet obélisque fut ensuite transporté au cimetière où il se trouve toujours.

Les Pères Capucins qui occupaient la propriété actuelle des Pères Maristes avaient reçu du Sieur Tortel une source sise sur ses

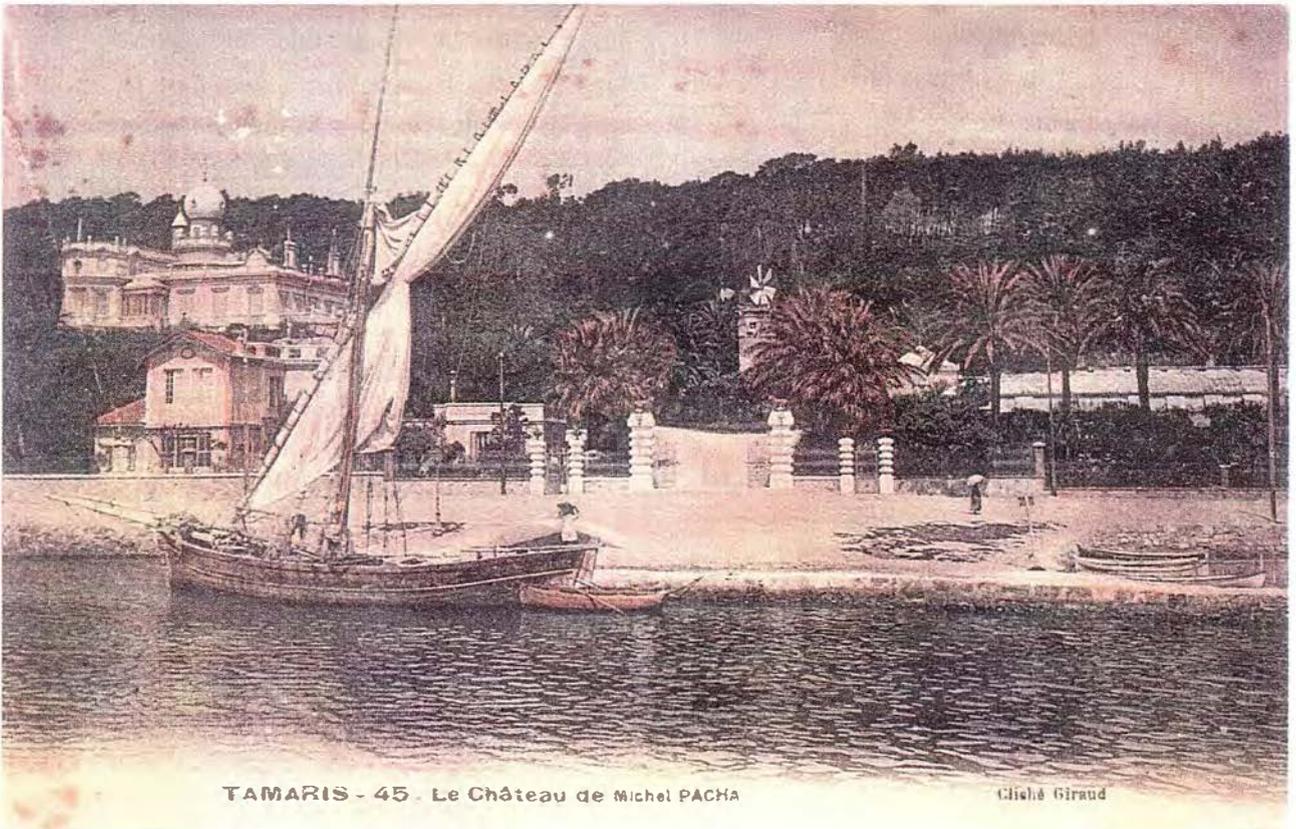
terres et voisine de celle de ces Pères Capucins. Ils utilisèrent cette eau pour leurs besoins-propres puis constatant le manque de point d'eau dans la commune, ils firent construire une canalisation allant de leur propriété jusqu'à la place Bourradet où l'eau put jaillir dans une fontaine que les Pères firent édifier et qui fut baptisée « Fontaine de Saint François », en mémoire de Saint François d'Assise.

Enfin rappelons qu'en Provence toute fête ne peut se concevoir sans une messe, que nos Provençales et nos Arlésiennes arborent fièrement à leur cou une croix soutenue par un ruban de velours noir.

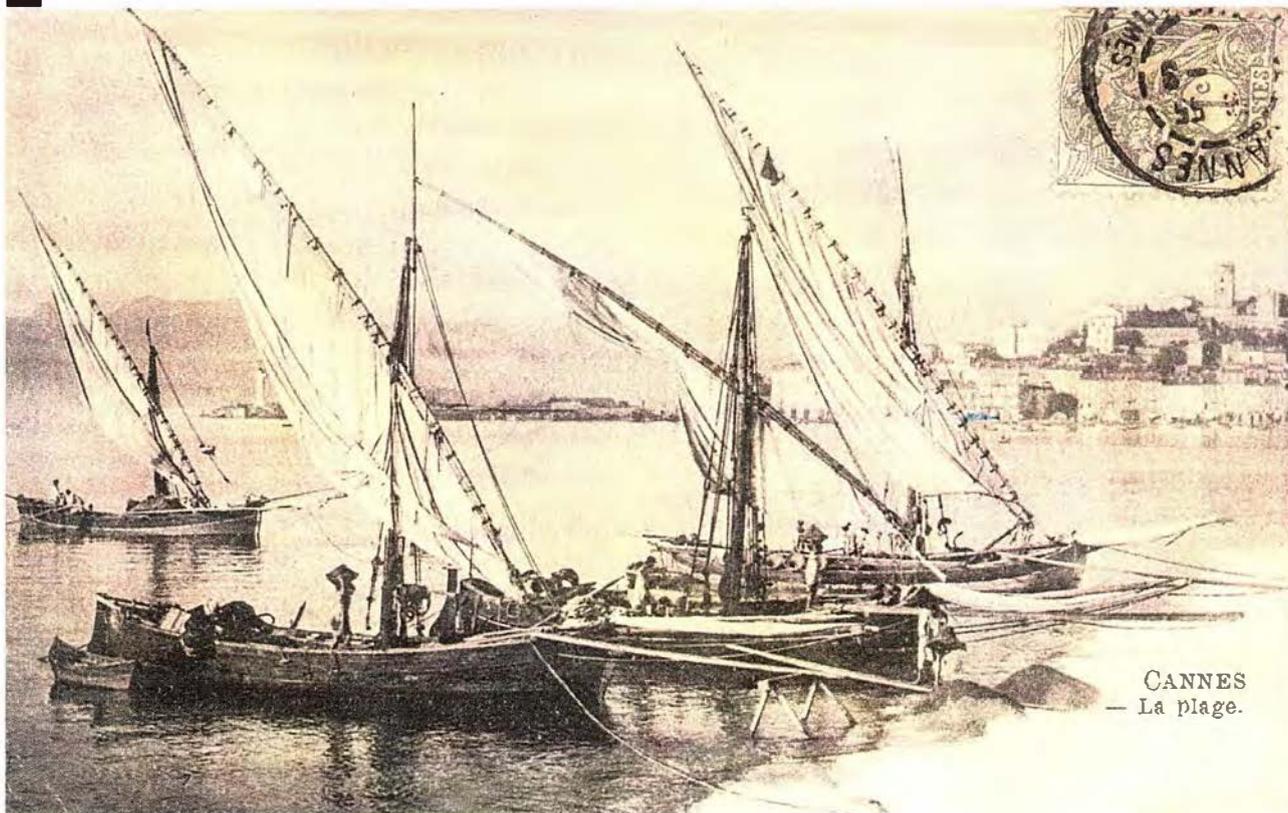
Provence, terre de marins qui, à vivre entre ciel et mer se veulent proches de Dieu et de Marie, « Notre-Dame de la mer », Provence, ouverte sur le monde grâce à tes côtes, Tu es une terre d'accueil chaleureuse et en cela tu te fais disciple de Jésus! Toi qui pour sainte patronne, as choisi Sainte Marie-Magdeleine que tu accueillis un jour avec ses amis sur la côte camarguaise et dont la sépulture est sans doute le premier monument chrétien de ta terre, tu enfantas des monastères, des abbayes aux noms glorieux : St Victor, Montmajour, Lérins, où furent formés tant d'évêques et même des papes, Silvacane, Sénanque, Le Thoronet, La Celle, Montrieux, la Chartreuse de la Verne, le couvent des Dominicains à la Sainte Baume, les Camaldules (tenus par les sœurs de Sainte Rita), celui des Montfortains et des sœurs de la Présentation à La Seyne...

Nous laisserons le mot de conclusion à Monseigneur Panafieu, archevêque de Marseille :

« *notre église de Provence est comme un olivier. Elle a une longue tradition et pourtant elle reste jeune et vivante.* »



162. NICE – Vue prise de la Promenade des Etats-Unis - Baie des Anges - La Plage



CANNES  
— La plage.

**Patrick Bertonèche**

En Méditerranée, contrairement à ce que l'on pourrait penser, le terme de « bateau lesteur » n'a plus qu'un rapport très anecdotique avec la livraison du lest utilisé, pour assurer leur stabilité, par les bâtiments de commerce navigant sans fret. De Cannes à Marseille, on a toujours appelé ainsi les voiliers chargeant en vrac les matériaux pondéreux (sable, pierre, pavé, terre, sel...), les « lesteurs » désignant les hommes qui les arment, les chargent et les déchargent. Néanmoins, dans un port militaire et marchand comme Toulon, mais aussi dans un centre de construction navale comme La Seyne, le lestage existe bel et bien. D'abord constitué de sable - embarqué en sac ou en barils sur les vaisseaux de guerre - ce lest fait cependant très rapidement appel aux pierres, aux pavés, et particulièrement à l'iron stone (pierre de fer) de l'Île du Levant, que l'on voit apparaître dans le règlement du port de Toulon de 1855. Enfin, on recourt au fer puis à la fonte.

Au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, le sable de lest ne représente déjà plus qu'un tonnage dérisoire. Sur les 350 kilomètres de la côte Varoise une seule plage, celle de l'île de Cros (commune de Bandol), reste ouverte au lestage des navires. Ce site est soumis à un régime particulier, défini par l'arrêté du 3 juin 1854, permettant aux navires marchands en partance de Bandol, ou venant d'y faire une opération de commerce, d'y prendre le lest qui leur est nécessaire, à condition de s'être muni d'une permission spéciale délivrée par le maître de port. En dehors de ce cadre, la prise de lest est illégale, même lorsqu'elle est effectuée en catastrophe pour assurer la sécurité du navire, et l'administration ne se prive pas de sanctionner les contrevenants. C'est ce qu'apprendra à ses dépens le sieur Sales, patron du Jupiter armé aux Martigues par Marius Musso. Le 3 janvier 1884, revenant à lège de Saint Raphaël et se rendant à Marseille, cette tartane est prise dans le mauvais temps et son patron

décide de faire du lest à la Plage du Fond du Golfe sur la commune de Grimaux. Ses justifications, dûment transmises au conseiller de préfecture, n'y changeront rien: il devra payer son amende et les frais de procédure.

Quoi qu'il en soit, les quantités nécessitées à cette époque par le lestage des navires ne sauraient justifier à elles seules les nombreuses flottilles de bateaux lesteurs que l'on trouve dans les ports de Cannes, Saint Raphaël, Saint Tropez, Saint Mandrier, La Seyne, La Ciotat ou Marseille. En 1855 on ne compte pas moins de trente et un bateaux lesteurs immatriculés au quartier de Toulon et dix au quartier de La Seyne.

Dans cette région difficile d'accès par voie terrestre, à une époque où le transport routier se fait uniquement à l'aide de tombereaux, les bateaux lesteurs sont les seuls à pouvoir satisfaire l'énorme demande en matériaux des chantiers publics ou privés qui se multiplient.

Au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, c'est la mise en place du nouveau système de défense côtière qui, avec l'édification de nombreuses batteries, requiert les services des lesteurs. Ensuite les entreprises civiles prendront le relais. Du 1<sup>er</sup> avril au 31 décembre 1853, 36 000 m<sup>3</sup> de sable, déblais et autres matériaux sont ainsi acheminés, principalement par la voie maritime, à La Seyne, pour gagner sur la mer un terre-plein de 12 000 m<sup>2</sup> destiné à l'extension des Chantiers de Construction Navale Taylor, future Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée.

Dans les années 1850-1865, les lesteurs de Saint Mandrier - les frères Jouvenceau, Joseph Davin, Antoine et Victor Ginouves, Jean Bernard, Laurent Perret, Stanislas et Auguste Baille, Victor Estellin, Pierre Fouque, Marius Gabriel, Eustache Peyré, François Giraud, François Blanc ou Henri Fauchon - vont indifféremment charger du sel aux salins d'Hyères à destination de Toulon, Marseille et même Alger,

ou du sable du Lavandou pour la ville de Marseille alors occupée à paver ses rues.

Plus tard, le développement du tourisme suscitera aussi de nombreux chantiers. Lorsque Michel Pacha - de son vrai nom Blaise Jean Marius Michel -, élevé à la dignité de Pacha par le Sultan Abdul Medjin pour avoir construit les phares des côtes de l'Empire Ottoman, décide de créer une station climatique à Tamaris, en 1880, c'est toute une flottille de bateaux lesteurs qui est mise à contribution. Cet établissement nécessite en effet de combler les marais de l'anse du Lazaret et des Mouissèques - à l'endroit qui deviendra la Corniche de Tamaris -, mais aussi d'acheminer les pierres de Cassis qui serviront à édifier un château, un casino et de luxueuses villas sur la colline.

### Tartanes et sauraires

Quels que soient leur origine, leur taille, leur type de gréement ou leur forme, les bateaux lesteurs sont toujours communément appelés des « tartanes ». En Méditerranée, la coutume est de nommer les bateaux en fonction de leur utilisation plutôt que de leurs caractéristiques. Les spécialistes de la typologie maritime utiliseront sans doute une terminologie différente, mais les témoignages, tant écrits qu'oraux, confirment que, pour un patron lesteur, son bateau est avant tout une tartane. Qu'il ait été construit à St-Tropez et effectivement gréé d'une voile latine, ou qu'il s'agisse d'une goélette ou d'un navicello acheté en Italie, c'est toujours une tartane.

Les documents d'époque mettent en évidence la grande variété des types de bateaux utilisés pour le lestage, même si la tartane tropézienne y est majoritaire. Bateaux bœufs, tartanes rondouillardes aux fonds presque plats, ou tartanes plus fines avec des formes en V et une étrave à guibre à la manière italienne de l'entre-deux guerres, mais aussi d'anciennes goélettes langoustières et autres thoniers,

composeront la flottille suivant les époques et au hasard des opportunités.

Jusqu'aux années 20, le gréement latin avec son immense antenne surmontée d'un flèche reste cependant la caractéristique commune de la plupart des tartanes. Ensuite, on voit apparaître, entre Cannes et Marseille, la voile aurique à rideau, le « gréement cinéma », comme disaient les anciens, qui comparaient cette voile au rideau destiné à masquer l'écran. Emprunté, semble-t-il aux navicelli italiens, ce type de gréement facilitait la manœuvre du fait de la suppression de l'antenne et la division de la voilure. Il semble pourtant que les lesteurs aient longtemps continué à lui préférer le gréement latin, alors que leurs collègues pratiquant le bornage sur le même type de bateaux l'ont adopté plus rapidement. Ainsi, quand la famille Davin achète en Italie une tartane « à rideau », elle s'empresse de la regréer dans la pure tradition méditerranéenne! Aux dires de Dominique Davin, les lesteurs de Saint Mandrier seront les derniers à conserver la voile latine. Installé dans ce port, son père Henri Davin exploitait avec ses quatre fils, Marius, Victor, André et Dominique, le Tsar et le Côte d'Azur, tandis que son oncle Louis, armait à Saint Tropez, avec ses deux fils, le Laisse-faire et le Laisse-dire.

La motorisation des tartanes, commencée dès après la 1<sup>ère</sup> guerre mondiale, va d'ailleurs mettre un frein aux possibles modifications de gréement. Le Tsar, dernier lesteur mandréen à être motorisé, reçoit sa machine en 1928. Pour autant, le moteur à explosion n'entraîne pas la disparition immédiate de la voile dans la flotte des lesteurs provençaux. Durant la première décennie de son apparition, le moteur, de trop faible puissance, n'est encore considéré que comme un moyen de propulsion auxiliaire. Dans les années 30, le Côte d'Azur ne dispose que d'un moteur de 40 chevaux et une telle mécanique s'essouffle à faire avancer les presque cent tonnes que représente ce lesteur chargé de sable.

A défaut de la propulsion par hélice, ce sont les équipements annexes dérivés de l'invention du moteur à explosion qui vont bouleverser le métier du sable et mettre fin à la longue histoire des lesteurs traditionnels. L'apparition de la benne monocâble à tête automatique, associée à une motopompe, va permettre d'extraire le sable directement au fond depuis le bateau au mouillage, de le charger mécaniquement tout en évacuant l'eau superflue. Fini le temps des bateaux lesteurs échoués sur les plages et des hommes chargeant le sable sec sur leur dos. A Saint Mandrier, la Clara, navicello acheté à Viareggio par Charles Rognone, l'Ondine de Paul Rognone, la Conception de Paul Aiguier, le Laisse-Dire et le Côte d'Azur des frères Davin reçoivent leurs premières bennes en 1936. C'est un autre métier qui commence, et marque la fin des saurraires (lesteurs).

Selon les demoiselles de l'époque, les saurraires sont reconnaissables à la bosse qu'ils ont sur l'épaule droite à force de porter leur panier de sable. « *Au bal, affirment-elles, dès que l'on posait la main sur l'épaule du cavalier on savait si c'était un lesteur.* »

Les lesteurs ont la réputation d'hommes très forts dotés d'une grande résistance, mais on les dit aussi excellents marins.

Echouer un bateau sur la plage, installer un chemin de planches reliant le bateau à la terre, charger à l'épaule 50 tonnes de sable à l'aide des couffes (paniers à quatre poignées), appareiller et, de la même manière, décharger sur un quai ou dans des tombereaux, tout cela requiert un grand savoir-faire. D'ailleurs le lestage n'est jamais confié aux forçats, une main d'œuvre qui est pourtant fréquemment affectée aux travaux de force, du moins jusqu'en 1875, date de la fermeture du bagne de Toulon.

Le lestage, qui se pratique sur les plages et les quais au vu des badauds, constitue pour ces derniers un spectacle haut en couleur. Le

costume particulier à la profession est comme une sorte d'uniforme : une grande chemise de forte toile obligatoirement portée par dessus le pantalon pour éviter que le sable n'y pénètre, une casquette bien vissée sur la tête, toujours pour se protéger du sable. Pas de chaussures: les saurraires travaillent nu-pieds afin de mieux s'assurer sur le planchon, où ils se déplacent toujours en courant, à la limite de l'équilibre. Nul ne s'étonnera qu'ils fassent d'excellents targaïres (jouteurs) et que la ville de Saint Mandrier leur doive de nombreuses victoires au début de ce siècle.

## En limite d'échouage

Les bateaux lesteurs de Saint Mandrier, de La Seyne et de Toulon mettent, selon les conditions météo, cinq heures à cinq heures et demie pour se rendre au Lavandou. Les appareillages se font donc de nuit vers une heure du matin. Par beau temps la traversée est un moment plutôt agréable, le travail ne commençant réellement que lorsque la plage est en vue.

« *Pour s'accoster à la plage à la limite de l'échouage, explique Dominique Davin, la technique était simple mais il fallait faire vite. Chacun savait ce qu'il avait à faire. On arrivait droit sur la plage, on carguait la mestre (grand voile latine), on mouillait un grappin sur l'arrière et on envoyait deux bouts à terre en pointe sur l'avant, un à bâbord, l'autre à tribord.* »

« *Sur l'arrière, on appelait ça le coup de fer. C'était un grappin équipé d'un orin - pour pouvoir l'arracher en tirant sur les pattes quand on repartait - et frappé d'une maille (aussière) de cent mètres de long. A trente ou vingt mètres de la plage, ça dépendait des fonds, on disait « Allez, envoie ! » et l'homme de l'arrière mouillait d'abord l'orin puis le grappin. Alors, on allait jusqu'à s'échouer sur la plage.* »

« *Sur l'avant, la planche était déjà moitié en dehors, il suffisait de la pousser et aussitôt deux hommes partaient à terre avec chacun une aussière, une sape (sorte de pelle-pioche) et un enclapadou, qui est un morceau de planche assez*

épaisse, de 50 centimètres de long et de 20 centimètres de large sur laquelle on allait frapper la maille. Sur la plage chaque homme creusait un trou pour y déposer son enclapadou; il le maintenait avec le pied et, avec la sape, il faisait un tas de sable dessus. On s'embossait comme ça sur la plage et ça ne bougeait pas. Un bout à terre de chaque côté et à l'extrémité de chaque bout un enclapadou. On appelait ça le point. On avait donc le coup de fer sur l'arrière et deux points pour tenir l'avant. »

« Une fois les aussières bien réglées, on commençait à charger. On ne reculait le bateau - on disait écarter le fond - que lorsqu'il commençait à toucher. Notre tartane, de 17 mètres de long, calait 1,70 mètre avec ses cinquante tonnes de charge. Par beau temps, quand la mer était plate et les eaux claires, il n'y avait pas de problème, on travaillait « juste pour juste ». Mais s'il y avait de la houle, il nous fallait garder au moins trente centimètres sous la quille. »

« Pour repartir, ça dépendait des plages. Au Lavandou il n'y avait pas de problème, on se déhalait sur le grappin et on prenait le vent. En revanche, quand on allait sur la plage de Pampelone, à Saint Tropez, c'était autre chose. Sept kilomètres de plage et pas du fond partout ! En arrivant, comme on était lège on passait sur le banc, mais pour sortir, il fallait chercher la loude (chenal), parce qu'une fois chargé, on ne pouvait plus passer sur le banc. Il nous fallait alors longer la plage à l'intérieur du banc et chercher une loude à cent ou deux cents mètres plus loin. On plaçait un homme sur le gaillard d'avant et c'est lui qui la signalait, il voyait ça au changement de couleur de l'eau. »

« Et puis ça dépendait des bateaux ; le Laisse Dire on ne pouvait jamais le charger complètement à la plage. On embarquait un maximum pour pouvoir sortir par la loude, mais il lui manquait toujours 10 à 15 centimètres pour être à bloc. Alors, on sortait et on revenait mouiller en face de l'endroit d'où on était parti, de l'autre côté du banc, et on finissait le chargement avec la chaloupette. C'était la barque que l'on appelait comme ça,

un grand canot avec un cul carré. On accostait la chaloupette contre le chevalet et la petite planche et on la chargeait à quatre doigts du plat bord. Puis, à la rame, on venait à couple du bateau; et on complétait le chargement. Parfois il fallait faire six à sept voyages avec le canot pour arriver à pleine charge. »

« En principe on ne restait jamais échoué. Et pour cela chacun avait ses astuces. M. Jouvenceau, qui possédait un ancien thonier calant énormément, commençait par charger normalement dans la cale, puis, quand il voyait qu'il n'y avait plus d'eau sous la quille, il chargeait sur un côté du pont en faisant gîter le bateau pour lui lever la quille. Il quittait ainsi la plage couché sur le coté et, une fois passé le banc, les hommes pelletaient le sable en pontée dans la cale. »

### En courant sur les planches

Une fois le bateau embossé il faut installer le chantier. C'est-à-dire mettre en place une passerelle de planches allant de l'étrave du bateau au sable sec de la plage afin de permettre aux porteurs de couffes de faire aisément la navette entre le bateau et la terre ferme. Ce chemin de bois est constitué de planches de 40 centimètres de large, reposant d'abord sur des chevalets de hauteur dégressive, puis posées à même la plage.

« On mettait les chevalets à la mer, précise Dominique Davin, puis on jetait une ou deux planches dessus suivant la distance. Ensuite on en posait une sur la plage pour pas se fatiguer les chevilles. Les quatre pieds des chevalets étaient amovibles. Pour les démonter, on avait une masse à bord, coupée dans un tronc d'arbre. Le premier homme descendait la table du chevalet, le suivant, les pattes. On commençait par le chevalet le plus haut, celui que l'on mettait le plus au large et ainsi de suite. Le premier chevalet faisait plus de deux mètres, on le tenait à bout de bras. Pour le mettre en place on était obligé de se mettre à la mer... alors l'hiver, vous pensez, c'était pas du plaisir. En principe trois chevalets suffisaient. Ensuite, on mettait la planche



maîtresse; elle faisait douze mètres et elle allait du bateau au premier chevalet. De là au deuxième chevalet on avait une deuxième planche de douze mètres et, pour aller à la plage on mettait le planquet, une planche de huit mètres. En général il fallait trente à quarante mètres de planches. Bien sûr; on avait avantage quand le sable était au bord; c'était pénible tout de même, mais moins que de courir sur le sable! Pour ça, Le Lavandou c'était une plage merveilleuse parce qu'il y avait du fond: avec un planquet ça suffisait, on s'embossait et on bougeait plus le bateau. »

Le chargement s'effectue entièrement à la main. Sur la plage, les sapeurs remplissent les couffes à l'aide de leur pelle-pioche, et les porteurs, le panier sur l'épaule, font le va-et-vient entre la plage et le bateau.

« On était cinq à bord et on faisait tout, raconte Dominique Davin, contrairement aux tropéziens qui prenaient des gabians (littéralement des goélands), des hommes de peine à la journée qu'ils embarquaient pour charger et décharger. Nous, c'était l'équipage, trois à charrier et deux sapeurs. Parfois, quand le temps était indécis, il y en avait quatre qui portaient et un qui remplissait; le dernier porteur remplissait son propre panier, et le sapeur resté sur la plage se chargeait de remplir en vitesse les quatre autres. »

« Il y avait trois sortes de couffe, la petite, la moyenne (dite seconde) qui faisait 70 Kg, et la grosse (dite première) qui permettait de charger environ 90 Kg. Celle-là, il n'y avait que nous, les gars de Saint Mandrier, à l'utiliser; pour les Tropéziens, la plus grande c'était la seconde. Et pourtant les « gabians » gagnaient bien leur vie. Mais quand vous leur donniez une grosse couffe, ils se vengeaient en donnant au passage un coup de panier sur la bitte d'amarrage, et pan ! ils lui défonçaient le cul ! Les couffes étaient fabriquées à Saint Tropez. On les commandait par six, six premières et six secondes et on essayait de les faire durer. Bien chargée une première pouvait arriver à 100 Kg. Pour la monter

à l'épaule, c'était une technique particulière facilitée par les quatre anses: celui qui portait prenait une anse et les deux sapeurs mettaient chacun une main sur une autre anse; au moment où ils levaient, le porteur mettait sa main libre au cul de la couffe pour se la guider et il passait son autre main sur la quatrième anse. C'était vite fait, en trois mouvements et hop ! à l'épaule ! Et on partait en courant. »

« Normalement, en trois heures, le chargement était fait. Mais quand on sentait le vent d'Ouest qui venait, on « allumait », on courrait un peu plus vite pour faire le plein en deux heures et demie, trois heures moins le quart. Quand le bateau était rendu à son « point de charge », on faisait l'arrimage : on descendait dans la cale et on tirait le moulon, la pyramide de sable qui s'était formée sous les panneaux au fur et à mesure du chargement. On tirait le sable à la main vers les lisses, pour le répartir sur toute la surface des cales ; on finissait à plat ventre ! Après on continuait à charger jusqu'à ras de l'hiloire et on mettait les panneaux de cale en place. »

« Pour décharger, c'était pareil. On faisait ça à la couffe, mais on utilisait la seconde, parce que cette fois, il fallait monter l'échelle de cale, et avec la première on aurait pas pu. C'était une échelle meunière dont les barreaux n'étaient espacés que de quinze centimètres, moins qu'un escalier. Deux hommes remplissaient les couffes et trois autres les portaient. Le bon sapeur, pour pas fatiguer les porteurs, tirait le sable pour toujours laisser la couffe au milieu de la cale, et il faisait en sorte qu'elle soit le moins bas possible. On montait l'échelle en courant et on la redescendait de même. »—

## Sables et graviers

Les sables et graviers extraits des côtes méditerranéennes sont utilisés de multiples façons. Comme ils entrent dans la composition des mortiers, ils sont d'abord très demandés par les entreprises de travaux publics et privés. Mais les propriétés abrasives de ces sédiments intéressent également d'autres secteurs d'activité. Ainsi une

délibération du conseil municipal de la Seyne, datée du 30 mai 1893, fait-elle état du mécontentement de la population occasionné par « l'enlèvement de sable que le Service de la Marine fait opérer sur l'isthme des Sablettes pour le ponçage des vaisseaux », en dépit d'une interdiction concernant cette zone datant de 1778.

Dominique Davin se souvient d'avoir servi un marbrier qui utilisait du sable pour épauler l'action de sa scie. « C'était du sable gris, fin comme du velours, précise-t-il. On allait le chercher à La Tripe. Il fallait une autorisation des Ponts et Chaussées; des fois ils donnaient un avis favorable, des fois non. La Tripe se situe à environ deux cents mètres dans l'Est du fort de Brégançon. Là, il fallait mettre quatre planches pour charger et encore, il nous arrivait de marcher dans l'eau pour prendre la première planche. On faisait trois à quatre chargements par an de ce sable-là et on le vendait le même prix que les autres. »

Néanmoins, le gros de la production de sable est dirigé vers les chantiers de construction. « Au début, rappelle Dominique Davin, on a fourni Porquerolles, pour la construction de la Grande Batterie, mais on livrait aussi à l'arsenal et au port Marchand à Toulon, ainsi qu'aux petits entrepreneurs de La Seyne. Dans ce port, c'était pour un revendeur de sable et de graviers. Le sable servait entre autres au pavage des rues. Il y avait aussi l'entreprise Cerruti, qui faisait des buses de béton, des agglomérés etc. On lui débarquait le sable au port marchand directement dans des charrettes. »

« On fournissait également du gravier, qui entrait dans la composition du béton, parce qu'à l'époque, les carrières n'existaient pas. Les clients des entreprises étaient très exigeants sur la qualité du gravier. On le prenait souvent au Lavandou, où le gravier était blanc veiné de rouge. Sauf quand un client voulait du gravier pour allées destiné aux villas ou aux cimetières, dans ce cas, on allait le charger à la plage de la Risse dont le gravier était blanc veiné de bleu. »

« On allait aussi à la belle plage des Favières, et au-delà, sur une petite plage de quinze à vingt mètres de long où l'on trouvait du beau gravier blanc, de vrais billes ! »

« Du temps de mon père, il nous arrivait aussi d'aller charger des petits galets gris à Sainte Marguerite, une toute petite plage d'une vingtaine de mètres, à l'Ouest-Nord-Ouest des falaises. »

« Mais le principal site d'extraction restait la plage du Lavandou, celle qui partait du port. A l'époque le port était minuscule, il y avait juste une petite digue et la plage s'étendait depuis le port jusqu'à la pointe du Gouron. La mairie du Lavandou nous faisait payer le sable 10 francs du mètre cube et nous, on le revendait 30 francs. Quand ça allait bien, comme au milieu des années trente, certains mois on se faisait ainsi 300 francs. Mais en fait, la mairie du Lavandou nous vendait du sable qui n'était pas à elle ! En principe on aurait dû charger au-dessus de la bande de onze mètres de large qui fait partie du domaine maritime ; mais nous, on se servait au plus près de la mer, et ce sable-là n'appartenait pas à la commune. »

### Les pirates de la côte

La corporation des lesteurs n'a jamais fait bon ménage avec l'administration. S'estimant brimés par la législation en vigueur, ils ne se privent pas de la bafouer, surtout pendant la période de grands travaux où la demande est très forte.

Le 18 décembre 1859, suite aux plaintes des propriétaires riverains et des pêcheurs locaux, et sous la pression du ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux Publics, le préfet du Var prend un arrêté réglementant l'extraction des sables et lests sur toutes les plages du littoral de l'arrondissement de Toulon. Ce texte définit avec une grande précision géographique les zones autorisées et celles qui ne le sont pas.

« Considérant qu'il est d'intérêt public de prohiber ou de régulariser l'enlèvement des sables et autres matériaux sur les points qui doivent être défendus contre l'envahissement de la mer, écrit le préfet, pour arriver à ce but, il est nécessaire de soumettre les extractions de sables, graviers, pierres et autres matériaux propres au lestage ou aux constructions, à un règlement général qui concilie les besoins du commerce et ceux des constructions publiques et privées tant avec les droits que l'Etat possède sur le rivage et sur les lais et relais de mer, qu'avec les intérêts de la navigation, de la pêche, ceux des divers services publics et enfin ceux des propriétés riveraines. »

Il est vrai que nombre de patrons lesteurs se soucient comme d'une guigne de l'intégrité des propriétés riveraines de leurs sites d'extraction. La protection du littoral est une notion moderne. Les procès-verbaux dressés par les douaniers, les gendarmes, les officiers de port ou les maires des communes littorales témoignent ainsi de nombreux conflits entre l'autorité et les lesteurs ; tel patron « n'a pas voulu cesser le chargement du bateau malgré les sommations des préposés. », tel autre « a présenté une autorisation périmée », tel autre « a refusé de présenter son rôle », sans parler des menaces et des insultes proférées par les contrevenants, dans des termes parfois si crus, que le rédacteur du procès-verbal se refuse à les consigner. »

Un courrier du maire de Bormes daté du 19 juillet 1879 et adressé au conseiller de préfecture résume bien l'état d'esprit qui règne alors dans la profession. « Les ruses et les moyens qu'emploient les bateaux lesteurs et la complaisance qu'accorde la Marine à leurs agissements rendent toute surveillance impossible, écrit l'édile. Si nous avons été assez heureux pour surprendre ces deux délinquants, nous avons l'espérance que le conseil de préfecture leur donnera une leçon un peu sévère. Ces hommes-là, Monsieur le Conseiller de Préfecture, qui ont tout pour eux, foulent aux pieds, chaque jour, les arrêtés préfectoraux et déversent par leurs manœuvres le ridicule sur l'administration locale. Venant charger la nuit, ils échelonnent, sur les hauteurs de la plage, des sentinelles qui les avertissent de l'arrivée des représentants de la force publique et déjouent toute

surveillance. Monsieur le Syndic des Gens de Mer qui pourrait surveiller ces gens là d'une manière efficace, laisse faire et se tait (peut-être ne fait il qu'obéir), mais nous, qui sommes un peu cause que les habitants du littoral sont venus à la République, nous qui, leur ayant dit que la République était un gouvernement de droit et de justice, nous avons pour premier devoir d'appeler sur les gens qui ravagent nos plages, qui portent chaque jour atteinte au principe de propriété et qui se jouent des arrêtés du préfet et de l'autorité, la sévérité des lois... »

Pourtant, comparées à la taxe à payer « entre les mains du receveur des Domaines », les amendes sont sévères. Ainsi, alors que l'autorisation d'extraction de 30 m<sup>3</sup> de sable ne coûte à cette époque que 7,50 francs, Jean César Giraud, patron du bateau lesteur N° 155 du quartier de La Seyne, se voit-il condamné une première fois, en juillet 1879, à une amende de 200 francs, et lors de sa première récidive, en janvier 1880, à 300 francs. En outre, chacun des quatre journaliers utilisés ce jour-là au chargement, sera condamné à 50 francs d'amende, et les deux marins du bateau lesteur à 16 francs.

Il faut bien sûr se garder de trop généraliser: certains patrons lesteurs, plus chanceux, mieux organisés, ou plus respectueux des règlements, n'apparaissent jamais dans la liste des contrevenants, qui compte en revanche beaucoup de multirécidivistes. Mais l'un des derniers représentants de la corporation nous a tout de même déclaré, avec une nuance de regrets et un brin de fierté : « En quelque sorte nous étions les derniers pirates de la côte ! »

## Le dernier lesteur

Né à Saint Mandrier le 21 Juin 1917, Dominique DAVIN, dit « Miou » appartient à une famille de saurraires. Père, frères, oncle, cousins, tous les hommes du clan exercent le même métier. La lignée est-elle ancienne? Dans les années 1850-1865 on trouve un Joseph Davin, lesteur à Saint Mandrier. Est-ce le grand-père

de Dominique? Il ne saurait l'affirmer. « *Je n'ai pas souvenir de mon grand père, avoue-t-il ; en ce temps-là on ne cherchait pas si loin.* »

Dès l'âge de onze ans et demi, Dominique embarque sur le Tsar de son père, une tartane de quinze mètres de longueur et de 22 à 23 tonnes de port en lourd. Mais il navigue « par dessus bord » car il n'a pas atteint l'âge légal de treize ans. C'est chose faite en 1930, année où il est inscrit comme mousse sur le rôle du Côte d'Azur. Un nouvel embarquement, officiel celui-là, sur le Tsar et, en 1935, le voici matelot du Laisse Dire, que son père vient de racheter à l'oncle de Saint-Tropez. Trois années de service national dans la Marine (1937 - 1940) permettent ensuite au jeune homme de se hisser jusqu'au grade de quartier maître bosco. Mais la carrière militaire ne l'attire guère et il revient à bord du Côte d'Azur, qu'il ne quittera qu'en 1950 pour le Stello Polare, une goélette, achetée avec ses frères à Viareggio et rebaptisée Henri-Angéline, des prénoms de leurs père et mère. Dominique est inscrit au rôle d'équipage comme matelot mécanicien.

Pendant 5 ans, les frères Davin vont encore « *faire le sable* », mais le métier est à l'agonie en raison de la concurrence des carrières et des transports routiers. Vient alors le moment de se recycler. L'un des frères de Miou avait toujours dit que, s'il devait changer de profession, il choisirait une activité « *où la marchandise s'embarque et se débarque toute seule* ».

Il tiendra sa promesse : en octobre 1955, les frères Davin, rachètent une pinasse d'Arcachon de 14 mètres et la transforment en transport de passagers. Avec cette unité, ils rouvrent la ligne régulière Saint-Mandrier - Toulon inexploitée depuis quatre ans.

Ainsi commence la carrière des Creux-Saint-Georges qui, durant près de trois décennies, vont assurer la navette entre les deux ports, quel que

soit le temps, ou les fêtes du calendrier. En 1958, Miou est reçu au brevet de capitaine et devient patron à bord des vedettes familiales. A la pinasse des débuts succèdent bientôt une ancienne chaloupe de sauvetage, puis un yacht ayant appartenu à un acteur de cinéma. A partir de 1960, les Creux-Saint-Georges seront des vedettes neuves construites spécifiquement pour le transport de passagers.

Après cette belle carrière maritime, Miou prend enfin sa retraite. Il vit aujourd'hui entouré de son épouse, de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. Les douleurs lancinantes consécutives à son ancien travail de lesteur ne l'empêchent pas de participer activement à la vie culturelle de Saint Mandrier ; au sein de l'association « Racines Mandréennes », où nul ne saurait faire l'anchoïade mieux que lui.

### Sources et remerciements :

- Archives Départementales de Draguignan.
- Service historique de la Marine à Toulon.
- Mlle Adeline Luminet et les Archives Municipales de La Seyne sur mer.
- Mme Gisèle Argensse et son ouvrage : « Saint Mandrier Terre d'Accueil ».
- Pour son témoignage et sa patience, M. Dominique Davin.

*Cette étude a fait l'objet d'une première publication, accompagnée d'une importante illustration, dans la revue « Le Chasse Marée » N° 127*

**M. Bertonèche poursuit ses recherches sur les anciens métiers de la mer et en particulier sur les anciens ateliers de constructions de navires en bois. Il recherche pour cette étude des témoignages et des documents.**

**Vous pouvez prendre contact avec lui :**

**M. Patrick Bertonèche**

**Tél. : 04 94 07 58 51**

96, rue Bernard Bas Les Playes  
83140 Six-Fours

**Fernand NICOLAS**

*Cette communication est tirée  
d'un travail universitaire,  
un Diplôme d'Etudes Approfondies  
effectué sous la direction  
du Professeur Pomponi.*

La population d'une ville comme La Seyne, ou Toulon est constituée de différents apports : étrangers et français. Ce que nous avons voulu étudier c'est **le début de la migration de masse des Corses à Toulon**. Notre intention a été de mener la double enquête nécessaire, aux deux bouts de la chaîne migratoire : en Corse et à Toulon.

Les limites chronologiques ont été fixées par le sujet. Quand commença cette migration de masse des Corses à Toulon ? Elle correspond au dernier tiers du XIX<sup>ème</sup> siècle. A quel moment pouvons-nous dire qu'une étape est accomplie ? Nous avons fait des recherches jusqu'en 1905, moment où se tient à Corte un meeting des « régionalistes » corses et auquel participe le Syndicat des Intérêts Corses de Toulon.

Trois grandes questions vont être présentées.

- Pourquoi y a-t-il des Corses à Toulon en cette fin du XIX<sup>ème</sup> siècle ?
- Quels métiers font-ils et où se sont-ils installés ?
- Enfin quelles sont les activités sociales et politiques des Corses à Toulon ?

Seule la première question va être complètement développée. Les deux autres parties ne vont être que très succinctement évoquées. Elles pourront peut-être faire l'objet d'autres communications.

Quand on pose la question centrale de notre première partie : « Pourquoi des Corses à Toulon ? », trois autres interrogations apparaissent :

- Quelle est l'importance de cette migration et quand commence-t-elle ?
- Pourquoi les Corses quittent-ils leur île ?
- Comment se fait-il qu'ils viennent à Toulon ?

## Importance des Corses à Toulon

En 1891, 3471 Corses sont recensés à Toulon pour une population de 77 747 habitants. Les Corses représentent près de 5 % de la population totale.

La population corse augmente, alors que la population totale de Toulon diminue de 1861 à 1882 ; le nombre de Corses augmente encore quand la population toulonnaise stagne de 1872 à 1876 ; enfin, quand la population municipale démarre à nouveau, en 1876, les Corses contribuent à cette progression.

A quelle date se situe le début de cette « migration de masse ». En considérant les villages corses représentés à Toulon, à l'aide des registres d'état civil, nous obtenons les renseignements suivants :

1861 :	9 villages et villes sont concernés,
1872 :	27 villages et villes,
1881 :	57 villages et villes,
1890 :	85 villages et villes.

C'est entre 1872 et 1881 que l'on pourrait situer le « démarrage » de cette migration de masse.

Toutefois, les « régions » corses ne « démarrent » pas toutes au même moment. Quels sont alors les « pionniers » de cette migration à Toulon ?

Dès 1861, et encore en 1872, c'est la Balagne qui envoie les premiers Corses de cette migration, ainsi que Bastia. Puis, en 1881, la Castagniccia, la Balagne et Bastia.

En 1890, (voir annexe 1) nous avons le classement suivant :

La Région Bastiaise et la Castagniccia envoient 32 % des Corses de Toulon

La Région cortenaise, 22 %,

La Balagne, 18 %.

L'En-deçà-des Monts, (l'actuelle Corse du Nord) représente donc 72 %.

La Région ajaccienne, 24 % (essentiellement les Deux Soner)

Le Sartenais 4 %.

L'Au-delà-des Monts (l'actuelle Corse du Sud) arrive à 28 %.

Globalement, c'est donc l'En-deçà-des Monts qui est largement représenté à Toulon, avec 72 % des migrants.

Et si l'on étudie l'origine des Corses à l'Arsenal en 1890-91, à l'aide des registres matricules des ouvriers, on obtient un classement identique.

### **Deuxième interrogation majeure: Pourquoi les Corses quittent-ils leur île ?**

L'importance de cet exil diffère selon l'espace et le temps. Il s'exprime d'une manière générale par une « diminution des densités ».

Les aires atteintes par le surpeuplement relatif, dès le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle et qui envoient de forts contingents de Corses à Toulon, sont associées au genre de vie sédentaire, appuyé sur la céréaliculture et l'arboriculture : olivier en Balagne, châtaignier en Castagniccia. Ce sont surtout les régions de l'En-deçà-des Monts : sur les pentes et les coteaux et dans la moyenne montagne schisteuse.

L'arrivée des Corses à Toulon, venant de différentes régions, s'inscrit dans le dépeuplement général de l'île, cette « hémorragie massive ».

Effectivement, durant la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, une démographie dynamique se maintient en Corse et l'agriculture, semi-autarcique, avait progressé, donc il n'y avait pas de dépeuplement et pas de migration corse à Toulon.

C'est au cours du dernier tiers du XIX<sup>ème</sup> siècle que la crise économique affecte une Corse essentiellement agricole.

Cette crise se traduit par le recul des emblavures, premier secteur touché, à cause de l'arrivée des farines venues du continent. On passe de 74 000 ha en 1873 à 35 000 ha en 1885 : un décrochement rapide et net se produit entre 1880 et 1885, dates de la migration en masse des Corses à Toulon.

Le deuxième secteur de la production vivrière affecté par la crise, est la châtaigneraie. L'exploitation du châtaignier est menacée : « l'arbre à pain » devient l'arbre à planches et sert à l'industrie du tanin. Et on comprend mieux la présence de Corses de la Castagniccia à Toulon, dès le début de la migration.

On note également une crise des cultures spéculatives: vignes et olivier, notamment en Balagne, et de même mûrier et cédrat.

En fait, il s'agit d'une crise économique qui affecte toute l'agriculture et qui ébranle aussi le commerce et l'artisanat. De plus, les rares initiatives industrielles ont été tuées dans l'œuf. C'est que la Corse n'est pas touchée par la révolution industrielle née de la vapeur, de l'investissement massif des capitaux et de la concentration de la main-d'œuvre, tout comme du perfectionnement des moyens de transports. En outre, cette crise est liée à l'archaïsme des structures : petite propriété, parcellisation excessive de la propriété lors des partages et baisse record de la valeur locative des biens fonciers. Enfin, on constate l'absence de l'aide de l'Etat pour le développement de la Corse.

Face à cette crise économique qui touche largement la Corse en cette fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, des Corses sont contraints de s'exiler, essentiellement dans les Bouches du Rhône et dans les départements du midi.

### Troisième question que nous nous posons alors : Pourquoi les Corses viennent-ils à Toulon ?

Dans quel contexte démographique toulonnais les Corses vont ils s'insérer ?

La croissance démographique toulonnaise ne résulte pas d'un excédent des naissances sur les décès. Si la natalité toulonnaise est parfois supérieure à la moyenne nationale, la mortalité l'emporte.

La croissance de la population de Toulon « ne se soutient que grâce à l'apport continu d'éléments sans cesse empruntés au dehors ». Ce sont des étrangers, essentiellement des Italiens : près de 10 % de la population. Mais plus encore, ce qui permet l'accroissement de la population, ce sont les personnes venant d'autres communes du Var (16 % de la population) et surtout d'autres départements français (41 %).

En 1891, nous avons les renseignements suivants :

Nés à Toulon :	43 %
Nés dans les communes du Var :	16 %
Total nés dans le Var :	59 %
Nés dans d'autres départements :	41 %

Les Toulonnais sont donc minoritaires et les Varois, à peine plus de la moitié. Ce qui viennent d'autres départements, 28 000 personnes, sont aussi nombreux que les Toulonnais. Et les Corses représentent le huitième de cette population.

On sait que la croissance de Toulon est liée à un besoin de main d'œuvre, au développement économique de la région toulonnaise et de Toulon.

Dans la rade, la spécificité de La Seyne est la construction navale pour les marines étrangères et pour la marine marchande avec une main d'œuvre largement étrangère, pour la moitié essentiellement des Italiens.

Toulon, c'est l'Arsenal et la Marine, avec une main d'œuvre française.

En 1891, date clé pour notre étude, l'Arsenal fait vivre 35 % de la population (24 094 personnes) et la Marine 20 % (13 850 personnes).

L'arrivée des Corses à Toulon correspond à ce besoin de personnel pour la Marine et plus encore pour l'Arsenal.

#### Quelques remarques concernant la situation des Corses à Toulon

##### les métiers exercés par les Corses:

Dès 1881 et en 1890 (voir annexe 2) :

50 % des Corses travaillent à l'Arsenal,

30 % sont dans la Marine.

Il faudrait ajouter 7 % des Corses qui sont employés aux Douanes.

Donc 87 %, près de 90 %, des Corses ont un emploi que l'on peut qualifier de sûr, qui semble préserver l'avenir. Ils sont surtout ouvriers à l'Arsenal et c'est là un trait original de la migration corse à Toulon.

Les Corses vivent dans **des rues ouvrières**, en cherchant la compagnie des compatriotes. Loin de leur village, ils vont devoir travailler et habiter dans une ville à la fois hospitalière - même si elle est insalubre - puisqu'elle leur fournit le travail et les revenus qui leur faisaient défaut en Corse, mais aussi insolite, car à Toulon on est loin des activités et de modes des vie du village. Comment vont ils pouvoir s'adapter ?

**Une réponse à ce besoin d'adaptation** se trouve dans la présence de Corses dans les associations toulonnaises et la création de nombreux cercles et Sociétés de Secours Mutualistes.

Si l'on étudie les associations corses, (voir annexe 3) les noms que portent les cercles corses au fil des années sont significatifs. Certains prêchent l'union et la fraternité des Corses exilés à Toulon : Union Corse, La Fraternité, les Frères Corses, Société Fraternelle et Humanitaire des Corses à Toulon. D'autres ont le mot Corse dans leur intitulé : Avenir de la Corse, Progrès de la

Corse, Corses indépendants, Cercle National des Montagnards Corses, Frères Corses, Société Fraternelle et Humanitaire des Corses de Toulon, le Cymos. En somme, on est Corse, frères, pour l'avenir, le progrès et aussi national et indépendant... On imagine facilement toute la charge affective et idéologique qui préside aux choix de tels noms de Cercles.

De nombreux cercles portent des noms de Corses prestigieux. Ce sont des hommes de révolte, des chefs militaires. Les membres de tels Cercles sauront-ils être dignes d'hommes chargés de tant de gloire ?

Les dirigeants de ces Cercles et de ces sociétés de Secours Mutuel, Bonapartistes ou Républicains seront bien souvent d'éminentes personnalités: des militaires en retraite ou des professeurs. Les membres fondateurs sont eux, des ouvriers de l' Arsenal ; ce qui est logique puisque la majorité des Corses travaillent à l' Arsenal.

Les sièges des sociétés quadrillent la ville. On en trouve au Mourillon (Sampiro Corso), dans le centre-ville (l'Union Corse, l'Avenir de la Corse) et plus encore au Pont du Las (Paoli, Progrès de la Corse, Abbatucci, le Cymos, Cercle des Corses Socialistes du Pont du Las). Cela montre que dans certains quartiers les Corses sont nombreux, mais aussi, qu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, ils ont investi l'ensemble de la ville, la ville ouvrière bien sûr et non pas la ville bourgeoise.

Le campanilisme sera plus tardif, quand les Corses seront plus nombreux. On est de Calvi : Société du Secours Mutuel la Calvaise 1900, Cercle socialiste de l'arrondissement de Calvi (Toulon 1905) ou de Bastia : Société du Secours Mutuel la Bastiaise 1907. Ou encore on est d'un quartier de Toulon, bien spécifique, où se trouvent de nombreux Corses, mais aussi Corse et Socialiste : c'est le Cercle des Corses Socialistes du Pont du Las. A la fois on s'assimile

(socialiste) et on se différencie (Corse) et si on est Corse de Toulon, on n'en est pas moins du Pont du Las !

Dans les Sociétés Corses ou non Corses, les Corses de Toulon vont aussi participer à la vie associative, sociale et politique de cette ville et aussi à la vie politique Corse. Cela procède du double sentiment d'intégration et de différenciation qui est classique dans le phénomène migratoire. Ce qui est original chez les Corses de Toulon, c'est l'intensité de ces attitudes et cette volonté d'intervenir au niveau politique en Corse et à Toulon, et ce sentiment d'appartenance à une « petite patrie », dont on se sent malheureusement éloigné et dont on souhaite ardemment le développement.



## Communes et cantons de Corse - 1890

- En Corse, les cantons ne prennent pas toujours le nom de leur chef-lieu  
Vico : Chef-lieu de canton,  
LES DEUX-SORRU : nom de canton



### Métiers - Evolution



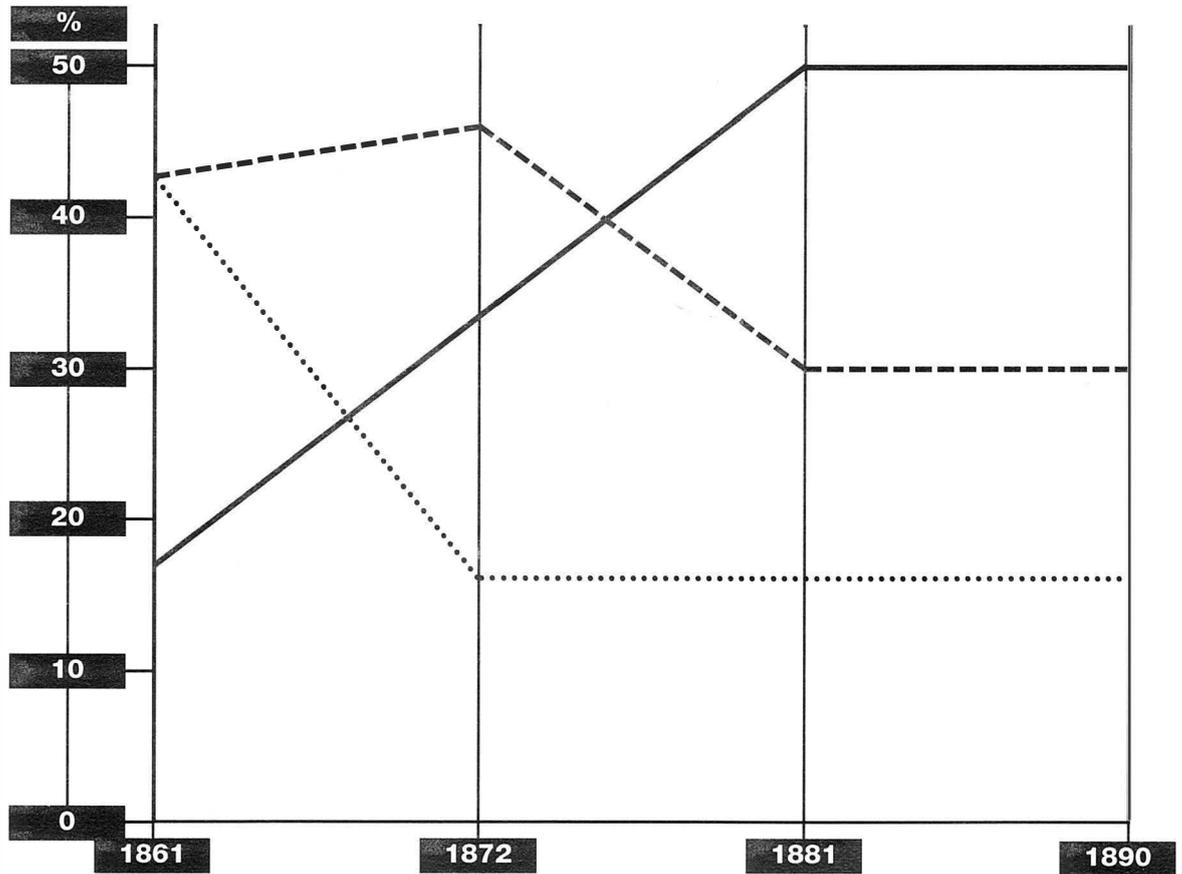
au moins 4 naissances  
de père corse

7 : naissance du canton

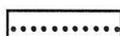
Echelle : 0 10 20 km



Répartition des corses entre les métiers  
de l'Arsenal  
la Marine  
et Divers



*Métiers - Evolution*

-  Arsenal
-  Marine
-  Divers

## *Chronologie de la fondation des Cercles (C.), des sociétés (S.), des sociétés de Secours Mutuels (S.S.M.) Corses, à Toulon*

années	
1883	→ C. SAMPIERO CORSO - C. Union Corse - C. PAOLI
4	→ Avenir de la Corse
5	
6	
7	→ Progrès de la Corse
8	
9	→ C. Corses Indépendants - C. de la Fraternité
1890	→ C. National
1	
2	→ C. du 4 septembre
3	→ C. ABBATUCCI
4	→ C. Les frères Corses
5	
6	→ S. Fraternelle et humanitaire des Corses de Toulon
7	
8	
9	→ S. Epargne La Cynos
1900	→ C. SAMBUCUCCIO
1	→ S.S.M. La Calvaise
2	
3	
4	
5	→ C. Cynos - C. Fraternité - C. Frères Corses - C. Socia Révolutionnaire - Socialiste A. Calvi - C. Corses - S.pont du Las
6	
7	→ S.S.M. La Bastiaise

### Jacques GIRAULT

A La Seyne, commune la plus ouvrière du Var, l'emploi ouvrier dépend de l'Arsenal maritime de Toulon et des chantiers navals<sup>1</sup>. Ces deux activités sont entourées de sous-traitants qui retiennent d'autres contingents ouvriers. Point commun, toutes ces activités restent suspendues pour l'essentiel aux commandes de l'État. Le patronat diffère naturellement, plus anonyme pour l'Arsenal, mieux identifiable pour les Forges et chantiers de la Méditerranée.

Ces ouvriers se côtoient dans l'espace de l'usine, terrain surtout de l'activité syndicale. Ils habitent aussi la commune et là peut se dégager l'action plus politique. En ville même, les ouvriers perdent des positions alors qu'ils en gagnent à la périphérie où ils représentent la moitié de la population active masculine dans les années 1930.

Parmi eux, se dégagent des militants de diverses natures, depuis le simple collecteur de cotisations jusqu'au dirigeant syndical, comme Albert Coste ou Louis Puccini ou l'adjoint au maire, souvent d'origine ouvrière, depuis Albert Lamarque jusqu'à Maurice Paul en passant par Léon Mary ou Philippe Giovannini. C'est le but du **Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français** d'établir leurs itinéraires, en associant le plus souvent, données des archives, et témoignages des militants ou de leurs familles.

La présence étrangère, tout particulièrement en milieu ouvrier, culmine en 1921 où près d'un recensé sur quatre est étranger. Dans la population ouvrière de la ville, les femmes

<sup>1</sup> Nous renvoyons à la partie publiée de notre thèse de doctorat d'État, *Le Var rouge. Les Varois et le socialisme depuis la fin de la première guerre mondiale jusqu'au milieu des années 1930*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1995, 961p.

comptent peu à la différence des étrangers ou des naturalisés. Au centre-ville, les ouvriers français dominant, mais leur pourcentage baisse ; mieux répartis dans les quartiers proches, les ouvriers étrangers s'accroissent pour diminuer ensuite. Des quartiers comme les Mouissèques et Saint-Antoine, sont avant tout ouvriers et étrangers.

### Types d'employeurs, types d'ouvriers

**1** La majorité des ouvriers seynois travaillent aux Forges et Chantiers de la Méditerranée. Leur proportion ne cesse de baisser (alors que plus de trois ouvriers seynois sur quatre y travaillent en 1911, il n'en reste qu'un peu plus d'un sur deux en 1931). Les Français, amplement majoritaires, doivent compter avec les ouvriers étrangers en nombre croissant. Mais à partir des années 1930, ces derniers reculent du fait des naturalisations et des congédiements d'ouvriers étrangers engagés sur contrats précaires, premières victimes des suppressions d'emplois. Cette présence étrangère, facteur d'expansion, devient la victime désignée quand la récession s'annonce, main-d'œuvre d'autant plus malléable qu'elle garde le silence par obligation.

Les ouvriers habitant La Seyne ne suffisent plus à couvrir les besoins de l'entreprise, et commencent à apparaître les résidents de Six-Fours surtout, d'Ollioules un peu, de Toulon dans une proportion variable.

Les chantiers règlent la vie de la cité. Devant les menaces sur l'emploi, des travailleurs préfèrent chercher des débouchés vers l'Arsenal de Toulon même s'il faut gagner moins. Le mouvement s'accroît à la fin des années 1920 et dans les années 1930. Le cheminement inverse demeure exceptionnel.

La stabilité d'ensemble de la main-d'œuvre ne doit pas faire oublier des fluctuations

qui attirent des travailleurs venus d'autres régions. Ainsi Léon Mary, natif de la Loire inférieure, après son service militaire dans la Marine nationale à Lorient, devient ajusteur à l'usine des torpilles de Saint-Tropez. Il entra comme ouvrier serrurier aux Forges et chantiers de la Méditerranée en 1932. De même des ouvriers seynois français ou étrangers quittent temporairement la région pour une embauche marseillaise ou plus lointaine, à Paris souvent.

Ces fluctuations ne doivent pas masquer l'essentiel : l'ouvrier seynois passe souvent sa vie laborieuse dans une seule entreprise; mais les militants peuvent connaître d'autres embauches, en raison de la répression. Les ripostes patronales visent moins les étrangers puisque seuls les Français acceptent de prendre la direction des organisations: ainsi le Corse Jacques Casanova, ouvrier riveur aux FCM, secrétaire du syndicat CGTU, se trouve révoqué au début 1935. Secrétaire du comité local des chômeurs, secrétaire adjoint de la Bourse du Travail, réembauché aux chantiers sous le Front populaire, il s'engage dans les Brigades internationales et trouve peu après la mort. Mais, cette présence française aux postes responsables ne signifie pas absence de militantisme en milieu ouvrier étranger où la clandestinité devient la règle.

**2** L'emploi d'ouvriers seynois à l'Arsenal maritime de Toulon quadruple entre 1911 et 1931 (1 600 ouvriers d'État).

Chaque jour, ils se déplacent vers Toulon par divers moyens : la marche, le bateau à vapeur de la ligne régulière, la bicyclette, le tramway, l'autobus qui commence avec les premières voitures de la compagnie Étoile lancée notamment par un ancien militant syndicaliste de l'Arsenal, Mazan.

Après avoir régulièrement progressé jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale (8 000 salariés en 1914, 20 000 à la fin de la

guerre), les effectifs ouvriers de l'Arsenal baissent dans les années 1920 (6 000 salariés au milieu des années 1920), pour remonter par la suite : 8 000 environ en 1936, avant une nouvelle dilatation à la suite de l'application de la loi des 40 heures et pour répondre aux besoins de la préparation au futur conflit. Une nouvelle compression pendant la Deuxième Guerre mondiale précède une dilatation, liée à la reconstruction du potentiel.

Les ouvriers d'État dépendent du statut d'avril 1920, et fait qui intéresse La Seyne, son principal négociateur fut le dirigeant syndical d'alors, Albert Lamarque, qui habite La Seyne. L'ouvrier perd sa dépendance militaire antérieure, mais cette dépendance demeure dans les mémoires ! Il peut être licencié pour des raisons économiques ou disciplinaires, mais gagne le droit de grève, un nouveau mode de rémunération où apparaît la notion de salaire régional et de retraite. A ses côtés, subsiste l'ouvrier « temporaire » ou « en régie » embauché pour un travail exceptionnel.

Pour l'établissement du salaire, l'élection régulière d'une commission locale des salaires oppose syndicalistes « réformistes » CGT et « révolutionnaires » CGTU. Au début des années 1930, ces derniers l'emportent et ils s'entendent avec les « réformistes ». Dans ces conditions, un Seynois Baptistin Coste est élu aux côtés de Jean Bartolini. Fils d'un chaudronnier en fer, tour à tour à l'Arsenal et aux chantiers, il travaille comme ouvrier tôlier dans l'atelier de la Grosse chaudronnerie. Époux d'une chapelière de la rue Franchipani, elle-même militante socialiste SFIO, conseiller municipal socialiste SFIO depuis 1925, il participe à de nombreuses actions communes aux organisations du Front populaire.

Parmi les apprentis, recrutés par concours, les enfants des personnels de la Marine et de l'Arsenal, bénéficiant de points de majoration, sont plus nombreux. Souvent, les jeunes Seynois préparent le concours dans les

classes techniques de l'école pratique de commerce et d'industrie Martini, avec ceux qui entrent au centre d'apprentissage des chantiers.

En dépit d'un appareil répressif à l'Arsenal, la vie syndicale peut se développer à la différence des chantiers navals de La Seyne où, depuis la grande grève de 1919, toute velléité syndicale est sanctionnée. La certitude de pratiquer des salaires plus élevés explique notamment le raidissement patronal aux Forges et Chantiers de la Méditerranée et les nombreuses sanctions contre les dirigeants syndicalistes à la fin de 1938.

### **3 D'autres entreprises attirent les travailleurs.**

Une vingtaine d'ateliers (ajustage, mécanique, tôlerie, constructions métalliques, serrurerie, décolletage, forge, chaudronnerie) se répartissent sur tout le territoire communal. Les effectifs globaux de ce secteur varient de 150 à 200 ouvriers. A ces sous-traitants des chantiers, s'ajoutent périodiquement les emplois précaires créés par des entreprises extérieures à la ville ayant soumissionné un type de travail sur les bateaux en réparation ou en construction. Ces mouvements d'embauche et de débauchage suivent en général les propres besoins des chantiers. D'autres entreprises, enfin, retiennent les ouvriers seynoïses : l'usine des câbles, les chantiers de constructions navales et l'entrepôt d'essence du Bois Sacré, les chantiers de démolition. Sans compter les nombreux artisans en tous genres qui emploient quelques compagnons, notamment dans le bâtiment.

## **Les militants ouvriers**

Militer, c'est, pour un ouvrier, agir sur ces terrains privilégiés avec des tendances à faire coexister plusieurs militances. Le pire serait d'établir une typologie en opposant militantisme syndical et militantisme politique. Il nous faut pourtant partir des terrains pour une action militante. D'où cette séparation imposée entre l'entreprise et la cité.

Très tôt dans la région toulonnaise qui regroupe l'essentiel des forces syndicales se pose la question des liens avec les forces politiques, pas toujours socialistes, et avec les milieux anarchistes. Des types de militantisme se dégagent et traversent la vie militante varoise et seynoïse. Soit le militant syndical est attiré par la politique, soit il fréquente les anarchistes, peu nombreux certes, mais influents. Il reste peu de place pour la diffusion d'un syndicalisme révolutionnaire ou d'un réformisme social.

## **A - L'entreprise**

On mesure la combativité ouvrière, fruit du militantisme, par deux indices, les actions syndicales et les actions de grèves.

**La présence syndicale** constitue un indice sûr d'une conscience ouvrière. Dans les années 1910, les syndicats seynoïses apparaissent régulièrement représentés. La Bourse du travail inaugurée en 1903 se renforce après la réorganisation syndicale aux chantiers navals qui remplace les syndicats de métiers par un syndicat unique des ouvriers en constructions navales en 1910.

Un conflit se développe dans le syndicalisme varois. L'opposition durable entre les Bourses du Travail de Toulon et de La Seyne traduisent des conceptions d'actions éloignées. Les rapports avec la politique amènent la diversité des comportements, débouchant sur un fort particularisme des militants seynoïses. Cette situation retarde la naissance de l'Union départementale des chambres syndicales du Var en 1913. L'élection du seynoïse Ernest Sabbatini au bureau de l'UD traduit l'importance du mouvement syndical dans la ville. Sabbatini, né dans la province de Pérouse en Italie, devient ouvrier perceur aux FCM en 1907. Secrétaire du syndicat, renvoyé de l'entreprise lors d'une grève en 1910, il occupe la responsabilité de secrétaire général de la Bourse du Travail. Il organise en 1913 le congrès de La Seyne où naît

l'Union départementale CGT. Pendant la longue grève de 1919, lors des assemblées générales, il assure la traduction des discours pour les nombreux travailleurs italiens. Peu après, il aide des anciens ouvriers des chantiers à constituer une coopérative de production. Resté secrétaire de la Bourse, membre de la CGT, il participe à toute la vie syndicale locale jusqu'au Front populaire.

Les chantiers navals connaissent au début du siècle de fortes poussées grévistes :

- **La grève de 41 jours, en mars-avril 1898**, à propos de la nouvelle caisse patronale de secours, échoue. Le syndicat en sort affaibli et divisé. Des grévistes sont licenciés dont le futur secrétaire de la Bourse du Travail de Toulon, Doria. Cet échec marque pour longtemps la ville et la mémoire ouvrière.

- L'organisation syndicale renforcée soutient une nouvelle **grève de 37 jours, en octobre-novembre 1910**, des ouvriers chanfreineurs, riveurs, tourneurs pour de meilleures rémunérations. Les chantiers sont bloqués. La direction refuse tout arbitrage. Finalement, de petites augmentations sont accordées en fonction du mérite. Ces luttes contribuent au renforcement syndical. Les chantiers, après une longue atonie, redeviennent le point fort des organisations locales.

Au début de la Première Guerre mondiale, les responsables syndicalistes seynois participent à l'effort national; ainsi aux chantiers navals, ils acceptent l'amputation des salaires pour aider les familles de mobilisés. Avec la dégradation des conditions de vie, la cherté des prix, les premières actions revendicatives commencent aussi bien à l'Arsenal maritime qu'aux chantiers. Dans l'immédiat après-guerre, la syndicalisation se développe avec des cadres plus jeunes et plus impatientes. **Le Premier mai 1919**, comme dans la plupart des centres ouvriers du pays, les manifestations atteignent un niveau inédit.

Ainsi aux chantiers navals, 143 personnes ne chôment pas, dont les ingénieurs. Les travailleurs chinois sont consignés et le marché quotidien « est complètement déserté » par les revendeurs.

Dans le syndicat de l'Arsenal, des affrontements internes se produisent et lors d'un meeting de soutien aux grévistes des chantiers navals, à Toulon, le dirigeant syndical seynois Orsini s'exclame, selon le rapport de police,

*« Il faut être syndicaliste en même temps que révolutionnaire. On nous appelle Bolchevistes ! Oui, je suis Bolcheviste ! Si j'avais le temps, j'expliquerais ce que c'est qu'être bolcheviste. »*

La coïncidence avec des mouvements dans la Marine fait craindre aux autorités une contagion révolutionnaire. L'appareil répressif se renforce. **La grève des ouvriers des chantiers navals se déroule du 10 juin au 28 juillet**, avec une période de lock-out du 30 juin au 16 juillet. Le syndicat a eu, pendant les cinq années de guerre, une action coopérante avec les pouvoirs publics et la direction. Au sortir de la guerre, il prend la tête du mouvement revendicatif pour obtenir des augmentations de salaires, mouvement d'autant plus fort que pendant la guerre, des ouvriers d'autres régions ont été affectés spéciaux dans l'entreprise. Mais le mouvement échoue pour diverses raisons tenant autant aux orientations du syndicalisme, qu'à la répression patronale et gouvernementale. En dépit du soutien de la ville, symbolisé par le décès du maire Baptistin Paul, en délégation à Paris, la défaite ouvrière rend impossible toute action revendicative aux chantiers jusqu'à la fin des années 1930.

Très tôt, le terrain mutualiste et coopératif, en relation avec le syndicalisme, semble privilégié. Domine alors l'organisation, sous la surveillance d'un patronat de choc, de la protection sociale, symbolisée par la caisse de secours. Ainsi Léon Mary, devenu secrétaire du syndicat CGT, représente les ouvriers à la Caisse de secours des FCM.

## B - L'action citoyenne

Agir dans la cité revient aux Français et parmi eux essentiellement aux hommes. Mais on peut gagner l'action citoyenne par l'acquisition de la nationalité française ou du droit de vote comme pour les femmes après la deuxième guerre mondiale.

Dans les années 1930, plus de la moitié des électeurs occupent un emploi industriel à La Seyne avec 60 % d'ouvriers parmi les natifs de l'étranger. Globalement 40 % des électeurs sont natifs de la commune et parmi eux, une majorité d'ouvriers qui sont majoritaires aussi parmi les natifs de Bouches du Rhône.

Cet électorat plus ouvrier, à forte origine étrangère sert de terrain à la précoce implantation socialiste et l'ample succès, en 1936 du Parti communiste et du Front populaire, préparant les succès communistes de l'après-guerre.

Tout se passe comme si le monde ouvrier seynois tendait à se replier sur lui-même, comme en témoignent les mariages. Son encadrement vient pour une bonne part des apports extérieurs. Il résulte de cette endogamie des difficultés pour s'assimiler, pour entretenir des rapports avec l'autre. La conséquence pour les autochtones, réside dans les faibles perspectives pour obtenir une réelle promotion sur place. L'emploi industriel (chantiers d'abord, Arsenal ensuite) constitue le débouché annoncé pour le jeune fils d'ouvrier après l'École pratique d'industrie Martini.

Dans les chantiers navals, comme dans la ville, du niveau des salaires et de l'emploi découlent des indices de bonne santé. Les commandes de l'État, pour la Marine nationale, servent de régulateur. Quand les commandes arrivent, toute la ville s'en ressent. Une grande solidarité fait vivre au même rythme que les chantiers, poumons de la cité industrielle. Et l'intervention de la municipalité se produit. Le

symbole tragique de cette communion se révèle lors du décès du maire, en délégation à Paris, pendant la longue grève de 1919. Au début des années 1960, le maire prend la tête des manifestations des ouvriers des chantiers. S'ajoute alors un rôle actif du clergé catholique et l'évêque participe à la protestation. Dans le même temps, des expériences de travail en commun de militants catholiques aux côtés des communistes aussi bien dans le syndicalisme que dans la gestion municipale portent leurs fruits. Toutefois il faut attendre 1995 pour voir un ancien ouvrier des chantiers, Maurice Paul, parvenir au poste de maire !

Au lendemain de la 1<sup>ère</sup> guerre mondiale, les électeurs seynois mettent en place une municipalité de gauche à domination socialiste SFIO où le premier adjoint, l'ancien syndicaliste de l'Arsenal, Albert Lamarque accomplit l'essentiel du travail. Parmi les conseils municipaux qui se succèdent jusqu'à la deuxième Guerre mondiale, la progression ouvrière se produit, mais essentiellement composée de salariés de l'Arsenal, ainsi Pierre Pauto. Originaire des Alpes maritimes, il travaille à la Pyrotechnie. Syndicaliste et socialiste SFIO, conseiller municipal depuis 1935, il part combattre aux côtés des Républicains espagnols.

Aux diverses élections, la gauche renforce son influence, le Parti socialiste SFIO certes, mais surtout le communisme jusqu'à la victoire aux élections législatives partielles de 1935 de l'ouvrier de l'Arsenal Bartolini. Une différence parmi les militants apparaît. Alors que les ouvriers de l'Arsenal demeurent partisans des socialistes SFIO, ainsi Jean-Baptiste Coste, les Italiens, même après leur naturalisation, plus nombreux aux chantiers, constituent le noyau dur du communisme rendant plus difficile la pénétration en profondeur de l'idéologie révolutionnaire en milieu ouvrier. Il en reste une tendance, jugée anarcho-syndicaliste,

vivace parmi les travailleurs des chantiers, souvent notée après 1945. Y échappent pourtant des militants d'origine italienne aux itinéraires complexes, ainsi Louis Puccini. Né dans la province de Pise, il vient à La Seyne en 1923 où son père, trésorier de la section socialiste italienne, occupe divers emplois. Ses parents veulent qu'il accomplisse de bonnes études et il fréquente l'École primaire supérieure Martini jusqu'en troisième. Il occupe divers emplois avant d'entrer aux Chantiers en 1942. Il adhère alors au Parti communiste, devient l'un des dirigeants du syndicat et participe à la direction des actions ouvrières de l'entreprise jusqu'à la Libération.

L'électorat communiste qui se dilate rassemble, autour des ouvriers, tous ceux qui veulent se distinguer des socialistes, anciens opposants à Lamarque lors des débats syndicalistes de l'Arsenal. Par refus de la domination socialiste, se forme le noyau dur de l'impact communiste.

La municipalité à direction socialiste permet l'enracinement en milieu populaire mais n'assure pas une parfaite audience politique au Parti socialiste SFIO. Les rapports avec les alliés non-communistes ne demeurent pas sans nuage. Si aux élections municipales les communistes présentent des listes plus ouvrières, souvent les travailleurs des chantiers manquent. Il faut attendre l'après-guerre pour les voir apparaître en plus grand nombre, ainsi Maurice Paul, fils d'un ouvrier à l'Arsenal, d'origines bretonnes. Il avait fréquenté les groupes de jeunesse catholique de la ville tout en étant élève de l'école laïque. Il entre aux FCM comme apprenti menuisier ébéniste. Membre du secrétariat du syndicat en 1954, administrateur de la caisse de Sécurité sociale, il participe aux négociations avec le patronat lors d'une grève qui permet d'obtenir des augmentations de salaires substantielles.

**En conclusion** de cette présentation des principaux facteurs qui conditionnent l'activité des militants ouvriers de La Seyne, il faudrait insister :

- sur le rôle de la présence étrangère,
- sur les conséquences de la dépendance de l'activité industrielle par rapport à l'État, qui donne à toute lutte ouvrière un sens politique,
- sur les actions de la protection sociale, de la mutualité,
- sur la dureté des employeurs, depuis le patronat répressif des chantiers jusqu'à la tradition militaire qui règne sur l'arsenal,
- sur la force des traditions héritées du refus de l'État qui confine à l'anarchisme,
- sur le rôle des non-natifs de La Seyne dans le monde ouvrier, héritiers souvent d'autres traditions,
- sur l'inscription du militantisme seynois dans un cadre plus large, de l'espace toulonnais certes, mais aussi de la façade méditerranéenne.

A la fin de sa première année d'existence, l'Association a entrepris de constituer un fonds documentaire.

Nous avons largement utilisé la reprographie pour constituer ce fonds, et pour ne pas déposséder les détenteurs des documents originaux.

## **Nous tenons à remercier:**

- le Centre de Documentation du Lycée Beaussier
- le service des Archives Municipales, incarné par Mlle Adeline Luminet
- le Musée de Balaguier,
- le Service Historique de la Marine à Toulon

## **De la collecte de documents:**

Nous rappelons que notre association accepte tout document d'intérêt historique qui puisse enrichir ce fonds documentaire.

## **Il y a deux types principaux de documents :**

- **des documents « élaborés »** par des historiens, ou des journalistes, ou des amateurs, des photographes, en vue d'apporter des informations d'intérêt historique et patrimonial. C'est ce qui constitue notre fonds documentaire, sous forme de photocopies le plus souvent.
- **des documents « historiques »**, vieux papiers retraçant la carrière d'une personne, d'une entreprise, les témoignages contemporains des faits du passé, anciennes photos, anciens plans, anciens livres. Ceux-là, plus précieux, mériteraient d'entrer dans un fonds public d'archives.

S'ils sont précieux pour les historiens et le patrimoine de la ville, ils ne le sont pas pour le commerce, heureusement.

Pour enrichir les Archives publiques, nous avons proposé aux personnes qui détiennent

des vieux papiers, de nous permettre d'en faire l'inventaire et de les aider à les transmettre. Nous nous proposons d'être les intermédiaires de cette transmission pour qu'elle se réalise réellement en faveur d'un fonds public.

Jusqu'à présent, peu de personnes ont répondu à cette proposition. Nous ne cherchons pas à déposséder les uns et les autres de leurs trésors intimes, mais nous souhaitons leur montrer l'intérêt de ces « trésors » pour l'étude historique, voire les convaincre de les transmettre à un service public d'archives, après en avoir fait l'inventaire. Cet inventaire est capital, pour savoir sur quoi des historiens peuvent travailler. Et pour un particulier donateur, l'inventaire est une référence pour retrouver ces documents dans le service public.

Nous renouvelons donc notre appel pour que les détenteurs de documents d'intérêt historique se fassent connaître et nous ouvrent leurs vieux cartons. Nous pouvons les aider à y mettre de l'ordre, et en attendant, ne jetez pas les vieux papiers de vos aïeux !!



## Le fonds documentaire de l'Association

L'Association dispose de fichiers bibliographiques sur l'histoire de la Seyne, du Var de la Provence et d'Histoire régionale. Ces fichiers peuvent être consultés au local et auprès de la secrétaire C.Gervois. Ils le seront aussi sur le site d'Internet, en voie de création.

Elle peut prêter quelques documents d'usage pédagogique:

- les trois cassettes vidéo produites pour le colloque :

- le travail des enfants au chantier
- Six-Fours Terre chrétienne
- Entretien avec Marius Autran :  
La Seyne en 1910, les transformations de La Chaulane

- des documents du fonds documentaire sur :

- le Patrimoine de La Seyne
- l'histoire des Chantiers de la Seyne et leur fermeture
- des chroniques sur des épisodes de l'histoire seynoïse
- Toulon et son système de défense
- le cahier de doléances de la ville de Toulon (1789)
- Toulon: le baigne
- la guerre 39-45 et la résistance dans la région de Toulon
- le passé archéologique varois
- le patrimoine du Var

*La plupart de nos documents sont des photocopies*

Quelques livres et brochures, point de départ de notre bibliothèque d'histoire locale. La liste, modeste, est jointe.

Nous vous tiendrons au courant de l'évolution de ce fonds. Il est à votre disposition au local de l'Association. Et de nouveau merci pour tous ceux qui contribuent à l'enrichir.

**Nos coordonnées :**

**04 94 74 98 60 ou 04 94 87 15 50**

**[laseyne.hps@free.fr](mailto:laseyne.hps@free.fr)**



MOT CLE : *Titre*, AUTEUR(S), Editeur, date, taille, Bibliographie, type d'ouvrage.

IMMIGRATION : *La recherche sur l'immigration, pour qui, pour quoi?*, Coll, Revue Migrants-formation N° 90, CNDP Paris, 1/09/90, 158 p., Bibliog.

IMMIGRATION : *Femmes dans l'immigration*, Coll., Revue Migrants-formation N° 105, CNDP Paris, 1/06/96, 196 p.

LA SEYNE CHANTIERS : *T1 les Pionniers*, Coll., Association Sillages et Conseil général Var, 1994, 181 p., Bibliog.

LA SEYNE CHANTIERS : *T2 les Conquérants*, Coll., Association Sillages et Conseil général Var, 1996, 185 p. Bibliog.

LA SEYNE CHANTIERS : *Aménagement du littoral et réhabilitation de friche industrielle en méditerranée: le cas de la Seyne sur mer (Var)*, MATHIEU Laurent Université Nice Sophia-Antipolis, 1993, 99 p., Bibliog., mémoire D.E.S.S.

LA SEYNE ENSEIGNEMENT : *Histoire de l'école Martini, l'enseignement à la Seyne sur Mer de 1789 à 1980*, AUTRAN Marius, Ed G.R.A.I.C.H.L.S., 1982, 507 p.

LA SEYNE ENSEIGNEMENT : *L'Institution Sainte Marie, hier, aujourd'hui, demain.*, Coll., Association des Anciens élèves, 1999, 366 p.

LA SEYNE HISTOIRE : *Images de la vie seynoïse d'antan, tome 7, Récits, Portraits, souvenirs*, AUTRAN Marius, 1999, 304 p.

LA SEYNE PATRIMOINE : *Au fil de l'histoire seynoïse: armoiries, monuments, quartiers et rues*. Recueil de chroniques de GUIGOU Noël, Lycée Beaussier, 1981, 24p., recueil photocopié.

LA SEYNE CULTURE : *150 ans d'art musical, histoire de la Philharmonique « la Seynoïse »*, AUTRAN MARIUS, Ed G.R.A.I.C.H.L.S., 1984.

LA SEYNE LOISIRS : *C'était au temps des colos: les colonies de vacances de La Seyne de 1945 à 1997*, GAUJAC Paul, 2000, 155 p.

METHODOLOGIE : *A la recherche du temps présent. Histoire orale et enseignement*, RIOUX J.P. PEZERAT P. & Coll., CRDP Picardie, 1987, 90 p., Bibliog.

PROVENCE : *Histoire de la Provence*, COLONNA D'ISTRIA Robert, Ed France Empire, 2000, 300 p., Bibliog.

- PROVENCE ABBAYES :** *Nos petites sœurs provençales, ou l'architecture cistercienne expliquée, illustrée de dessins à la plume*, RAYNAUD Alain, 2000, 120 p.
- PROVENCE ANTIQUITE :** *La Provence antique*, LE PRIOUX Céline, CHAMPOLLION Hervé, Ed Ouest France, 1997, 65 p.
- TOULON :** *Toulon, sa rade, son port, son arsenal, son ancien bagne.*, MONGIN L., Ed Laffite reprints, 1978, 1<sup>re</sup> éd. 1904, 133 p.
- TOULON :** *Toulon et son histoire*, MARMOTTANS Tony, Ed. Autres temps, 2000, 192 p.
- TOULON 1793 :** *Bonaparte au siège de Toulon, 1793*, VIEILLEFOSSE P., Cahiers seynois de la Mémoire, 1995, 116 p., Bibliog.
- TOULON 1944 :** *La libération de l'aire toulonnaise*, Coll., Département du Var, Commission de l'information historique pour la paix, 1994, 20 p., Bibliog., Brochure.
- VAR HISTOIRE :** *Var, terre d'Histoire*, LEGENNE Dominique, Ed Actes Sud, 2000, 270 p., Bibliog.
- VAR LA CADIÈRE :** *La mine de lignite de Fontanieu à la Cadière d'Azur*, Coll, Les amis de La Cadière, 61 p., Brochure.
- VAR NATURE :** *Améthystes de l'Esterel, Flore du Var, Radioprotection dans le domaine nucléaire, Structure de la région toulonnaise*, Coll, Annales de la Société des Sciences Naturelles et d'Archéologie du Var, T 52, 2000, 191 p.
- VAR PATRIMOINE :** *1889, centenaire de la Révolution française; à la recherche des Mariannes du Var*, Coll, PAE Collège Pagnol, 1989, 20 p. Brochure
- VAR TOULON :** *Ça s'est passé à Toulon et en pays varois, Tome 1, 2, 3, 4*, JAUFFRET Gabriel, MARMOTTANS Tony, RAMBAUD Jean, Ed Autres temps, 1999, 187 p. + 198 p. + 172 p. + 204 p., Bibliog., Recueil de chroniques Var matin.